



N^o ~~8217~~ histoire

1109-

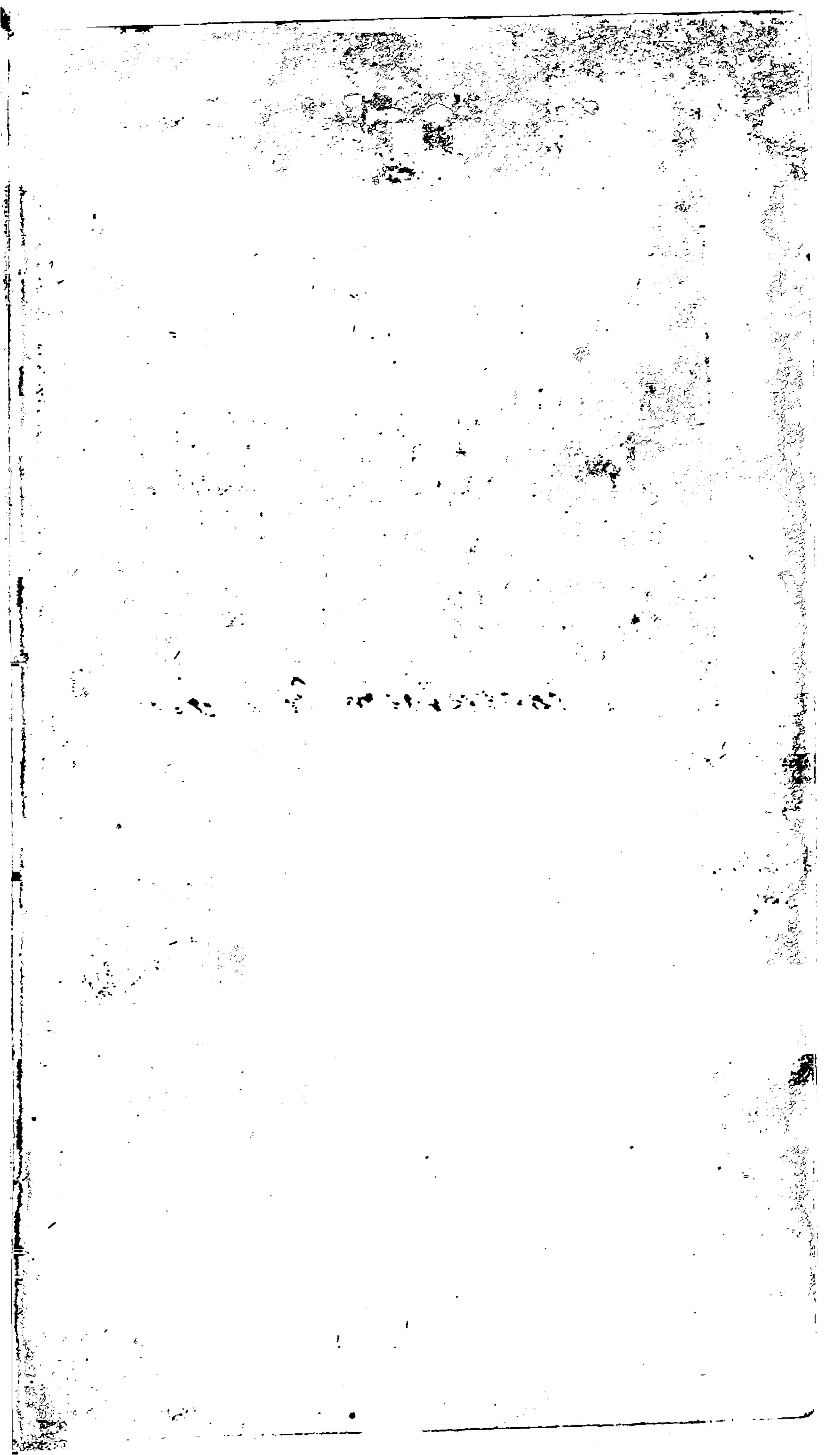
H.

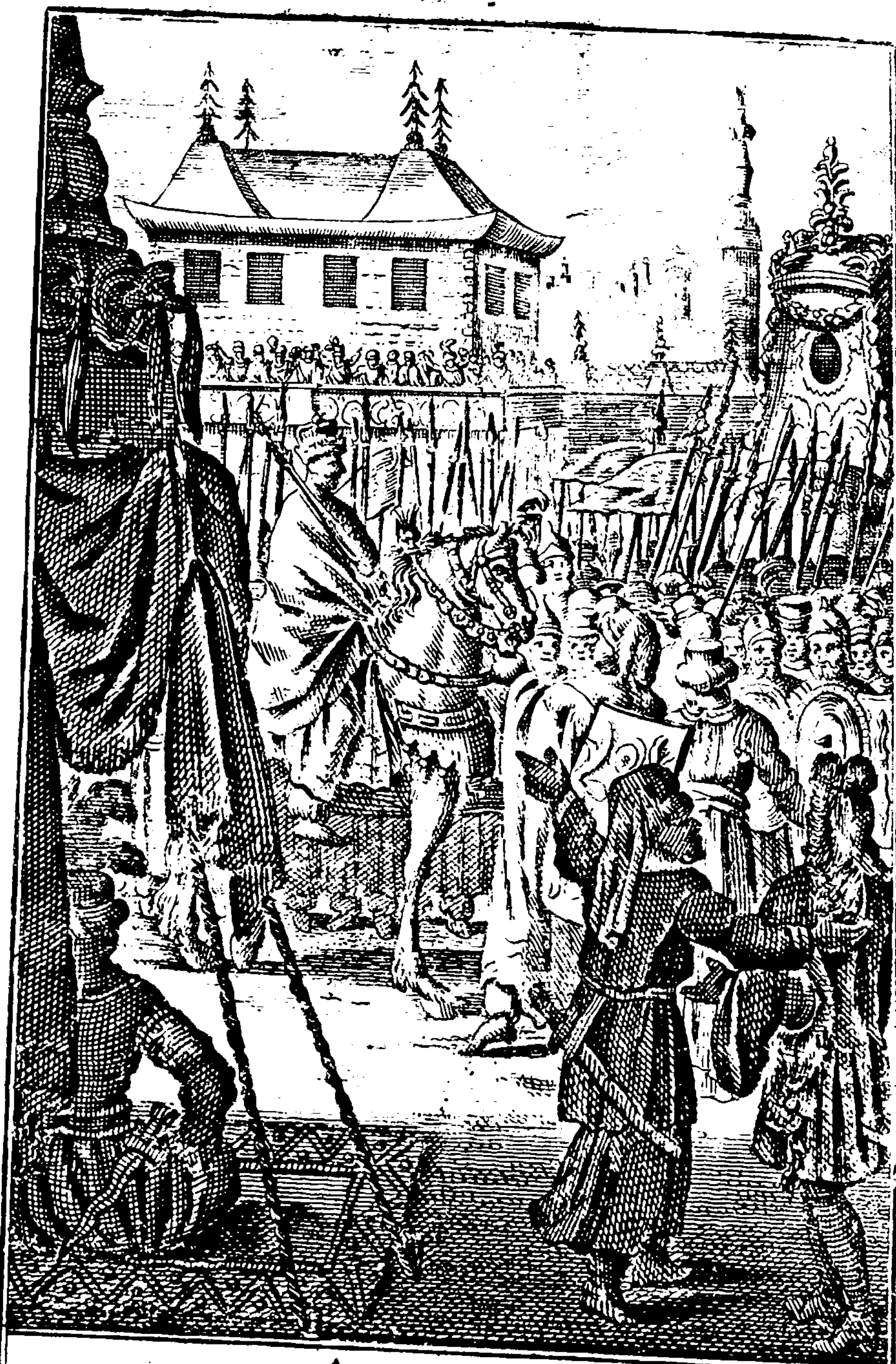
Ce voyage est curieux et fort
historique. (Bernier étoit au
mogol en 1663.) on y trouve peu
de remarq.^s d'hist. naturelle
quoiqu'il Bernier fut médecin.

Hyacinthe 1^{re} Ed. de 1699.

Celle d'Amst. 1724. est beaucoup
plus complète.

Celle cy porte le même titre; mais
c'est une contrefaçon de Rouen.





A AMSTERDAM
Chez DAVID PAUL, MARRET.

VOYAGES

DE

FRANÇOIS BERNIER

Docteur en Medecine de la Faculté de
Montpellier,

Contenant la Description des Etats du

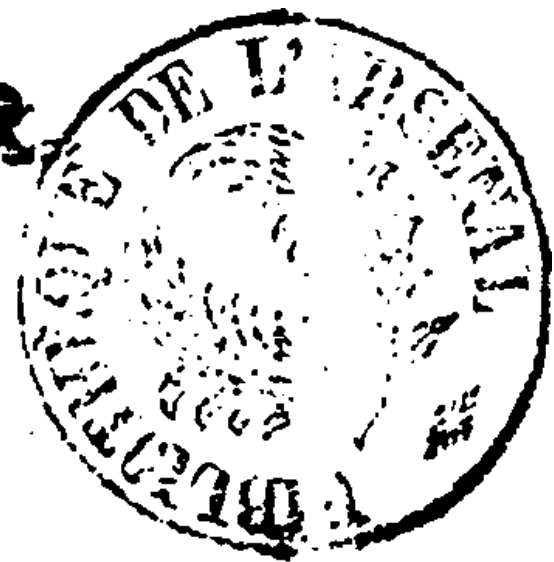
GRAND MOGOL.

Où il est traité des Richesses, des Forces, de la Justice, & des causes principales de la decadence des Etats de l'Asie, & de plusieurs evenemens considerables.

Et où l'on voit comment l'or & l'argent, après avoir circulé dans le Monde, passent dans l'Hindoustan, d'où ils ne reviennent plus.

Nouvelle Edition revue & corrigée.

TOME PREMIER



A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire
dans le Beurs-tract, à la Renommée.

MDCCLXXIV.

8°-H-1290

1

210X70V

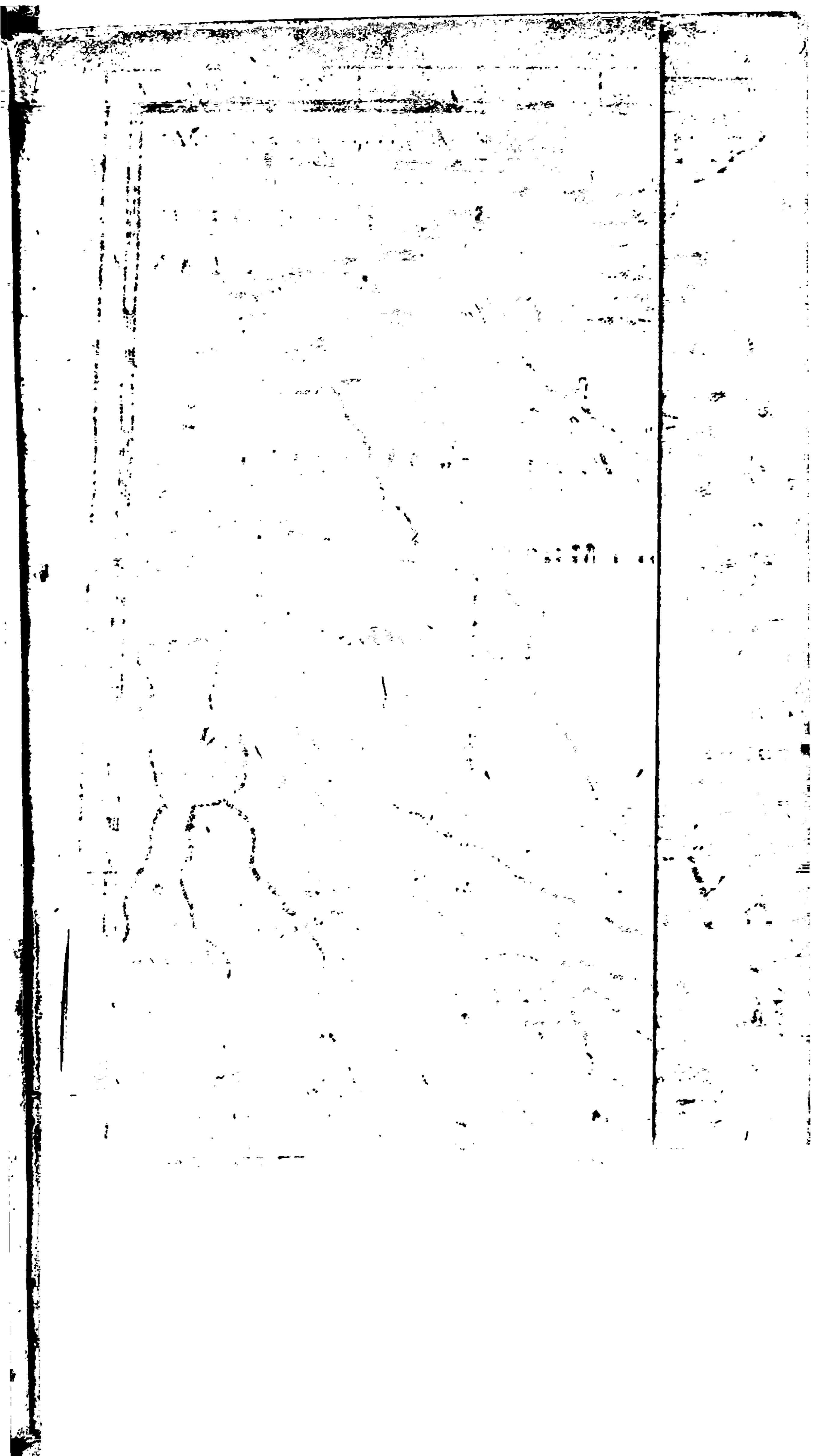
210X70V

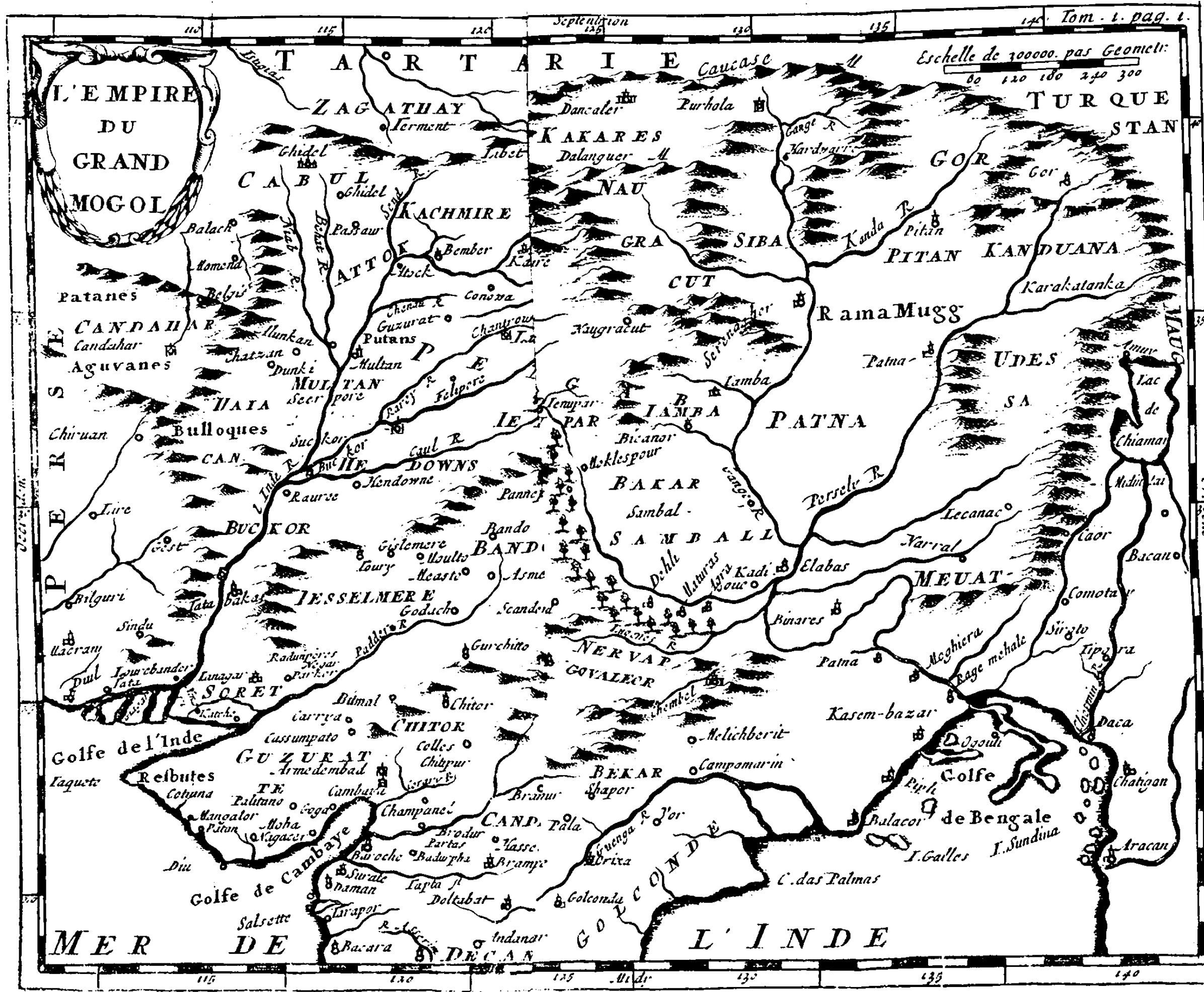
1000A 0K110

210X70V

210X70V

210X70V







H I S T O I R E
 DE LA DERNIERE
 REVOLUTION
 DES ETATS
 DU GRAND MOGOL.

LE desir de voir le Monde m'a-
 yant fait passer dans la Palesti-
 ne & dans l'Egypte, ne me
 permit pas d'en demeurer là :
 je fis dessein de voir la Mer Rou-
 ge d'un bout à l'autre. Je partis du grand
 Caire, après y avoir demeuré plus d'un an,
 & en 32. heures de chemin de Caravane, je
 me rendis à Suez, où je m'embarquai sur
 une galère, qui en dix-sept jours me porta
 terre à terre au port de Gidda à une demi-
 journée de la Mecque. Je fus là contraint,
 contre mon esperance, & contre la pro-
 messe que le Bey de la Mer Rouge m'avoit
 faite,

faite, de débarquer dans cette prétendue Terre sainte de Mahomet, où un Chrétien, qui n'est pas esclave, n'oseroit mettre le pied : j'y demeurai trente-quatre jours, & puis je m'embarquai sur un petit bâtiment, qui en quinze jours me porta, le long de la côte de l'Arabie Heureuse, à Moca proche du Détroit de Bab-el-mandel. Je faisois état de passer de là à l'Isle de Misowa & Arkiko, pour donner jusques à Gonder ville capitale du pays de l'Habesch, ou Royaume d'Ethiopie; mais on m'assura que depuis que les Portugais y avoient été tuez par l'intrigue de la Reine Mere, ou chassés avec le Patriarche Jesuite qu'ils y avoient amené de Goa, les Catholiques n'y étoient point en seureté, jusques-là qu'un pauvre Capucin avoit laissé sa tête à Suaken, pour avoir voulu entrer dans le Royaume; que veritablement en me disant Grec ou Armenien je ne courrois pas tant de risque, & que même quand le Roi auroit reconnu que je lui pourrois servir en quelque chose, il me donneroit des terres, que je ferois cultiver par des esclaves que j'acheterois si j'avois de l'argent, mais qu'infailliblement on m'obligeroit incontinent de me marier, comme l'on avoit fait depuis peu

un

un certain Religieux qui y avoit passé sous le nom de Medecin Grec, & que jamais on ne me laisseroit sortir du pays. Ces considerations & quelques autres encore que je pourrai dire ailleurs, me firent changer de dessein. Je m'embarquai sur un vaisseau Indien, je passai le Détroit, & en vingt-deux jours j'arrivai au Port de Sourate dans l'Hindoustan Empire du Grand Mogol. Je trouvai là que celui qui regnoit pour lors s'appelloit Chah-Jehan, c'est-à-dire Roi du Monde, qui selon les Histoires du Pays étoit fils de Jehan-Guire, qui signifie Preneur du Monde, petit-fils d'Ekbar, que nous dirions le Grand, & qu'ainsi en remontant par Houmayons ou le Fortuné, pere d'Ekbar & ses autres predecesseurs, il étoit le dixième des descendans de ce Timur-Lengue, qui veut dire Seigneur ou Prince boiteux, & que par corruption de nom nous appellons communement Tamerlan, si célèbre par ses conquêtes, qui épousa la proche parente la fille unique du Prince des peuples de la grande Tartarie appelez Mogols, qui ont laissé & communiqué leur nom aux Etrangers qui gouvernent à present l'Indoustan, le pays des Indous ou Indiens; quoi que ceux qui entrent dans les Charges & Dignitez, &

8 HISTOIRE DES ETATS

même dans la Milice, ne soient pas tous de la race des Mogols, mais que ce soient des Etrangers & gens ramassez de tous Pays, la plûpart étant Persans, quelques-uns Arabes, & d'autres Turcs; car il suffit à present pour être estimé Mogol, d'être Etranger blanc de visage, & Mahometan, à la distinction des Indous, qui sont bruns & Gentils, & des Chrétiens de l'Europe qui sont appelez Franguis.

Je trouvai encore à mon arrivée que ce Roi du Monde Chah-Jehan, âgé de plus de soixante & dix ans, avoit quatre fils & deux filles; que quelques années auparavant il avoit fait les quatre fils Vice-Rois ou Gouverneurs de ses quatre plus considerables Provinces, ou Royaumes: Qu'il y avoit près d'une année qu'il étoit tombé dans une grande maladie dont on ne croyoit pas qu'il dût jamais relever, ce qui avoit mis de la division entre ces quatre freres qui prétendoient tous à l'Empire, & avoit allumé entre eux une guerre qui a duré environ cinq ans, & que j'entreprends d'écrire, m'étant trouvé à quelques-unes des plus considerables occasions, & ayant été huit ans à la Cour, où la fortune & le peu d'argent qui me restoit de diverses rencontres de voleurs,
&

& de la dépense d'un si long voyage, après quarante-fix jours de chemin qu'il y a depuis Sourate jusqu'à Agra & Dehli villes capitales de l'Empire, m'avoient obligé de m'engager à la solde du Grand Mogol en qualité de Medecin, & peu de temps après, par une autre aventure, sous Danechmend - Kan le plus savant homme de l'Asie, qui avoit été Bakchis ou grand Maître de la Cavalerie, & qui étoit un des plus puissans & des plus confiderez Omrahs, ou Seigneurs de la Cour.

L'aîné de ces quatre fils de Chah-Jehan s'appelloit Dâra, c'est à dire Darius. Le second se nommoit Sultan Sujah, qui veut dire le Prince ou le Seigneur courageux. Le troisième étoit Aureng-Zebe, qui signifie l'ornement du Trône. Le dernier s'appelloit Morad-Bakche, comme qui diroit desir accompli. Des deux filles l'aînée s'appelloit Begum-Saheb, c'est à dire, la Princesse Maîtresse; & la cadette, Rauchenara-Begum, qui vaut autant que la Princesse lumineuse ou la lumière des Princeses. C'est la coutume du Pays de donner de semblables noms aux Princes & aux Princeses. Ainsi la femme de Chah-Jehan, si renommée pour sa beauté & pour avoir un tombeau qui meritoit

mieux d'être mis au nombre des Merveilles du monde que ces masses informes & ces monceaux de pierres d'Egypte, se nommoit Tage-Mehalle, c'est à dire la Couronne du Serrail, & celle de Jehan-Guire, qui a si long-temps gouverné l'Etat, pendant que son mari ne s'amusoit qu'à boire & à se divertir, s'appelloit premierement Nour-Mehalle, & depuis Nour-Jehan-Begum, la lumiere du Serrail; lumiere du Monde. La raison pour laquelle on donne ces fortes de noms aux Princes & aux Princesses, & non pas des noms de terres & de seigneuries comme l'on fait dans l'Europe, est que toute la terre du Royaume étant en propre au Roi, il n'y a point de Marquisats, de Comtés & de Duchés dont les Grands puissent porter le nom, il n'y a que des pensions, en terre, ou en argent comptant, que le Roi donne, augmente, retranche & ôte comme bon lui semble; & c'est pour cela même que les Omrahs n'ont aussi que ces fortes de noms; l'un (par exemple) s'appellant Raz-Andaze-Kan, l'autre Safe-Cheken-Kan, un autre Barc-Andaze-Kan, & d'autres Dianet-Kan, ou Danechmend-Kan, ou Fazel-Kan, ce qui veut dire, Lanceur de tonnerre, Bri-

Briseur de rangs, Lanceur de foudre, le Seigneur fidele, le Savant, le Parfait, & ainsi des autres.

Dara ne manquoit pas de bonnes qualitez. Il étoit galant dans la conversation, subtil en rencontres, très civil & extrêmement liberal ; mais il avoit trop bonne opinion de lui-même, se croyant seul capable de tout, & ne se pouvant qu'à peine imaginer qu'il y eût personne qui lui pût donner conseil ; il nommoit même assez indiscretement ceux qui lui donnoient des avis, de sorte que ses plus affectionnez avoient de la peine à se hasarder à lui découvrir les secretes intrigues de ses freres. De plus il s'emportoit facilement, menaçoit, injurioit, & faisoit des affronts, même aux plus grands Omrahs ou Seigneurs, & puis tout cela passoit comme un feu de paille. Quoi qu'il fût Mahometan, & qu'en public dans les exercices ordinaires de la Religion il témoignât de l'être, néanmoins en particulier il étoit Gentil avec les Gentils, & Chrétien avec les Chrétiens. Il avoit toujours auprès de lui de ces Pendets ou Docteurs Gentils, à qui il donnoit des pensions très-considerables, & qui l'avoient (à ce

qu'on dit) imbu d'opinions contraires à la Religion du pays, desquelles je toucherai quelque chose ailleurs en parlant de la Religion des Indous, ou Gentils. Il écoutoit aussi très-volontiers depuis quelque temps le Reverend Pere Buzée Jesuite, & commençoit fort à goûter ce qu'il lui disoit; il y en a néanmoins qui disent qu'au fond il n'avoit point de Religion, & que ce qu'il en faisoit n'étoit que par curiosité & pour se divertir, ou comme d'autres disent, par politique, pour se faire aimer des Chrétiens, qui étoient en assez grand nombre dans son Artillerie, & surtout pour gagner l'affection des Rajas ou Souverains Gentils tributaires de l'Empire & les avoir à son parti dans l'occasion. Quoi qu'il en soit, cela n'a pas beaucoup avancé ses affaires, au contraire on verra dans la suite de cette Histoire que le prétexte dont se servit Aureng-Zebe pour lui faire couper la tête, fut qu'il s'étoit fait Kafer, comme qui diroit, infidelle, sans Religion, idolâtre.

Sultan Sujah étoit à peu près de l'humeur de Dara, mais il étoit plus secret & plus ferme, & avoit plus de conduite & d'adresse, il étoit assez propre à conduire une intrigue, & se faisoit sous main
des

des amis à force de présens qu'il donnoit aux grands Omrahs, & sur tout aux plus puissans Rajas, comme Jessomfeingue & quelques autres; mais il se laissoit un peu trop aller à ses plaisirs avec ce nombre extraordinaire de femmes qu'il avoit, & quand il étoit une fois parmi elles, les jours & les nuits se passoient à boire, à chanter, & à danser; il leur faisoit des presens de riches vétemens, il leur augmentoit ou retranchoit leurs pensions selon que la fantaisie lui en venoit, & ce n'étoit pas bien faire sa cour que de le vouloir retirer de là, si bien que quelquefois les affaires languissoient & beaucoup de gens se rebutoient.

Il se jetta dans la Religion des Persans, encore que Chah-Jehan & tous ses freres fussent de celle des Turcs; car le Mahometisme est partagé en plusieurs Sectes, ce qui a fait dire en deux vers à ce fameux Cheik-Sady l'auteur du Goulistan: Je suis un Derviche bûveur; je semble être sans Religion; je suis connu des soixante & douze Sectes: mais entre toutes ces Sectes il y en a deux principales dont les Partisans sont ennemis mortels les uns des autres. La premiere est celle des Turcs que les Persans appellent Osmanlous, com-

comme qui diroit Partisans d'Oman, parce qu'ils croient que c'est lui qui étoit le vrai & legitime successeur de Mahomet, le grand Calife, ou souverain Pontife, à qui seul appartenoit d'interpreter l'Alcoran & de décider des difficultez qui se rencontrent dans la Loi. La seconde est celle des Persans, que les Turcs appellent Chias, Rafezys, Aly-Merdans, sectaires, heretiques, Partisans d'Ali; parce qu'ils croient au contraire des Turcs, que cette succession & autorité Pontificale que je viens de dire, n'étoit dûë qu'à Ali gendre de Mahomet. C'étoit par raison d'Etat que Sultan Sujah avoit embrassé cette dernière secte; car comme tous les Persans sont Chias, & que ce sont eux la plûpart ou leurs enfans qui sont les plus puissans à la Cour du Mogol, & qui occupent les places les plus importantes du Royaume, il esperoit que dans l'occasion ils se jetteroient tous de son parti.

Aureng-Zebe n'avoit pas cette galanterie d'esprit, ni cet abord surprenant qu'avoit Dara, il paroissoit plus judicieux, sachant sur tout bien connoître son monde & choisir ceux dont il se vouloit servir, & appliquer fort à propos & de

de bonne grace ses liberalitez. Il étoit secret , rusé & dissimulé au possible , jusques-là qu'il fit long-temps comme profession d'être Fakire, c'est à dire pauvre, Derviche, ou Devot, qui a renoncé au monde, feignant de n'avoir aucune prétention à la Couronne, mais seulement de vouloir doucement passer sa vie dans la priere & dans la devotion. Cependant il ne laissoit pas de faire ses brigues à la Cour, principalement lors qu'il se vit Vice-Roi du Decan, mais il les faisoit avec tant d'adresse & de secret, qu'à peine s'en pouvoit-on appercevoir. Il favoit même encore s'entretenir dans l'amitié de Chah-Jchan son pere, qui, bien qu'il eût beaucoup d'affection pour Dara, ne pouvoit néanmoins s'empêcher de témoigner qu'il estimoit Aureng-Zebe, & qu'il le croyoit capable de regner, ce qui donnoit assez de jalousie à Dara qui s'en apperceut, & qui même ne put s'empêcher de dire quelquefois en particulier à ses amis : De tous mes freres je n'apprehende que ce Nemazi, comme qui diroit ce Bigot, ce grand faiseur d'oraison.

Morad-Bakche, qui étoit le plus jeune de tous, étoit aussi le moins adroit
&

& le moins judicieux. Il ne songeoit qu'à se réjouir & à passer le temps à boire, à chasser & à tirer de l'arc ; néanmoins il avoit quelques bonnes qualitez. Il étoit très-civil & très-liberal. Il faisoit gloire de ne rien tenir de caché ; il méprisoit les intrigues du cabinet, & il se vantoit tout haut qu'il n'avoit espérance que dans son bras & dans son épée. En effet, il étoit très-brave, & si cette valeur eût été accompagnée d'un peu plus de conduite, il l'eût emporté sur tous ses freres, & eût été Roi de l'Hindoustan, comme l'on verra dans la suite.

Pour ce qui est des filles, Begum-Saheb étoit très-belle, avoit beaucoup d'esprit, & son pere l'aimoit passionnement : le bruit couroit même qu'il l'aimoit jusques à un point qu'on a de la peine à s'imaginer, & qu'il disoit pour excuse, que selon la decision de ses Mullahs, ou Docteurs de sa Loi, il seroit bien permis à un homme de manger le fruit d'un arbre qu'il auroit planté : il avoit si grande confiance en elle, qu'il l'avoit preposée pour veiller à sa seurete, & pour avoir l'œil sur ce que l'on servoit à sa table, aussi savoit elle parfaitement bien menager l'esprit de son pere, & dans les plus grandes affaires même,

le

le faire pancher du côté que bon lui sembloit. Elle étoit extrêmement riche des grandes pensions qu'elle avoit, & des grands presens qu'elle recevoit de toutes parts pour les affaires où elle s'employoit, & faisoit beaucoup de depense, étant très-libérale & très-generouse. Elle s'attacha entierement à Dara, s'interessâ dans son parti, & se déclara ouvertement pour lui; ce qui ne contribuoit pas peu à faire réüssir les affaires de Dara, & à le maintenir dans l'amitié de son pere; car elle le suportoit en tout & l'avertissoit de tout; néanmoins ce n'étoit pas tant à cause qu'il étoit l'aîné, & elle l'aînée, comme disoit le peuple, que parce qu'il lui promettoit que si-tôt qu'il seroit Roi, il la marieroit, ce qui est tout à fait extraordinaire, & ne se voit presque jamais dans l'Hindoustan, parce que le mari d'une Princesse ne pouvant être que très-puissant, seroit toujours soupçonné d'avoir quelque prétension à la Couronne, outre que les Rois estiment si fort leur sang, qu'ils ne croient pas qu'il se puisse trouver un parti digne de leurs filles.

Je ne craindrai pas de dire ici un mot en passant de quelques intrigues d'amour
de

de cette Princeſſe , quoi qu'enfermée dans un Serrail & bien gardée comme les autres femmes , & je n'apprehenderai pas qu'on diſe que je prepare de la matiere pour quelque faiſeur de Romans ; car ce ne ſont pas des amourettes comme les nôtres, qui n'ont que des aventures galantes & comiques , elles ſont toujours ſuivies de quelque choſe d'horrible & de funeſte. On dit donc que cette Princeſſe trouva moien de faire entrer dans le Serrail un jeune homme , qui n'étoit pas de grande condition , mais bien fait & de bonne mine. Elle ne put parmi tant de jalouſes & d'envieufes conduire ſon affaire ſi ſecretement qu'elle ne fût découverte. Chah-Jehan en fut bien-tôt averti , & reſolut de la ſurprendre, ſous prétexte de l'aller viſiter. La Princeſſe voyant inopinément arriver Chah-Jehan n'eut le temps que de cacher le malheureux dans une de ces grandes chaudieres de bain ; ce qui ne ſe put faire que Chah Jehan ne s'en doutât , néanmoins il ne la querela ni ne la menaça , il ſ'entretint même aſſez long-temps avec elle comme à l'ordinaire , & enfin lui dit qu'il la trouvoit toute mal propre & toute negligée , qu'il falloit qu'elle ſe lavât & qu'elle prît le bain

bain plus souvent : il commanda fort severement qu'on mît le feu à l'heure même sous la chaudiere, & ne voulut point partir de là que les Eunuques ne lui eussent fait comprendre que le miserable étoit expédié. Quelque temps après elle prit d'autres mesures. Elle fit son Kane-Saman, qui est ce que nous dirions Homme d'affaires ou Maître d'hôtel, un Persan nommé Nazerkan, c'étoit un jeune Omrah le mieux fait & le plus accompli de toute la Cour, qui avoit du cœur & de l'ambition, mais qui ne laissoit pas de se faire aimer de tout le monde, jusques là que Chah-Hestkan qui étoit oncle d'Aureng-Zebe proposa de le marier avec la Princesse; mais Chah-Jehan receut fort mal cette proposition, & même, comme on lui découvrit une partie des intrigues secretes qui s'étoient faites, il résolut & ne tarda guere de se défaire de Nazerkan; il lui presenta, comme par honneur, un Betlai, qu'il fut honêtement obligé de macher à l'heure même, selon la coûtume du pays. Betlai est un petit paquet composé de feuilles fort delicates, & de quelques autres choses avec un peu de chaux de coquilles de mer, ce qui rend la bouche & les levres vermeilles, & rend
l'hâ-

l'haleine douce & agreable. Ce jeune Seigneur né longoit à rien moins que d'être empoisonné, il sortit de l'Assemblée fort joyeux & fort content, & monta en son Paleky ; mais la drogue étoit si puissante qu'avant qu'il fût arrivé à son logis il n'étoit plus en vie.

Rauchenara-Begum n'a jamais passé pour être ni si belle ni si spirituelle que Begum-Saheb, mais elle n'étoit pas moins gaye & moins enjouée, & ne haïssoit pas le plaisir non plus que Begum-Saheb. Elle s'attacha entierement à Aureng-Zebe, & par consequent se declara ennemie de Begum-Saheb & de Dara ; cela étoit cause qu'elle n'avoit pas beaucoup de bien ni beaucoup de part aux affaires ; neanmoins comme elle étoit dans le Serrail, & qu'elle ne manquoit pas d'esprit & d'espions, elle ne laissoit pas de découvrir beaucoup de choses d'importance, dont elle donnoit secretement avis à Aureng-Zebe.

Chah-Jehan, quelques années devant les troubles se voyant chargé de ces quatre Princes, tous âgez, tous mariez, tous prétendans au Royaume, tous ennemis les uns des autres, & chacun faisant ses brigues secretes, se trouvoit assez embarrassé de ce qu'il avoit à faire, craignant pour
fa

sa propre personne ; & comme prevoyant ce qui lui est depuis arrivé ; car de les rel-ferrer dans Goïaleor , qui est une Fortesse où l'on enferme ordinairement les Princes, & qui passe pour imprenable , parce qu'elle est située sur une roche inaccessible , & qu'elle a dans son enclos de bonne eau & assez de quoi nourrir sa garnison ; ce n'étoit pas une chose facile. Ils étoient déjà trop puissans , chacun ayant un train de Prince , & d'ailleurs il ne pouvoit honnêtement les éloigner d'auprès de lui sans leur donner quelque gouvernement convenable à leur naissance , où il avoit peur qu'ils ne se cantonnassent & ne fissent les petits Rois independans , comme ils firent effectivement après. Neanmoins craignant qu'ils ne vinssent à s'égorger devant ses yeux , s'il les retenoit toujours à la Cour, il se résolut enfin de les éloigner. Il envoya Sultan Sujah dans le Royaume de Bengale , Aureng-Zebe dans le Decan, Morad-Bakche en Guzarate, & donna à Dara Caboul & Multan. Les trois premiers s'en allerent très-contens dans leur gouvernement, & là faisoient les Souverains , & retenoient tous les revenus du pays , entretenans force troupes , sous prétexte de tenir en bride les sujets & les voisins

fins. Pour ce qui est de Dara, parce qu'il étoit le fils aîné, & comme destiné à la Couronne, il ne s'écarta jamais de la Cour, aussi sembloit-il que c'étoit l'intention de Chah-Jehan, qui l'entretenoit dans l'espérance qu'après sa mort il lui succéderoit. Il permettoit même déjà qu'on reçût les ordres de lui, & qu'il eût une espèce de Trône au bas du sien entre les Omrahs, de sorte que c'étoit presque deux Rois ensemble. Mais comme il est très-difficile que deux Puissances Souveraines s'accordent, Chah-Jehan, quoi que Dara lui témoignât beaucoup d'affection, & eût beaucoup de respect pour lui, avoit néanmoins toujours quelque défiance; craignant sur tout le boucon; & même parce qu'il connoissoit les qualitez d'Aureng-Zebe, & qu'il le croyoit plus capable de regner qu'aucun des autres, il avoit, dit-on, toujours quelque correspondance particulière avec lui. Voilà ce que j'ai cru devoir dire dans ce commencement touchant ces quatre Princes & leur pere Chah-Jehan, parce que cela est nécessaire pour l'intelligence de tout ce qui suivra. J'ai cru même ne devoir pas oublier ces deux Princesses, parce qu'elles ont été des plus importans personnages de la Tra-
ge-

gedie ; les femmes dans les Indes ayant fort souvent, aussi bien qu'à Constantinople & en beaucoup d'autres endroits, la meilleure part dans ce qui se passe de plus grand, quoi que bien souvent on n'y prenne pas garde & qu'on se rompe la tête à en chercher d'autres causes. Mais pour expliquer nettement cette Histoire, il faut reprendre les choses de plus haut, & parler de ce qui se passa quelque temps avant les troubles entre Aureng-Zebe, le Roi de Golkonda & son Visir l'Emir-Jemla, parce que cela fera connoître le caractère & le genie d'Aureng-Zebe, qui doit être le Heros de la pièce & le Roi des Indes. Voyons de quelle maniere l'Emir-Jemla se prit à jeter les premiers fondemens de la Royauté d'Aureng-Zebe.

Dans le temps qu'Aureng-Zebe étoit dans le Decan, le Roi de Golkonda avoit pour Visir & pour General de ses armées cet Emir-Jemla que j'ai dit Persan de nation & très-fameux dans les Indes. Ce n'étoit pas un homme de grande naissance, mais il étoit rompu aux affaires, homme de grand esprit & grand Capitaine ; il avoit su amasser de grands tre-fors, non seulement dans le maniment des affaires de ce riche Royaume, mais en-

encore par le trafic des Vaisseaux qu'il envoyoit de tous côtez, & par le moyen des mines de Diamant qu'il tenoit toutes à ferme lui seul sous des noms empruntez, y faisant travailler avec une diligence extraordinaire; desorte qu'on ne parloit que des richesses de l'Emir-Jemla, & de la quantité de ses Diamans que l'on ne comptoit que par sacs: il avoit encore su se rendre fort puissant & fort considerable, entretenant, outre l'armée du Roi, de très-bonnes troupes en son particulier, & sur tout une fort bonne artillerie avec force Franguis, ou Chrétiens, pour la conduire. En un mot il devint si riche & si puissant, principalement après qu'il eut trouvé moyen d'entrer dans le Royaume de Karnates & piller tous les anciens Temples d'Idoles de ce pays-là, que le Roi de Golkonda en prit jalousie & se preparoit à lui jouer un mauvais tour, d'autant plus qu'il ne pouvoit souffrir ce qu'on lui rapportoit de lui, qu'il avoit eu trop de familiarité avec la Reine sa mere qui étoit encore belle, & néanmoins il ne donnoit rien à connoître à personne de son dessein, prenant patience & attendant que l'Emir fût à la Cour; car il étoit encore alors dans le Karnates

tes avec son armée. Mais un jour qu'on lui donnoit de plus particulieres nouvelles de ce qui s'étoit passé entre sa mere & lui, il n'eut pas la force de dissimuler davantage, & se laissa emporter à la colere, aux injures, & aux menaces; de quoi l'Emir fut bien-tôt averti, d'autant qu'il avoit à la Cour quantité de parens du côté de sa femme; que tous ses parens & amis étoient dans les premieres charges, & que la mere du Roi, qui ne le haïssoit pas, en eut bien-tôt des nouvelles: ce qui obligea l'Emir d'écrire promptement à son fils unique Mahmet Emir-kan, qui étoit pour lors auprès du Roi, & de lui mander qu'il fît tous ses efforts pour se retirer au-plûtôt de la Cour sous quelque pretexte de chasse ou autrement, & ensuite l'aller joindre. Mahmet Emir-kan ne manqua pas de tenter plusieurs moyens; mais comme le Roi le faisoit observer de près, pas un ne put réussir: ce qui embarrassa fort l'Emir, & lui fit prendre une resolution tout-à-fait étrange, laquelle mit le Roi en grand danger de perdre sa Couronne & sa vie; tant il est vrai que qui ne fait pas dissimuler, ne fait pas regner. Il écrit à Aurenge-Zebe, qui étoit pour lors dans Dau-

let-Abad la Capitale du Decan à quelques quinze ou seize journées de Golkonda, lui faisant entendre que le Roi de Golkonda le vouloit perdre lui & sa famille, nonobstant les grands services qu'il lui avoit rendus, comme tout le monde favoit, ce qui étoit une injustice & une ingratitude inouïe; que cela l'obligeoit d'avoir recours à lui, & de le prier de le vouloir recevoir sous sa protection; qu'au reste s'il vouloit suivre son conseil & se fier en lui, il disposeroit les affaires de telle sorte qu'il lui mettroit tout d'un coup entre les mains & le Roi & le Royaume; il faisoit la chose facile. Vous n'avez, disoit-il, qu'à prendre quatre à cinq mille chevaux de l'élite de votre Armée, & avancer à grandes journées vers Golkonda, faisant courir le bruit par le chemin, que c'est un Ambassadeur de Chah-Jehan, qui s'en va en diligence pour des affaires considerables trouver le Roi à Bagnager. Le Dabir, qui est celui auquel il faut premierement s'adresser pour faire savoir quelque chose au Roi, est mon allié, ma creature, & tout à moi, ne songez qu'à avancer en diligence, & je ferai en sorte que sans que vous soyez con-

connu, vous arriverez aux portes de Bag-naguer, & lors que le Roi fera sorti pour venir recevoir ses lettres selon la coutume, vous vous pourrez facilement saisir de lui, & ensuite de toute sa famille; & en faire ce que bon vous semblera, d'autant que sa maison de Bag-naguer, où il demeure ordinairement, est sans murailles, sans fossés & sans fortifications. Il ajoutoit qu'il feroit cette entreprise à ses dépens, & lui offrit cinquante mille roupies par jour (c'est environ vingt-cinq mille écus) durant tout le tems de la marche. Aureng-Zebe, qui ne cherchoit que quelque occasion semblable, n'eut garde d'en laisser perdre une si belle; il se mit aussitôt en chemin, & conduisit si heureusement son entreprise, qu'il arriva à Bag-naguer sans être connu que comme Ambassadeur de Chah-Jehan. Le Roi de Golconda ayant été averti de ce préterdu Ambassadeur, sortit pour venir dans un jardin, selon la coutume, le recevoir avec honneur, & s'étant malheureusement mis entre les mains de son ennemi, dix ou douze esclaves Gurgis alloient se jeter sur lui & se saisir de sa personne, comme il avoit été projeté, lors qu'un Omrah, touché de tendresse, ne put s'empêcher de lui

dire brusquement, quoi qu'il fût de la partie & créature de l'Emir: Votre Majesté ne voit-elle pas là Aureng-Zebe? ôtez-vous d'ici, vous êtes pris: sur quoi le Roi tout effrayé, sort & saute sur le premier cheval qu'il rencontre, & s'en va à toute bride se jeter dans la Forteresse de Golkonda, qui n'est qu'à une petite lieue de là. Aureng-Zebe voyant son coup manqué, ne s'étonna pas pour cela, sachant bien que l'Emir avec l'Armée ne viendrait pas donner sur lui; il se saisit en même temps de la maison Royale, prend tout ce qu'il y trouve de beau & de bon, renvoyant néanmoins au Roi toutes ses femmes (car dans toutes les Indes cela s'observe très-religieusement) & s'en va l'assiéger dans sa forteresse; mais comme le siege, faute d'avoir amené les choses nécessaires, traîna en longueur, & dura plus de deux mois, il reçut ordre de Chah-Jehan d'abandonner ce siege & de se retirer dans le Decan: de sorte qu'encore que la forteresse fût aux abois faute de vivres & de munitions de guerre, il se vit obligé d'abandonner son entreprise. Il savoit très-bien que c'étoit Dara & Begum qui avoient porté Chah-Jehan à donner ces ordres, dans l'apprehension qu'ils a-

voient

voient qu'il ne se fît trop puissant ; & cependant il n'en témoigna jamais aucun ressentiment , disant simplement qu'il fa-
loit obeir aux ordres de Chah-Jehan ; il ne se retira pas néanmoins sans se bien faire payer sous main des frais de son voyage ; il maria même son fils Sultan Mahmoud avec la fille aînée du Roi , avec promesse qu'il le feroit son successeur , lui faisant donner cependant pour dot la forteresse & les appartenances de Ram-guyre. Il fit outre cela consentir au Roi que toute la monnoye d'argent qui se feroit désormais dans le Royaume ; porteroit d'un côté la marque de Chah-Jehan , & que l'Emir-Jemla se retireroit avec toute sa famille , ses biens , ses troupes , & son artillerie.

Ces deux grands hommes ne furent pas long-temps ensemble sans former de grands desseins ; en chemin faisant ils assiégèrent & prirent Bider , une des plus fortes & importantes places du Visapour , & de là s'en vinrent à Daulet-Abed , où ils lièrent une amitié si étroite , qu'Aureng-Zebe ne pouvoit vivre sans voir l'Emir deux fois le jour , ni l'Emir sans voir Aureng-Zebe. Leur union commença à donner le branle aux choses , & jetta les premiers fondemens de la Royauté d'Aureng-Zebe.

Ce Seigneur, après avoir eu l'adresse de se faire appeller plusieurs fois, s'en alla avec de grands & riches presens à Agra trouver Chah-Jehan pour lui faire offre de son service, & le porter à faire la guerre au Roi de Golkonda, à celui de Visapour, & aux Portugais. Il lui presenta d'abord ce grand diamant qu'on estime sans pareil, lui faisant entendre que les pierres de Golkonda étoient bien autres que ces rochers de Kandahar où ilp ensoit pour lors, & que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit songer à faire la guerre & à s'en rendre maître jusques au Cap de Comory. Chah-Jehan, soit qu'il fût ébloui des diamans de l'Emir, soit qu'il trouvât à propos, comme quelques uns tiennent plus vraisemblable, d'avoir une Armée en campagne pour tenir un peu en bride Dara, qu'il voyoit se faire si puissant auprès de lui, & qui avec insolence avoit maltraité le Visir Sadullah-kan, que Chah-Jehan aimoit passionnement, & consideroit comme le plus grand homme d'Etat qui eût jamais été dans les Indes, l'ayant même fait empoisonner ensuite, parce que ce Visir sembloit n'être pas de son parti, & avoit inclination pour Sultan Sujah; ou plutôt parce qu'il le voyoit trop puissant & en état d'être

d'être l'arbitre de la Couronne, si Chah-Jehan fût venu à manquer ; ou enfin parce que n'étant ni Persan, ni originaire de Perse, mais Indien, il ne manquoit pas d'envieux qui faisoient courir le bruit qu'il entretenoit force troupes de Patans en divers endroits, bien lestes & bien payées, à dessein de le faire Roi, ou lui, ou son fils, ou du moins chasser les Mogols, & de remettre sur le Thrône la nation des Patans, dont étoit sa femme ; quoi qu'il en soit Chah-Jehan résolut d'envoyer une Armée vers le Decan sous la conduite de l'Emir-Jeinla.

Dara, qui voyoit l'importance de l'affaire, & que d'envoyer des Troupes de ce côté-là, c'étoit donner des forces à Aurenge-Zebe, s'y opposa fortement, & fit son possible pour l'empêcher ; néanmoins, quand il vit que Chah-Jehan s'y opiniâtroit, il y fallut enfin consentir. Ce fut pourtant à cette condition qu'Aurenge-Zebe se tiendroit dans Daulet-Abad, comme Gouverneur du pays seulement, sans se mêler aucunement de la guerre, ni prétendre de gouverner l'Armée : que l'Emir seroit Général absolu, & que pour gage de sa fidélité il laisseroit à la Cour toute sa famille ; l'Emir eut bien de la peine à se

32 HISTOIRE DES ÉTATS

refoudre à cette dernière condition ; mais comme Chah-Jehan le prioit de donner cette satisfaction à Dara, & lui promettoit que dans peu de temps il lui renverroient sa femme & ses enfans, ils'y résolurent, & s'en vint dans le Decan vers Aureng-Zebe avec une fort belle Armée, & sans tarder, entra dans le Visapour, où il assiégea une forte place qu'on appelle Kaliane.

Les affaires de l'Hindoustan étoient à peu près dans l'état que je viens de dire lors que Chah-Jehan tomba extrêmement malade. Je ne parlerai point ici de sa maladie, & je n'en rapporterai pas les particularitez ; je dirai seulement qu'elle étoit peu convenable à un vieillard de soixante-dix ans & plus, qui devoit plutôt songer à conserver ses forces qu'à les ruiner comme il fit.

Cette maladie mit d'abord l'alarme & le trouble dans tout l'Hindoustan. Dara leva de puissantes Armées dans Dehly & Agra les capitales du Royaume ; Sultan Sujah fit le même dans le Bengale ; Aureng-Zebe dans le Decan, & Morad-Bakche dans le Guzarate : tous quatre assemblèrent auprès d'eux leurs-alliez & leurs amis ; tous quatre écrivent, promettent & font diverses intrigues : Dara ayant surpris quel-

quelques-unes de leurs lettres , les montra à Chah-Jehan , & en fit beaucoup de bruit, & Begum sa sœur ne manqua pas de se servir de cette occasion pour animer le Roi contre eux ; mais Chah-Jehan se défioit de Dara , & craignant d'être empoisonné, donna ordre qu'on prît particulièrement garde à tout ce que l'on servoit sur sa table. On dit même qu'il écrivit à Aureng-Zebe , & que Dara en ayant été averti, ne put s'empêcher de menacer & de fulminer. Cependant la maladie de Chah-Jehan traînoit, & le bruit couroit par tout qu'il étoit mort ; aussi-tôt la Cour fut en desordre , on prit l'alarme dans la Ville, les boutiques furent fermées pendant plusieurs jours, & les quatre fils du Roi firent ouvertement de grands préparatifs , chacun de son côté ; & à dire le vrai, ce n'étoit pas sans raison qu'ils se disposoient à la guerre ; car ils savoient tous fort bien qu'il n'y avoit point de quartier à espérer , qu'il falloit, comme on dit, vaincre ou mourir, être Roi ou se perdre, & que celui qui auroit le dessus se défairoit de tous les autres, comme autrefois avoit fait leur pere Chah-Jehan de ses freres.

Sultan Sujah, qui avoit amassé de grands trefors dans ce riche pays de Bengale, rui-

nant quelques-uns des Rajas ou Roitelets qui sont en ces quartiers-là, & tirant de grandes sommes des autres, se mit le premier en campagne avec une puissante Armée, & sur la confiance qu'il avoit en tous les Omrahs Persans, parce qu'il s'étoit déclaré de leur Secte, il avança hardiment vers Agra, disant hautement que Chah-Jehan étoit mort, que Dara l'avoit empoisonné, qu'il vouloit vanger la mort de son pere, & en un mot qu'il prétendoit être Roi. Dara lui fit écrire par Chah-Jehan même, qui lui fit défense d'avancer plus avant, l'assurant que sa maladie n'étoit rien, & qu'il se portoit déjà beaucoup mieux; mais comme il avoit des amis à la Cour, qui l'assuroient que la maladie de Chah-Jehan étoit mortelle, il dissimuloit, & ne laissoit pas d'avancer, disant toujours qu'il sçavoit très bien que Chah-Jehan étoit mort, & qu'en tout cas, s'il étoit vivant, il desiroit lui venir baiser les pieds & recevoir ses commandemens.

Aureng-Zebe incontinent après, & presque dans le même tems, se met aussi en campagne du côté du Decan, fait grand bruit & se prepare à avancer vers Agra; on lui fait aussi-tôt les mêmes défenses tant de la part de Chah-Jehan que de la part de
Dara

Dara qui le menace, mais il dissimule pour la même raison que Sultan Sujah, & donne la même réponse. Cependant voyant que ses finances n'étoient pas trop abondantes, & que ce qu'il avoit de gens de guerre en son particulier n'étoit que fort peu de chose, il s'avisa de deux artifices, qui lui réussirent admirablement; l'un au regard de Morad-Bakche, & l'autre au regard de l'Emir-Jemla. A Morad-Bakche il écrit en diligence une belle lettre, lui témoigne qu'il a toujours été son véritable & intime ami, que pour lui il ne prétend en aucune façon à la Royauté, qu'il pouvoit savoir & se souvenir que toute sa vie il avoit fait profession de Fakire; mais que Dara étoit un homme incapable de gouverner un Royaume, que c'étoit un Kaffer, un idolâtre & hai de tous les plus grands Omrahs; que Sultan Sujah étoit un Rafezy, un hérétique, & par conséquent ennemi de l'Hindoustan & indigne de la Couronne; tellement qu'en un mot il n'y avoit que lui qui y pût raisonnablement prétendre; qu'à la Cour on l'attendoit; que toute la Cour qui n'ignoroit pas sa valeur, seroit pour lui, & que pour son particulier, s'il lui vouloit promettre qu'étant Roi il le laisseroit vivre douce-

ment dans quelque coin de son Royaume pour y prier Dieu le reste de ses jours, il étoit prêt de se joindre à lui, l'aider de son conseil & de ses amis, & lui mettre en main toute son Armée pour combattre Dara & Sultan Sujah; que cependant il lui envoyoit cent mille roupies, qui font environ cinquante mille écus de notre monnoye, qu'il le prioit d'accepter comme un gage de son amitié, & lui conseilloit de venir au plutôt se saisir du Château de Sourate, où il savoit qu'étoit encore tout le tresor du Pays. Morad-Bakche, qui n'étoit pas trop riche ni trop puissant, reçut avec beaucoup de joye la proposition que lui faisoit Aureng-Zebe & les cent mille roupies qu'il lui envoyoit, & montra la lettre d'Aureng-Zebe à tout le monde, pour obliger la jeunesse à prendre les armes pour lui, & les gros Marchands à lui prêter plus volontiers l'argent qu'il leur demandoit avec beaucoup de rigueur; il commença tout de bon à trancher du Roi, fit de grandes promesses à tout le monde, & enfin fit si bien qu'il mit sur pié une Armée assez raisonnable, de laquelle il détacha environ trois mille hommes, qui sous la conduite de Chah-Abas, Eunuque, mais vaillant homme, allerent assieger le Château de Sourate. Au-

Aureng-Zebe envoya son fils aîné Sultan Mahmoud, celui qu'il avoit marié avec la fille du Roi de Golkonda, à l'Emir Jemla qui étoit encore occupé au siege de Kalia-ne, pour le persuader de le venir trouver à Daulet-Abad, sous prétexte d'avoir à lui communiquer des affaires de très-grande importance. L'Emir, qui se doutoit bien de ce que c'étoit, s'en excusa, disant tout franchement que Chah-Jehan n'étoit pas mort, qu'il en avoit des nouvelles certaines, & qu'outre cela toute sa famille étant encore à Agra entre les mains de Dara, il ne pouvoit en aucune maniere aider Aureng-Zebe ni se declarer pour lui: de sorte que Sultan Mahmoud retourna à Daulet-Abad sans rien faire, & fort mécontent de l'Emir: Mais Aureng-Zebe ne se rebuta pas pour cela, il envoya une seconde fois vers l'Emir, non pas Sultan Mahmoud, mais son second fils, Sultan Mazum, qui lui presenta les lettres de son pere, & le menagea avec tant d'adresse, tant de douceur & de protestations d'amitié, qu'il ne fut pas possible de resister. Il pressa donc le siege de Kalia-ne, força les assiegez de se rendre à composition, prit l'élite de son Armée, & s'en vint en diligence avec Sultan Mazum. A son arrivée Aureng-Zebe

lui fit toutes les caresses possibles, ne le traittant pas moins que de Baba & de Babagy, de Pere, de Seigneur Pere; & après l'avoir embrassé cent fois, il le tira un peu à l'écart & lui dit, selon ce que j'en ai pu apprendre des personnes qui en devoient savoir quelque chose; qu'il n'étoit pas juste qu'ayant sa famille à la Cour proche de Dara, il se hazardât de faire quelque chose en sa faveur, qui pût être sûë, & dont on se pût appercevoir, mais qu'après tout, il n'étoit rien de si difficile où l'on ne pût trouver quelque expedient: permettez moi, dit-il, de vous proposer un dessein qui d'abord vous surprendra peut-être, mais comme vous craignez pour votre femme & vos enfans qui sont en ôtage, le moyen de pourvoir à leur seureté, seroit que vous voulussiez bien souffrir que je fisse semblant de me saisir de votre personne & de vous mettre en prison. Il est sans doute que tout le monde croiroit que ce seroit tout de bon: car qui est celui qui s'imagineroit qu'un homme comme vous eût pris plaisir à se laisser emprisonner? Cependant je me pourrois servir d'une partie de vos troupes & de votre artillerie, selon que vous le jugeriez plus à propos; vous pourriez aussi m'avancer quel-
que

que somme d'argent, comme vous m'avez tant de fois offert, & avec cela, il me semble que je pourrois tenter la fortune, & nous pourrions prendre ensemble nos mesures pour voir de quelle façon je m'y pourrois conduire. Si vous souffriez outre cela que je vous fisse transporter dans la forteresse de Daulet-Abad où vous seriez le maître, & que je vous y fisse garder par mon propre fils Sultan Mazum, ou Sultan Mahmoud, l'affaire auroit encore plus de couleur; & je ne vois pas ce que Dara pourroit justement dire là dessus, ni comment il se pourroit prendre raisonnablement à maltraiter votre femme & vos enfans. L'Emir, soit à cause de l'amitié qu'il avoit jurée à Aureng-Zebe, soit pour les grandes promesses qu'il lui faisoit, soit enfin par l'apprehension qu'il avoit de voir auprès de lui Sultan Mazum qui étoit là tout pensif & bien armé, & Sultan Mahmoud qui lui faisoit fort mauvais visage de ce qu'il étoit bien venu pour son frere, n'ayant pas voulu venir pour lui, & que même en entrant il avoit levé le pié comme pour le frapper, consentit à tout ce que vouloit Aureng-Zebe, & approuva l'expedient de se laisser emprisonner: si bien qu'Aureng-Zebe ne se fut pas plutôt retiré,

retiré, qu'on vit le Grand Maître de son Artillerie s'approcher fort fierement de l'Emir, lui faire commandement de la part d'Aureng-Zebe de le suivre, & le referrer dans une chambre, lui donnant de fort bonnes gardes, tout ce qu'Aureng-Zebe avoit là de gens de main se rangeans sous les armes autour de la maison. Le bruit de la detention de l'Emir Jemla ne fut pas si-tôt répandu, qu'il se fit un grand tumulte, & alors tous ceux qu'il avoit amené avec lui, quoi qu'étonnez, se mirent en devoir de le délivrer, & l'épée à la main, acoururent pour forcer les gardes & les portes de sa prison, ce qui leur étoit facile; car Aureng-Zebe n'avoit pas assemblé assez de troupes pour une entreprise si hardie, le seul nom de l'Emir Jemla faisoit tout trembler. Mais comme tout n'étoit qu'artifice, tous ces remuemens furent incontinent apaisez par les choses qu'on fit entendre adroitement aux premiers Officiers de l'Armée de l'Emir, & par la presence d'Aureng-Zebe qui s'y trouva fort resolu avec ses deux enfans, & qui parloit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & enfin par les promesses & pretexts qu'on leur fit, de maniere que toutes les Troupes de l'Emir, & même la plûpart de celles de
Chah-

Chah-Jehan voyant les affaires brouillées, n'ayant plus de General, croyant Chah-Jehan mort, ou malade à l'extrémité, & considerant les grandes promesses qu'on leur faisoit de leur augmenter leur solde, & de leur donner dès l'heure même trois mois d'avance, prirent bientôt parti sous Aureng-Zebe; qui s'étant emparé de tout l'équipage de l'Emir, jusqu'à ses chameaux & ses tentes, se mit en campagne à dessein de s'en aller au siege de Sourate, & d'en hâter la prise, où Morad-Bakche étoit fort embarrassé à cause que ses meilleures Troupes y étoient occupées, & qu'il y trouvoit plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé: mais Aureng-Zebe, après quelques journées de marche, apprit que le Gouverneur avoit rendu la place, de quoi il envoya feliciter Morad-Bakche, & en même temps l'informer de tout ce qui s'étoit passé avec l'Emir Jemla, & lui dire qu'il avoit assez de forces & assez d'argent & d'intelligences à la Cour, que rien ne leur manquait; qu'il s'en alloit couper droit vers Brampour & Agra; qu'il l'attendroit sur le chemin, & qu'il se dépêchât de le venir joindre.

Il est vrai que Morad-Bakche ne trou-

va pas tant d'argent dans la forteresse de Sourate qu'il s'étoit imaginé, soit qu'effectivement il n'y en eût pas tant que l'on disoit, soit que le Gouverneur en eût diverti une partie, comme quelques-uns ont cru : néanmoins le peu qu'il y trouva ne laissa pas de lui servir pour payer les soldats, qui s'étoient enrôlez sur l'esperance de profiter de ce grand trésor de Sourate. Il n'est pas moins vrai qu'il n'avoit pas non plus grand sujet de se glorifier de la prise de cette place, d'autant qu'il n'y avoit aucune fortification régulière ; & cependant ses gens y demeurèrent plus d'un mois, & ne l'eussent jamais réduite sans les Hollandois qui leur donnerent l'invention de faire jouer une mine, qui renversant un grand pan de muraille, jeta les assiégez dans la dernière consternation, & les obligea de se rendre. La réduction de cette ville avança beaucoup son dessein, la Renommée publiant incontinent par tout, que Morad-Bakche avoit pris Sourate, qu'il avoit fait jouer des mines, ce qui sonnoit fort haut parmi les Indiens, qui n'entendent encore guere ce métier-là ; & qu'il y avoit trouvé des trésors immenses. Nonobstant tout ce grand bruit & tous ces premiers avantages, joints à toutes

ces ces lettres fréquentes & grandes promesses d'Aureng-Zebe, l'Eunuque Chah-Abas, homme de bon sens, de grand cœur & fort affectionné au service de son Maître, n'étoit pas d'avis que Morad-Bakche se liât si fort d'intérêt avec Aureng-Zebe, & se pressât tant de l'aller joindre; mais qu'il le falloit entretenir de paroles & le laisser avancer seul vers Agra; que cependant il lui viendrait des nouvelles certaines de la maladie de Chah-Jehan; qu'il pourroit voir quel train les affaires prendroient; qu'il pourroit faire fortifier Sourate qui est un très-bon poste, & qui le rendroit maître d'un Pays de fort grande étendue & de grand revenu; & que peut-être même avec le tems il pourroit se saisir de Brampour, qui est un passage très-considérable, & comme la barrière du Decan. Mais les lettres & protestations continues d'Aureng-Zebe, jointes au peu de forces, d'artillerie & de finances qu'il avoit, & qu'il accompagnoit d'une aveugle & demesurée ambition de regner, le firent passer sur toute sorte de considérations, sortir de la ville d'Amed-Abad, abandonner le Guzarate, & prendre son chemin par les bois & par les montagnes pour se trouver en diligence au rendez-vous.

vous où Aureng-Zebe l'attendoit depuis deux ou trois jours.

L'on fit grande fête & grande réjouissance à la jonction des deux Armées; les Princes se visiterent; Aureng-Zebe fit cent amitez & cent belles promesses à Morad-Bakche; lui protesta de nouveau & solennellement qu'il n'avoit aucune prétention sur le Royaume, & qu'il n'étoit là que pour l'assister contre Dara leur ennemi commun, & pour le mettre sur le Trône qui l'attendoit. Ensuite de cette entrevûe & de cette confirmation d'amitié, les deux Armées avancerent ensemble de même pas, Aureng-Zebe continuant toujours pendant la marche dans ses protestations d'amitié, & dans ses civilités envers Morad-Bakche, ne le traitant jamais, soit en public, soit en particulier, que de Hazeret, de Roi & de Majesté; de sorte que Morad-Bakche se laissa entièrement persuader qu'Aureng-Zebe agissoit sincèrement & par un excez d'amitié qu'il avoit pour lui, souffrant même volontiers & sans ceremonielles soumissions & les respects qu'il lui rendoit, au lieu de se souvenir de ce qui s'étoit passé naguere en Golkonda, & de considerer que celui qui s'étoit hazardé ainsi avec tant de hardiesse.

dieſſe pour uſurper un Royaume, ne devoit guere être d'humeur à vivre & mourir en Fakire.

Ces deux Armées ainſi jointes faiſoient un corps aſſez conſiderable, ce qui fit grand bruit à la Cour, & donna beaucoup à penſer, non ſeulement à Dara, mais à Chah-Jehan même qui connoiſſoit la force de l'eſprit & la conduite d'Aureng-Zebe, & le courage de Morad-Bakche, & qui prévoyoit bien qu'il ſ'alloit allumer un feu qui ſeroit très-difficile d'éteindre. Il a beau écrire lettres ſur lettres, qu'il ſe portemieux, qu'ils ayent à ſ'en retourner chacun dans ſon Gouvernement, & qu'il approuve & oubliera tout ce qui ſ'eſt fait juſques à preſent; toutes ces lettres n'empêchent pas qu'ils n'avancent; & comme la maladie de Chah-Jehan paſſe toujours pour mortelle, & qu'ils ne manquent pas de gens qui les en avertiſſent, ils continuent toujours à diſſimuler, diſant toujours (& peut-être même qu'ils le croyoient ainſi) que ce ſont lettres contrefaites par Dara, que Chah-Jehan eſt mort ou ſur le point de mourir, & qu'enfin, en cas qu'il ſoit encore vivant, ils veulent aller lui baiſer les pieds, & le delivrer des mains de Dara.

Que

Que fera donc Chah-Jehan, ce Roi malheureux, qui voit que ses fils n'ont point de respect pour ses ordres, qui apprend à toute heure qu'ils avancent à grandes journées vers Agra à la tête de leurs Armées, & qui cependant se voit malade entre les mains de Dara, c'est à dire d'un homme qui ne respire que la guerre, qui s'y prepare avec tout l'empressement imaginable, & avec toutes les marques d'un furieux ressentiment contre ses freres? Mais que pourroit-il faire en cette extrémité? il faut qu'il leur abandonne ses tresors, qu'il souffre qu'ils en disposent à leur gré; il faut qu'il fasse venir ses anciens & ses plus affidez Capitaines, qu'il fait pour la plûpart n'être pas trop affectionnez à Dara, qu'il leur commande d'aller combattre pour Dara, contre son sang, contre ses enfans, & contre ceux enfin pour qui il a plus d'estime que pour Dara. Il faut tout à l'heure qu'il envoie une Armée contre Sultan Sujah, parce que c'est lui qui s'est le plus avancé, & qu'il se dispose d'en envoyer une autre contre Aureng-Zebe & Morad-Bakche qui s'avancent.

Soliman-Chekouh le fils aîné de Dara, jeune Prince d'environ vingt-cinq ans, fort

fort bien fait de corps, homme d'esprit & de conduite, genereux, liberal, & généralement aimé de tout le monde, principalement de Chah-Jehan, qui l'avoit déjà fort enrichi, & qui le consideroit plutôt pour son successeur que Dara, fut celui qu'on fit General de cette Armée contre Sujah; neanmoins Chah-Jehan, qui eût bien mieux aimé que Sujah s'en fût retourné dans le Bengale, que venir à quelque combat sanglant qui ne lui pouvoit être que funeste, & où il couroit risque de perdre quelqu'un de ses fils, lui donna pour l'accompagner un vieux Raja nommé Jesseingue, qui est à present un des plus puissans & des plus riches Rajas de tout l'Hindoustan, & un des plus habiles qui soit dans tout le Royaume, avec ordre secret de n'en venir au combat qu'à l'extrémité, & de tâcher en toutes façons de porter Sujah à se retirer & à réserver ses forces pour une meilleure occasion; c'est à dire après qu'il auroit vu la fin de la maladie de Chah-Jehan, & le succès d'Aurang-Zebe & de Morad-Baxche: mais comme ce jeune Prince Soliman-Chekouh plein d'ardeur & de courage ne respiroit qu'à se signaler par quelque grande action, & que Sultan Sujah avoit peur qu'Au-

qu'Aureng-Zebe gagnant une bataille, ne s'emparât le premier des capitales de l'Etat, Agra & Dehly, il fut impossible au Raja Jesscingue d'empêcher qu'on n'en vînt au combat. Les deux Armées ne furent pas plutôt à la vue l'une de l'autre, qu'elles se preparerent à donner, & ne furent pas long-temps sans se saluer de quelques volées de canon. Je ne dirai pas les particularitez de ce combat; car outre que ce recit seroit trop long & de peu d'importance, dans la suite de cette Histoire nous serons obligez d'en décrire de plus considerables, par lesquels on pourra juger de celui-ci; il suffit qu'on sache en general, que le premier choc fut fort rude & fort opiniâtre de part & d'autre, mais qu'enfin Soliman-Chekouh poussa Sujah avec tant de force & de vigueur, qu'il le mit en desordre, l'obligea à lâcher le pied, & enfin à fuir, en sorte que si Jesscingue & le Patan Delil-kan qui étoit un des premiers Capitaines, vaillant homme, mais ami intime du Raja, & qui n'agissoit que par son mouvement, eussent voulu le seconder de bonne foi, l'ontient que toute l'Armée de Sujah étoit défaite, & lui-même en danger d'être pris; mais ce n'étoit pas le dessein du Raja de le perdre, non plus que

que celui de Chah-Jehan qui lui avoit ordonné le contraire ; ajoûtez à cela qu'il étoit trop politique pour vouloir mettre la main sur un Prince du Sang, le fils de son Roi : Sujah eut le temps de se retirer & même sans perdre beaucoup ~~de monde~~ ; néanmoins parce que le champ de bataille, & quelques pieces d'artillerie demurerent à Soliman-Chekouh, le bruit vint incontinent à la Cour, que Sujah avoit été entierement défait. Cette défaite acquit beaucoup de reputation à Soliman-Chekouh, rabatit beaucoup de l'estime qu'on faisoit du Sultan Sujah, & refroidit fort tous les Persans qui avoient inclination pour lui.

Après qu'on eut employé quelques jours à la poursuite de Sujah, Soliman-Chékouh, qui recevoit tous les jours des nouvelles de la Cour, & qui apprenoit qu'Aureng-Zebe & Morad-Bakche s'approchoient en grande resolution, sachant assez que Dara son pere avoit peu de prudence & beaucoup d'ennemis cachez, se resolut d'abandonner la poursuite de Sultan-Sujah & de s'en retourner promptement vers Agra, où apparemment Dara devoit donner bataille contre Aureng-Zebe & Morad-Bakche. C'étoit le meilleur con-

seil qu'il eût pu prendre ; car personne ne doute que s'il eût pu s'y trouver à temps, qu'Aureng-Zebe n'auroit pas eu l'avantage, & on tient même qu'il n'eût jamais osé hasarder le combat, la partie étant trop inégale ; mais la mauvaise fortune de Dara ne le permit pas.

Pendant que tout cela se passe ainsi vers Elabas, qui est le lieu où le Gemna se joint au Gange, la scène du côté d'Agra est bien différente. A la Cour on fut fort surpris d'apprendre qu'Aureng-Zebe avoit passé la rivière de Brampour & tous les autres passages les plus difficiles qui sont entre les montagnes ; de sorte qu'on envoya en diligence quelques troupes pour lui disputer le passage de la rivière d'Eugenes ; pendant que toute l'Armée se préparoit. Pour cet effet on choisit deux des plus considérables & des plus puissans du Royaume pour la commander ; l'un fut Kasem-Kan Capitaine fameux & très-affectonné à Chah-Jehan, mais qui avoit peu d'inclination pour Dara, qui n'alloit là que contre sa volonté, & pour obliger Chah-Jehan qu'il voioit entre les mains de Dara. L'autre fut Jessomseingue très-puissant Raja, qui ne le cede point à Jessomseingue, & qui est gendre

dre de ce Raja Rana qui étoit du temps d'Ekbar, si puissant & comme l'Empereur des Rajas. Dara à leur départ leur fit de grandes amitez & des préfens très-magnifiques, & cependant avant qu'ils partissent, Chah-Jehan trouva moyen de leur dire en secret ce qu'il avoit dit au Raja Jessômseingue, lors qu'il partit pour l'expédition de Sultan-Sujah avec Soliman-Chekouh : aussi ne manquerent-ils pas pendant leur marche d'envoyer plusieurs fois vers Aureng-Zebe & Morad-Bakche pour les porter à se retirer, mais ce fut inutilement ; leurs Envoyez ne revenoient point, & l'Armée avança avec tant de diligence, qu'ils la virent paroître bien plutôt qu'ils ne pensoient sur une éminence peu éloignée de la rivière.

Comme c'étoit l'été & dans les plus grandes chaleurs, la rivière se trouvoit guayable, ce qui fit qu'à l'heure même Kasem-Kan & le Raja se preparerent à combattre ; outre qu'ils connurent incontinent par la resolution d'Aureng-Zebe, qu'il les vouloit forcer, parce que son Armée n'étoit pas encore toute arrivée, qu'il les fit saluer de quelques volées de canon, son dessein étant de les amuser un peu, dans la crainte qu'il avoit qu'ils ne

voulussent eux-mêmes passer la riviere, non seulement afin de lui couper l'eau, mais aussi pour empêcher que son Armée ne se reposât, & ne prît un poste avantageux. En effet elle étoit toute en desordre & tellement fatiguée du chemin & abatuë de la chaleur, que si d'abord on l'eût assaillie, & qu'on lui eût disputé l'eau, il est sans doute qu'elle eût été défaite sans faire beaucoup de resistance. Je ne me trouyai pas en cette premiere rencontre, mais c'est ainsi que tout le monde en parloit, & même ce que me dirent depuis plusieurs de nos François qui servoient le canon dans l'armée d'Aureng-Zebe: Mais ils se contenterent de se tenir sur le bord de la riviere pour en empêcher le passage à Aureng-Zebe selon l'ordre qu'ils avoient reçu.

Après qu'Aureng-Zebe eut fait reposer son Armée deux ou trois jours seulement, & qu'en amusant l'Ennemi, il l'eut disposée pour passer la riviere, il fit jouer toute son artillerie qui étoit très-bien placée, & commanda qu'à la faveur du canon on se jettât dans l'eau. Kasem-Kan & le Raja de leur côté firent aussi jouer la leur, & tenant en état de repoussier l'Ennemi & de s'opposer à son passage.

Le combat fut assez rude au commencement & fort opiniâtre par la valeur extraordinaire que fit paroître Jessomseingue; car pour ce qui est de Kasem-Kan, quoi que d'ailleurs grand Capitaine & homme de cœur, il ne donna pas de grandes preuves de sa valeur dans cette occasion; quelques-uns même l'accusoient de trahison, en lui imputant d'avoir fait cacher sous le sable pendant la nuit la poudre & les boulets, parce qu'après les deux ou trois premières décharges il ne s'en trouva plus. Quoi qu'il en soit, le combat ne laissa pas, comme j'ai dit, d'être fort opiniâtre, & le passage bien disputé. Il y avoit des rochers dans le lit de la rivière, qui embarassoient fort; & la rive en plusieurs endroits étoit fort haute & fort difficile à grimper: Mais enfin Morad-Bakche se jeta dans l'eau avec tant d'impetuosité & de force, & il fit paroître tant de cœur & de courage, qu'on ne lui put résister; il passa, & ensuite une bonne partie de l'Armée; ce qui fit que Kasem-Kan lâcha le pied, & que Jessomseingue fut en grand danger de sa personne, car il se vit bientôt tous les ennemis sur les bras; & sans la résolution extraordinaire de ses Ragipous, qui moururent presque

tous autour de lui, il y seroit demeuré. On peut juger du grand peril où il se trouva en cette occasion, de ce qu'après qu'il se fut dégagé le mieux qu'il lui fut possible, & qu'il retourna sur ses terres, n'ayant pas osé retourner à Agra à cause de la grande perte qu'il avoit faite, de sept à huit mille Ragipous qu'il avoit amenez avec lui, il n'en avoit plus que cinq à six cens qui l'accompagnoient..

Ces Ragipous qui tirent ce nom des Rajas, comme qui diroit fils de Rajas, sont de pere en fils des gens qui ne se mêlent que de porter l'épée; les Rajas, dont ils sont sujets, leur assignent des terres pour leur entretien à condition d'être toujours prêts pour aller à la guerre quand on les mande, si bien qu'on pourroit dire que ce seroit une espee de Noblesse Gentile, si les Rajas leur donnoient les terres en propriété pour leurs enfans. Ils sont grands preneurs d'Opium, & je me suis quelquefois étonné de la quantité que je leur en voiois prendre; aussi ils s'y accoûtument dès la jeunesse; le jour d'une bataille ils ne s'oublient pas de doubler la dose; cette drogue les anime ou plutôt les enivre,

&

& les rend insensibles au danger, de sorte qu'ils se jettent dans le combat comme des bêtes furieuses, ne sachant ce que c'est de fuir, mais bien de mourir aux pieds de leur Raja quand il tient ferme; il ne leur manque que de l'ordre, car pour de la resolution ils en ont assez: c'est un plaisir de les voir ainsi avec leur fumée d'Opium dans la tête s'entr'embrasser quand on est prêt de combattre, & se dire adieu les uns aux autres, comme gens qui sont résolus de mourir. Et c'est à raison de cette Milice que le Grand Mogol, quoi que Mahometan, & par conséquent ennemi des Gentils, ne laisse pas d'entretenir toujours à son service quantité de Rajas, qu'il considere comme ses autres Omrahs, & dont il se sert dans ses Armées comme s'ils étoient Mahometans. Je ne puis m'empêcher de dire ici la fiere reception que la fille de Rana fit à son mari Jessomfeingue, ensuite de sa défaite & de sa fuite. Quand on lui eut appris que Jessomfeingue étoit proche, & qu'on lui eut fait entendre ce qui s'étoit passé à la bataille; qu'il avoit combattu avec toute la valeur possible; qu'il ne lui restoit plus que quatre à cinq cens hommes; & qu'enfin ne pouvant plus resi-

fter aux ennemis il avoit été obligé de se retirer ; au lieu d'envoyer quelqu'un pour le recevoir, & pour le consoler dans son infortune, elle commanda sechement qu'on fermât les portes du Château, & qu'on ne laissât point entrer cet infame, qu'il n'étoit point son mari ; qu'elle ne le vouloit jamais voir ; que le gendre du grand Rana ne pouvoit avoir l'ame si basse ; qu'il devoit bien se souvenir qu'étant entré dans une maison si illustre, il en falloit imiter la vertu, & qu'en un mot il falloit qu'il vainquît ou qu'il mourût. Un moment après la voilà dans d'autres mouvemens ; elle commande qu'on lui prepare le bûcher ; qu'elle se veut brûler ; qu'on l'abuse ; qu'il faut que son mari soit mort ; que cela ne peut être autrement ; & un peu après on la voit changer de face, entrer en colere, & vomir contre lui mille injures ; en un mot elle demeurera dans ces transports huit ou neuf jours sans pouvoir se résoudre à voir son mari, jusques à ce que sa mere arriva, qui la remit un peu, & la consola, lui promettant que si-tôt que le Raja se feroit rafraîchi, il remettrait une Armée sur pied pour combattre Aureng-Zebe, & re-
parer

parer son honneur à quelque prix que ce fût. On peut voir par cette Histoire un échantillon du courage des femmes de ce pays-là, & j'y pourrois ajouter quelque chose de ce que j'ai vu faire à plusieurs qui se faisoient brûler toutes vives après la mort de leur mari ; mais il faut réserver ce discours pour un autre endroit, où en même temps je ferai voir qu'il n'y a rien que ne puisse l'opinion, la prévention, la coutume, l'esperance, le point d'honneur.

Dara ayant appris tout ce qui s'étoit passé à Eugenes, entra en une si grande colère contre Kasem-Kan, qu'on crut qu'il lui auroit fait trancher la tête s'il eût été présent ; il s'emporta aussi furieusement contre l'Emir Jemla, comme celui qui étoit la première & principale cause de tout le malheur, & qui avoit fourni des hommes, de l'argent, & de l'artillerie à Aureng-Zebe ; il veut tuer son fils Mahmet Emir-Kan, & veut envoyer sa femme & sa fille au Bazar ou marché des femmes publiques pour être prostituées ; & il est sans doute qu'il se seroit laissé emporter à quelque chose de pareil ; si Chah-Jehan avec beaucoup d'adresse & de douceur n'eût modéré son emportement,

en lui remontrant que l'Emir Jemla n'avoit point si peu de conduite ni tant d'amitié pour Aureng-Zebe, que pour ses intérêts il eût voulu hazarder, & pour ainsi dire, sacrifier sa famille; qu'il falloit absolument qu'Aureng-Zebe l'eût trompé & l'eût fait donner dans le piège par ses artifices ordinaires.

Quant à Aureng-Zebe & Morad-Bakche, l'heureux succès de cette première rencontre leur enfla si fort le cœur, & anima tellement toute leur Armée, qu'ils se crurent désormais invincibles, & capables de venir à bout de toutes choses. Aureng-Zebe outre cela pour encourager davantage ses soldats, se vantoit hautement qu'il avoit trente mille Mogols à sa devotion dans l'Armée de Dara; & il en étoit bien quelque chose, comme il parut par la suite. Morad-Bakche sur tous ne demandoit qu'à combattre, & vouloit qu'on marchât en toute diligence; mais Aureng-Zebe pour modérer cette ardeur, lui remontroit qu'il étoit bon que l'Armée se rafraîchît quelque temps sur le bord de cette belle rivière; que cependant il écriroit à tous ses amis, & prendroit une connoissance certain-

certaine de l'état de la Cour & de la disposition des affaires. Tellement qu'il n'avança vers Agra qu'après avoir campé quelques jours, & encore ne marchoit-il que fort lentement pour se mieux informer de tout & prendre son temps & ses mesures.

Pour ce qui est de Chah-Jehan, comme il voyoit clairement la resolution d'Aureng-Zebe & de Morad-Bakche, & qu'il n'y avoit plus d'esperance de les pouvoir faire retourner, il étoit dans un tel embarras qu'il ne savoit à quoi se résoudre, & prevoyant quelque grand malheur, il eût bien voulu empêcher cette bataille decisive, où il voyoit que Dara se préparoit avec une extrême chaleur; mais que pouvoit-il faire pour s'y opposer? Il étoit encore trop foible de sa maladie, & se voyoit toujours entre les mains de Dara, auquel, comme j'ai dit, il ne se fioit pas beaucoup; si bien qu'il se vit obligé d'acquiescer à tout ce qu'il vouloit, & à lui remettre entre les mains toutes les forces de l'Etat, & commander à tous les Capitaines de lui obéir. Incontinent tout fut en armes; je ne sai si l'on vit jamais dans l'Hindoustan une plus belle Armée; l'on tient qu'il n'y avoit guere moins de cent mille chevaux,

& plus de vingt mille hommes de pied, avec quatre-vingt pieces d'artillerie, sans compter ce nombre incroyable de valets, & ces gens de Bazar ou marché qui sont nécessaires pour la subsistance des Armées dans la paix & dans la guerre, & que les Historiens mettent, à mon avis, bien souvent au nombre des combatans, quand ils parlent de ces épouvantables Armées de trois à quatre cens mille hommes dont leurs livres sont pleins. Quoi que celle-ci fût très-belle & très-leste, & assez forte pour en tailler en pieces deux ou trois comme celle d'Aureng-Zebe, qui n'avoit que trente-cinq ou quarante mille hommes en tout, & encore lassiez & harassiez d'une très-longue & très-pénible marche durant le fort de la chaleur, avec peu d'artillerie au regard de celle de Dara; néanmoins, (le pourroit-on croire?) on ne voyoit presque personne qui conçût rien de bon pour Dara, parce que l'on savoit que la plûpart des principaux Omrahs ne lui étoient point affectionnez, & que tout ce qu'il avoit de bons soldats à lui, & à qui il eût pu se fier, étoient dans l'Armée de Soliman-Chekouh; & c'étoit pour cela que les plus prudens & les plus fideles de ses amis, &

Chah-

Chah-Jehan même, étoient d'avis, & lui conseilloient premierement de ne se point hazarder à donner la bataille; Chah-Jehan s'offrant, tout foible qu'il étoit, de sortir en campagne & de se faire porter au devant d'Aureng-Zebe, ce qui étoit un bon expedient pour la paix & pour les affaires de Chah-Jehan; car il est certain qu'Aureng-Zebe & Morad-Bakche n'eussent jamais eu l'audace de combattre contre leur propre pere, & que quand ils auroient été capables de l'entreprendre, ils s'en seroient mal trouvez; parce qu'outre que la partie n'étoit pas égale, & que tout ce qu'il y avoit de grands Omrahs étoient si affectionnez à Chah-Jehan, qu'ils n'auroient pas manqué de combattre genereusement s'ils l'eussent vu à la tête de l'Armée; les Capitaines même d'Aureng-Zebe & de Morad-Bakche avoient beaucoup d'affection & de respect pour ce Prince, dont ils étoient pour la plupart les creatures, & toute l'Armée, pour ainsi dire, étoit à lui. De sorte que pas un apparemment n'eût eu la hardiesse de mettre l'épée à la main contre lui; ni lui la peine de la tirer. Secondement, ils lui conseilloient qu'au cas qu'il ne voulût entendre à aucun expedient, il ne se précipitât

pitât au moins pas, & qu'il tirât un peu la guerre en longueur, afin de donner temps à Soliman-Chekouh qui venoit à grand' hâte se joindre avec lui, ce qui étoit encore un très-bon avis, vu qu'il étoit généralement aimé de tout le monde; qu'il revenoit victorieux, & que tout ce que Dara avoit de plus fideles serviteurs & de plus braves soldats étoit avec lui, comme j'ai dit; mais il ne voulut jamais entendre à aucune proposition qu'on lui put faire, & il ne pensoit qu'à donner la bataille au plus vite, & aller en personne au devant d'Aureng-Zebe: Et peut-être qu'il ne faisoit pas mal pour son honneur & pour son intérêt particulier, s'il eût été le maître de la fortune, & qu'il eût su faire réussir les choses comme il les pouvoit projeter; car voici à peu près quels étoient ses raisonnemens, dont il ne put s'empêcher de découvrir quelque chose.

Il se regardoit comme maître de la personne de Chah-Jehan; qu'il en pouvoit disposer à sa volonté, qu'il étoit en même temps maître de tous ses trefors & de toutes les forces du Royaume; que Sultan Sujah étoit à demi perdu; que ses deux autres frères

res avec une Armée foible & fatiguée s'étoient venus jeter d'eux-mêmes entre ses mains ; que s'il gaignoit la bataille ils ne lui pourroient échapper ; qu'il seroit tout d'un coup le maître absolu , à la fin de toutes ses affaires, au comble de ses souhaits, sans que personne lui pût en rien contredire, ou disputer la Royauté. Au lieu que si Chah-Jehan sortoit en campagne, toutes les affaires s'accommoderoient, ses freres retourneroient dans leurs gouvernemens, Chah-Jehan, qui revenoit en convalescence, reprendroit comme auparavant le gouvernement du Royaume, & qu'enfin toutes les choses retomberoient au premier état : que s'il attendoit Soliman-Chekouh, Chah-Jehan pourroit prendre quelque dessein a son desavantage, ou tramer quelque chose avec Aureng-Zebe ; que quoi qu'il pût faire pour le gain de la bataille, la reputation que Soliman Chekouh s'étoit acquise, lui en donneroit toujours tout l'honneur & toute la gloire. Après cela que ne seroit-il point capable d'entreprendre, enflé de tant de gloire & de si grands avantages, & principalement étant appuyé, comme il étoit, de l'amitié & de la faveur de

Chah-

Chah-Jehan & de la plus grande partie des Omrahs? que favoit-il s'il garderoit encore quelque retenue & quelque respect pour lui, & jusques où le pourroit porter son ambition?

Ces considerations firent resoudre Dara à se roidir contre le conseil de tout le monde & à suivre sa pointe. En effet il commanda incontinent que toute l'Armée sortît en campagne, & s'en vint prendre congé de Chah-Jehan qui étoit dans la forteresse d'Agra. Ce bon vieillard fondeoit tout en larmes en l'embrassant, mais il ne laissa pas de lui dire avec beaucoup de severité, Hé bien, Dara, puisque tu veux que tout se fasse comme tu l'as résolu, va, Dieu te benisse : mais souviens toi bien de ces trois mots : Si tu perds la bataille, donne toi bien de garde de paroître jamais devant moi. Cela ne fit pas grande impression sur son esprit, il sortit brusquement, monte à cheval, & s'en vint occuper le passage de la riviere de Tchembel, qui est à quelque vingt lieuës d'Agra, où il se fortifia, attendant de pied ferme son ennemi; mais le fin & rusé Fakire, qui ne manquoit pas de bons espions & de gens qui l'avertissoient de tout, & qui favoit que le passage étoit

là très-difficile, se donna bien de garde d'entreprendre de le forcer. : Il vint bien se camper près de là, en sorte que du côté du camp de Dara l'on pouvoit découvrir ses tentes; mais que fait-il cependant? Il pratique un certain rebelle de Raja nommé Chempet, lui fit de grands presens, & lui promit mille belles choses s'il lui vouloit donner passage par ses terres, afin qu'il pût aller promptement gagner un certain endroit où il savoit que la rivière se pouvoit facilement passer à gué. Chempet en tomba d'acord, & s'offrit de lui venir montrer lui-même le chemin au travers des bois & des montagnes de son pays. Aureng-Zebe décampa la même nuit sans faire de bruit, laissant quelques unes de ses tentes pour amuser Dara, & marchant jour & nuit fit une telle diligence, qu'il se trouva quasi aussi-tôt au-delà de la rivière que Dara en put avoir des nouvelles; si bien que ce fut à lui à quitter là sa rivière & abandonner toutes ses fortifications, & venir après son ennemi, qu'on lui dit incontinent avancer à grande hâte vers Agra pour gagner la rivière de Gemna, & là sans peine & à son aise jouir de l'eau, se fortifier, se bien placer &

& attendre Dara. Le lieu où il campa n'est qu'à cinq lieuës d'Agra, il s'appelloit autrefois Samonguer & à présent Fateabad, qui veut dire Lieu de Victoire. Peu de temps après Dara vint aussi se camper là proche sur le bord du même fleuve entre Agra & l'Armée d'Aureng-Zebe.

Les deux Armées furent là trois à quatre jours à la vue l'une de l'autre sans combattre. Cependant Chah-Jehan écrivit plusieurs fois à Dara, que Soliman Cherkouh n'étoit pas loin; qu'il ne précipitât rien; qu'il s'approchât d'Agra, & qu'il choisît un lieu avantageux pour se bien fortifier en l'attendant; mais Dara lui fit réponse que trois jours ne se passeroient pas qu'il ne lui amenât Aureng-Zebe & Morad Bakche pieds & mains liés pour en prendre telle satisfaction qu'il jugeroit à propos, & sans attendre davantage il commença à l'heure même à ordonner son Armée & à la mettre en bataille.

Il fit ranger de front tous ses canons, les faisant attacher les uns aux autres avec des chaines pour fermer le passage à la Cavalerie. Derrière ces pieces de Canon il plaça aussi de front un grand nombre de chameaux legers, sur le devant desquels
on

on attache une petite piece de la grosseur d'un double mousquet (à peu près de la façon que nous attachons nos perriers sur le bord de nos barques) un homme qui est sur le derriere du Chameau pouvant charger & décharger sans mettre pied à terre. Derriere ces Chameaux étoit placée la plus grande partie de la mousqueterie. Du reste de l'Armée , qui consistoit principalement en Cavalerie, avec l'épée, l'arc & le carquois, comme font ordinairement les Mogols, c'est à dire à present hommes blancs, Mahometans, Etrangers, comme Persans, Turcs, Arabes & Usbeks, ou avec l'épée & cette espee de demi picque, comme font ordinairement les Ragipous; de tous ces gens-là, dis-je, il en fut fait trois corps differens. L'aîle droite fut donnée à Calililullah-kan avec trente mille Mogols sous son commandement; car il fut grand Bakchis, comme qui diroit à peu près grand Maître de la Cavalerie en la place de Danechmend-kan qui fut depuis mon Agah, lequel se demit volontairement de cette Charge, sur ce qu'il voyoit que n'étant pas trop aimé de Dara, pour avoir toujours soutenu hautement contre lui les interêts & l'autorité de Chah-Jehan

Jehan qui n'en étoit pas fâché, il faudroit qu'il s'en défît par force. L'aîle gauche fut donnée à Rustam-kan Dakny très-fameux & très-vaillant Capitaine avec le Raja Chatrefale, & le Raja Ramseingue Routlé.

Aureng-Zebe & Morad-Bakche de leur côté disposerent aussi leur Armée à peu près de la même manière, sinon qu'au milieu des troupes de quelques Omrahs qui étoient sur la droite & sur la gauche, ils avoient fait cacher quelques petites pieces de campagne, ce qui étoit, à ce qu'on dit, de l'artifice de l'Emir-Jemla, & qui ne réussit pas mal : On ne chercha guere davantage d'artifice que ce que je viens de dire, si ce n'est qu'on disposa deça delà des jetteurs de bannes, qui est une espee de grenade attachée à une baguette qui se jette fort loin au travers de la Cavalerie, qui épouvante fort les chevaux, & même qui blesse & tue quelquefois. Veritablement toute cette Cavalerie se tourne avec beaucoup de facilité & tire ses flèches avec une merveilleuse vitesse ; un homme en peut tirer six avant qu'un mousquetaire puisse avoir fait deux decharges de son mousquet : elle se tient même fort serrée de gros en gros
sous

sous les Chefs particuliers, principalement quand on est prêt d'en venir à mettre la main au sabre ; mais après tout je ne vois pas que ce soit grand'chose, en comparaison de nos Armées bien ordonnées, comme je marquerai par après.

Tout étant ainsi disposé, l'artillerie commença à jouer de part & d'autre ; car c'est toujours le canon qui fait le prélude parmi eux, & on voyoit déjà les flèches voler, quand il arriva inopinément un orage de pluie si forte qu'elle interrompit le combat. La pluie cessée le canon recommença à se faire entendre, & ce fut pour lors que parut Dara, qui monté sur un superbe Elephant de Ceilan commandoit qu'on donnât de toutes parts, & avançoit lui-même au milieu d'un gros de Cavalerie droit vers l'artillerie ennemie, qui le receut vertement, tua force monde autour de lui, & mit le desordre non seulement dans le gros qu'il commandoit, mais encore dans les autres gros de Cavalerie qui le suivoient ; néanmoins comme on le vit demeurer ferme sur l'Elephant sans faire aucune mine de reculer, & qu'on le voyoit regarder avec assurance de tous côtez, & faire signe de la main d'avancer & de le suivre, ce desordre

cessa

cessa bien-tôt, chacun reprenant son rang, & avançant de même pas avec lui, mais il ne put joindre l'Ennemi sans essuyer auparavant une autre décharge de l'artillerie, qui causa encore beaucoup de désordre, & fit reculer une bonne partie de ses gens. Lui néanmoins sans perdre contenance tenoit toujours ferme, animoit ses gens & faisoit toujours signe de la main qu'on eût à le suivre, & qu'on avançât vite sans perdre de tems; ainsi poussant vigoureusement il força l'artillerie, rompit & débarrassa les chaînes, entra dans le camp, & mit en deroute & les chameaux & l'Infanterie, & tout ce qu'il rencontra de ce côté-là, & fit un beau passage au reste de la Cavalerie qui le suivait. Et ce fut alors qu'ayant en tête la Cavalerie ennemie il y eut un rude combat. Une grêle de flèches vola premièrement de part & d'autre, Dara lui-même mettant la main au carquois; mais, à dire le vrai, toutes ces flèches ne font pas grand effet; il s'en perd plus en l'air ou s'en rompt plus en terre dix fois, qu'il n'y en a qui portent. Les premières décharges de flèches faites, on s'approche de près, & enfin on en vient au sabre, on donne, on se mêle, le combat s'opiniâtre,

niâtre des deux côtez ; Dara paroît toujours ferme sur son Elephant, encourageant, criant & faisant signe de tous côtez, & avança enfin avec tant de resolution & de force sur tout ce qui s'opposa à sa marche, qu'il renversa la Cavalerie, & la contraignit de reculer & de prendre la fuite.

Aureng-Zebe, qui n'étoit pas loin de là & qui étoit aussi monté sur un Elephant, voyant ce grand desordre, se trouva fort en peine & tâcha par tous moyens, mais sans grand succès, d'y remédier ; il fit avancer un gros de sa meilleure Cavalerie pour voir s'il pourroit tenir tête à Dara, mais il ne se passa pas encore longtemps que ce gros-la même fut contraint de plier & de se retirer en grand desordre, quoi qu'Aureng-Zebe pût dire & faire pour l'empêcher. Remarquons cependant son courage & sa resolution, il voyoit que presque tout le corps de son Armée étoit en desordre & en fuite, de telle sorte qu'il n'avoit pas auprès de soi mille hommes qui tinssent ferme, (quelques uns même me dirent qu'à peine en avoit-il cinq cens) : il voyoit que Dara, nonobstant la difficulté du chemin qui étoit inégal & plein de fossés en divers endroits,

droits, faisoit mine de vouloir venir fondre sur lui ; si est-ce qu'il ne perdit point courage pour tout cela ; & bien loin de prendre l'épouvante & de penser à faire retraite, il tint toujours ferme, & appelant nom par nom la plupart de ses premiers Capitaines qui s'étoient rangez autour de lui, il leur cria *Delirané*, ce furent ses propres mots, comme qui diroit courage, mes anciens amis, Koda-hé, Dieu est ; quelle esperance y a-t-il en la fuite ? Ne savez-vous pas où est notre Decan ? Koda-hé, Koda-hé, Dieu est, Dieu est ; & afin que personne ne doutât de sa resolution, & qu'il ne songeoit à rien moins qu'à la fuite (étrange extrémité) il commanda devant eux tous, qu'on mît sur l'heure des chaînes aux pieds de son Elephant, & les alloit faire mettre effectivement sans qu'ils lui témoignèrent tous leur courage & leur resolution.

Dara cependant tâchoit bien d'avancer sur Aureng-Zebe, quoi qu'il fût encore assez loin, & que la difficulté du chemin l'embarassât beaucoup & le retardât, & même que tous ces hauts & bas fussent encore couverts de Cavalerie, qui, toute en desordre qu'elle étoit, n'auroit pas laissé de faire quelque resistance ;
aussi

aussi étoit cela seul qui lui devoit assurer la victoire, & faire la décision de la bataille; car enfin il est sans doute qu'il auroit surmonté toutes ces difficultez, & qu'Aureng-Zebe, avec le peu de monde qui lui restoit autour de sa personne, n'étoit pas en état de soutenir le faix de cette Armée victorieuse. Mais Dara ne fut pas profiter de son avantage, & voici ce qui l'en empêcha, & qui fut la cause du salut d'Aureng-Zebe.

Dara apperçoit que son aîle gauche étoit en grand desordre, & on lui aprit que Rustam-kan, & Chatresale avoient été tuez, que Ramseingue Routlé avoit trop avancé; qu'il avoit véritablement forcé l'ennemi, & qu'il s'étoit fait passage tout au travers, mais qu'il étoit à présent entouré de toutes parts & en très-grand danger, c'est ce qui lui fit quitter le dessein de pousser droit à Aureng-Zebe pour aller au secours de son aîle gauche. Là le combat d'abord fut encore assez rude, mais enfin Dara l'emportoit, forçant tout, & mettant tout en desordre, ne laissant pas neantmoins de trouver toujours quelque chose qui lui faisoit résistance, & qui le retardoit. Cependant Ramseingue Routlé combattoit avec

autant de courage & de vigueur qu'il est possible; il blessa Morad-Bakche & s'en approcha de si près qu'il commençoit à couper les fangles de son Elephant pour le jeter par terre; mais la valeur & la fortune de Morad-Bakche ne lui en donna pas le temps; car enfin jamais homme ne combattit plus genereusement que Morad-Bakche dans cette occasion; tout blessé & pressé qu'il étoit des Ragipous de Ramseingue Routlé, qui s'étoient acharnez autour de lui, jamais il ne s'effraya ni ne recula d'un pas, & il fut si bien prendre son temps, qu'encore que de son bouclier il eût à couvrir son fils âgé de sept à huit ans qu'il tenoit assis à son côté, il porta un coup de flèche à Ramseingue Routlé qui le jeta mort par terre.

Dara ne fut pas long-temps à recevoir cette fâcheuse nouvelle, & en même temps on l'assêura que Morad-Bakche étoit en très-grand danger, les Ragipous s'étans mis en fureur & combatans comme des lions pour vanger la mort de leur maître; & quoi qu'il vît que de ce côté-là le chemin étoit fort difficile & qu'il trouvât toujours quelque petit corps qui lui faisoit tête, & qui le re-

retardoit, on le vit néanmoins déterminé à pousser vers Morad-Bakche; & c'étoit aussi sans doute le parti qu'il y avoit à prendre, & qui eût été capable de reparer la faute qu'il avoit faite de ne pousser pas Aureng-Zebe; mais sa mauvaise fortune l'en empêcha; ou pour mieux dire, l'une des plus noires trahisons qu'on ait jamais imaginée, & la plus grande bevue qui se soit jamais faite, causerent la perte & la ruine entière de Dara.

Calil-ullah-kan, celui qui commandoit les trente mille Mogols qui faisoient l'aîle droite, & qui seuls étoient capables de deffaire toute l'Armée d'Aureng-Zebe, pendant que Dara & son aîle gauche combattoient avec tant de force, & même avec tant de bonheur, se tient à l'écart les bras croisez, comme s'il n'eût point été de la partie, sans permettre qu'aucun de ses Cavaliers tirât un seul coup de flèche; sous prétexte qu'ils faisoient le corps de reserve, & disant qu'il avoit ordre exprès de ne combattre que dans la dernière extrémité: Mais la véritable cause étoit ce qu'il tenoit caché dedans le cœur, savoir cet ancien affront que Dara lui avoit fait, quand il lui fit don-

ner des coups de Babouche, c'est la chausfure des Mogols. Mais après tout, cette trahison eût été de peu d'importance; si cet infame se fût contenté de ce premier effet de son ressentiment, Dara n'en remportoit pas moins la victoire. Voici jusques où il poussa sa rage & l'envie qu'il avoit de se vanger. Il se détacha de son gros, & se faisant suivre de peu de monde, piqua à toute bride vers Dara au même temps qu'il tournoit ses pas vers Morad-Bakche, & de tant loin qu'il se pouvoit faire entendre, lui cria de toute sa force, Mohbarek-bad, le bien vous soit, Hazaret, Salamet, que votre Majesté demeure saine & sauve, elle a remporté la victoire; Elhamd-ul ellah, mais mon Dieu, que voulez-vous faire là haut sur cet Elephant? N'est-ce pas assez de vous être exposé & hazardé si long-temps? Si le moindre de ces coups qui ont donné dans votre dais eût atteint votre personne, où en serions-nous maintenant? Manque-t-il de traîtres dans cette Armée? Au nom de Dieu descendez promptement & montez à cheval; que reste-t-il à faire sinon que de poursuivre ces fuyars? Allons, ne souffrons pas qu'ils nous échapent.

Si

Si Dara eût eu l'esprit assez présent pour découvrir la fourbe, & pour bien reconnoître sur l'heure ce qui pouvoit arriver de ne paroître plus sur l'Elephant, & de ne se faire plus voir à toute l'Armée qui avoit toujours les yeux sur lui, ou que plutôt il eût fait couper la tête sur le champ à ce traître flateur, il étoit le maître de toutes choses ; mais le bon Prince se laissa flatter & aveugler à ces douces paroles ; il écouta ce conseil comme s'il eût été fort veritable & fort sincere, il descendit de son Elephant & monta à cheval ; mais je ne sai s'il se passa un quart d'heure qu'il s'aperceut de la trahison de Calil-ullah-kan, & qu'il se repentit de la faute qu'il avoit faite. Il regarde, il cherche, il demande où il est, que c'est un traître, qu'il le tuera ; mais le perfide est déjà bien loin, l'occasion est perdue. Croiroit-on bien que si-tôt que l'Armée s'aperceut qu'il n'étoit plus sur l'Elephant, elle s'imagina qu'il y avoit trahison, que Dara avoit été tué, & tout le monde fut saisi d'une telle terreur qu'un chacun ne songeoit plus qu'à ce qu'il avoit à faire, comment il échaperoit des mains d'Aureng-Zebe, & comment il se sauveroit, Que dirai-je ? tout se debande & s'enfuit ;

subite & étrange revolution ! Il faut que celui qui vient de se voir victorieux, se trouve tout d'un coup vaincu, abandonné, & obligé de s'enfuir lui-même, s'il veut sauver sa vie. Il faut qu'Aureng-Zebe, pour avoir tenu ferme un quart d'heure sur un Elephant, se voye la couronne de l'Hindoustan sur la tête, & que Dara, pour en être descendu un moment trop tôt, se voye comme précipité du haut en bas du Trône, & le plus malheureux Prince du Monde : la fortune ayant ainsi pris plaisir de faire dépendre le gain ou la perte d'une bataille, & la décision d'un grand Empire, d'une chose de néant.

Ces grandes & prodigieuses Armées font quelquefois de grands effets, mais quand la terreur & le désordre s'y mettent, quel moyen d'en arrêter le branle ? C'est un grand fleuve qui a rompu ses digues, il faut qu'il se repande de toutes parts dans la campagne, il n'y a point de remède. Aussi combien de fois considérant l'état de ces Armées sans ordre qui vaille, & quasi marchant comme des troupes de moutons, me suis-je persuadé que si on voyoit dans ces quartiers-là vingt-cinq mille hommes de ces vieilles trou-

toupes de Flandres conduites par Monsieur le Prince, ou par Monsieur de Turenne, je ne fais aucun doute qu'ils ne passassent sur le ventre à toutes ces Armées, quelque nombreuses qu'elles puissent être. Et c'est ce qui fait qu'à présent je ne trouve plus si étrange & si incroyable ce qu'on nous dit des dix milles Grecs, & de ce que ces cinquante mille Soldats d'Alexandre firent contre les six ou sept cens mille de Darius, (s'il est vrai qu'il y en eût tant, & qu'on ne comptât point les valets, & toute cette grande quantité de gens qu'on fait suivre l'Armée pour la fournir de fourage, de bétail, de grains & de toutes les autres choses qui lui sont nécessaires.) Soutenez seulement le premier choc, ce qui ne nous seroit pas trop difficile, les voilà tous étonnez ; ou bien comme fit Alexandre, poussez vertement un endroit, s'il ne soutient pas, ce qui lui seroit bien difficile, soyez certain que c'en est fait, tout le reste prendra incontinent l'épouvante & la fuite.

Aureng-Zebe encouragé par un si merveilleux succès, ne manque pas de mettre tout en œuvre, adresse, ruses, fineses & courage, pour profiter de tous les avantages que lui donne une si favorable

occasion; Calil-ullah-kan incontinent le vint trouver, lui offrant son service & tout ce qu'il pourroit retenir de troupes: Il lui fit mille remercîmens & mille belles promesses, mais il se donna bien de garde de le recevoir en son nom; il le mena sur l'heure & le presenta à Morad-Bakche, qui, comme on peut penser, le receut à bras ouverts; Aureng-Zebe cependant congratulant & louant Morad-Bakche d'avoir si genereusement & si va-leureusement combatu, lui attribuant tout l'honneur de la victoire, le traittant de Roi & de Majesté devant Calil-ullah-kan, lui rendant des respects & lui fai-sant des soumissions comme de sujet & de serviteur. Cependant il travaille jour & nuit, il écrit de tous côtez à tous les Omrahs, s'assurant aujourd'hui de l'un & demain de l'autre. Chah-heft-kan son Oncle, le grand & l'ancien enne-mi de Dara, à raison d'un affront qu'il en avoit receu, fit le même pour lui de son côté, & comme il est celui qui écrit le mieux & le plus finement de l'Hin-doustan, il ne contribua pas peu à ses affaires par ses intrigues, briguant for-tement de toutes parts contre Dara. Ce-pendant remarquons toujours l'artifice & la

la dissimulation d'Aureng-Zebe ; tout ce qui se fait , tout ce qui se traite , tout ce qui se promet n'est point pour Aureng-Zebe ; ce n'est point en son nom ; il a toujours dessein de vivre en Fakire ; tout est pour Morad-Bakche ; c'est lui qui commande ; Aureng-Zebe ne fait rien ; c'est Morad-Bakche qui fait tout , qui est destiné Roi.

Pour ce qui est de l'infortuné Dara , il s'en vint en diligence en Agrà comme désespéré & sans oser aller trouver Chah-Jehan , se souvenant sans doute de ces seve- res paroles qu'il lui avoit dites lors qu'il prit congé de lui pour la bataille , Sou- viens-toi , Dara , si tu es vaincu , de ne pas revenir vers moi ; néanmoins le bon Vieil- lard ne laissa pas de lui envoyer secrete- ment un Eunuque affidé pour le consoler , l'assurer de la continuation de son affec- tion , lui témoigner le déplaisir qu'il avoit de son infortune , & lui remontrer qu'il n'y avoit rien encore à desespérer , vu qu'il avoit une bonne Armée avec Soliman- Chekouk ; qu'il prît la route d' Dehli ; qu'il trouveroit là mille chev x dans les Ecuries Royales , & que le Gouver- neur de la Forteresse auroit ordre de lui fournir de l'argent avec des Elephans ;

qu'au reste il ne devoit s'écarter que le moins qu'il pourroit, qu'il lui écriroit souvent, & qu'enfin il fauroit bien attraper & châtier Aureng-Zebe. J'ai appris que Dara pour lors étoit dans une telle confusion & si abatu qu'il n'eut pas la force de répondre un mot à l'Eunuque, ni le courage d'envoyer personne à Chah-Jehan, mais seulement, qu'après avoir envoyé plusieurs fois vers Begum-Saheb, il partit à minuit emmenant avec soi sa femme, ses filles & son petit fils Sepé-Chekouh; & ce qui est quasi incroyable, qu'il ne se trouva pas accompagné de plus de trois à quatre cens personnes. Laissons le poursuivre son chemin vers Dehli, & nous arrêtons en Agra pour y considérer l'adresse avec laquelle Aureng-Zebe se va prendre aux affaires.

Il savoit bien que Dara & ceux de son parti pouvoient encore fonder quelque esperance sur l'Armée victorieuse de Soliman-Chekouh; c'est-pourquoi il se proposa de la lui ôter, ou du moins de la lui rendre inutile. Pour cet effet il écrivit lettres sur lettres au Raja Jesséingue & à Delil-kan qui étoient les premiers Chefs de l'Armée de Soliman-Chekouh, qu'il n'y avoit plus rien à
esperer

espérer dans le parti de Dara ; qu'il avoit perdu la bataille ; que toute son Armée s'étoit renduë à lui ; que tout le monde l'avoit abandonné ; qu'il s'en étoit enfui lui seul vers Dehli ; qu'il ne pourroit jamais échaper de ses mains ; & qu'il y avoit ordre partout pour l'arrêter. Pour ce qui étoit de Chah-Jehan , qu'il étoit dans un état où l'on ne pouvoit rien espérer de sa vie ; qu'ils prissent bien garde à ce qu'ils avoient à faire , & que s'ils étoient gens d'esprit , & qu'ils voulussent suivre sa fortune & être de ses amis , qu'ils fissent en sorte de se saisir de Soliman-Chekouh & de le lui amener.

Jessleingue se trouva assez empêché de ce qu'il avoit à faire , apprehendant encore beaucoup Chah-Jehan & Dara , & plus encore de mettre la main sur une personne Royale , sachant bien qu'il lui en pourroit arriver quelque malheur tôt ou tard , quand ce ne seroit que de la main même d'Aureng-Zebe ; outre qu'il avoit que Soliman-Chekouh avoit trop de courage pour se laisser prendre de la sorte , & qu'il mourroit plutôt en se défendant : Voici à quoi enfin il se résolut. Après avoir pris conseil avec Delil-kan son

grand ami, & s'être de nouveau jurez l'un à l'autre fidélité; ils'en alla droit à la tente de Soliman-Chekouh qui l'attendoit avec grande impatience; car il avoit aussi des nouvelles de la deroute de Dara, & l'avoit déjà plusieurs fois envoyé chercher; il lui découvrit franchement toutes choses; lui montra les lettres d'Aureng-Zebe, lui fit remarquer l'ordre qu'il avoit de le prendre; lui remontra le danger où il étoit; qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il se dût fier à Delil-kan, ni à Daoud-kan, ni au reste de son Armée, & lui conseilla en ami de tâcher au plutôt de gagner les montagnes de Serenaguer; que c'étoit là le meilleur expedient qu'il pût prendre; que le Raja de ce pays-là étant dans des lieux inaccessibles, & n'apprehendant point Aureng-Zebe, le recevrait sans doute à bras ouverts: qu'au reste il verroit de là quel train prendroient les choses, & qu'il seroit toujours en état de descendre des montagnes quand bon lui sembleroit. Le jeune Prince comprit assez par cette sorte de discours, qu'il n'y avoit point d'apparence de se fier désormais au Raja, & qu'il n'y avoit plus de seureté pour sa personne, d'autant qu'il savoit que Delil-kan étoit
tout

tout à lui, & vit assez qu'il se falloit refoudre à prendre ce parti ; si bien qu'il commanda dès lors qu'on chargeât son bagage , & qu'on prît la route des montagnes. Quelques-uns de ses plus affectionnez, comme quantité de Mansch-Dars, de Saïeds, & autres se mirent en devoir de le suivre, le reste de l'Armée toute étonnée demeura avec le Raja, & ce qui fut assez lâche pour un grand Raja, & une cruauté fort fordide, c'est que lui & Delil-Kan envoyèrent sous main des gens donner sur son bagage, & lui prirent entre autres choses un Elephant chargé de Roupies d'or, ce qui fit un grand desordre dans ce peu de troupes qui le suivoient, & qui fut cause que plusieurs retournerent & l'abandonnerent, & donna même occasion aux Payfans de se jeter sur ses gens, qu'ils pillerent, depouillerent, & même en assassinèrent quelques-uns ; néanmoins il fit tant qu'il gagna enfin la montagne avec sa femme & ses enfans ; où le Raja de Serenaguer le receut avec tout l'honneur & les civilitez qu'il pouvoit souhaiter, l'assurant qu'il étoit en seureté comme s'il eût été Roi du Pays, & qu'il le protegeroit & l'assisteroit de toutes ses forces. Cependant voici ce qui se passoit du côté d'Agra.

Trois

Trois ou quatre jours après cette bataille de Samonguer, Aureng-Zebe avec Morad-Bakche s'en vint droit à la porte de la Ville dans un jardin qui peut être à une petite lieuë de la forteresse, & envoya de là un Eunuque habile, & de ceux dont il étoit le plus assuré, vers Chah-Jehan, le saluer de sa part avec mille belles protestations d'affection & de soumission, qu'il étoit extrêmement fâché de ce qui s'étoit passé, & d'avoir été obligé pour l'ambition & pour les mauvais desseins de Dara d'en venir à toutes ces extremitez; qu'au reste il avoit une extrême joye d'apprendre qu'il commençoit à se mieux porter, & qu'il n'étoit là que pour recevoir ses commandemens. Chah-Jehan ne manqua pas de témoigner beaucoup de satisfaction à l'Eunuque sur le procédé d'Aureng-Zebe, & de recevoir les soumissions de ce fils avec toutes les apparences possibles de joye, quoi qu'il vît bien qu'on avoit poussé les choses trop loin, & qu'il connût bien l'humeur cachée & rusée d'Aureng-Zebe, & la passion secrète qu'il avoit de regner, & qu'ainsi il ne falloit guere se fier en lui ni en ses belles paroles; & cependant avec tout cela il se va laisser

lcu.

leurer, & au lieu de jouer au plus seur, de faire effort, de se remuer, de se montrer, de se faire porter par la Ville, d'assembler tous ses Omrahs (car il étoit encore assez temps) il s'en va tâcher de jouer au plus fin avec Aureng-Zebe lui qui étoit le maître des finesse, & entreprend de l'attirer dans ses filets où il demeurera pris lui-même. Il envoie aussi un Eunuque vers lui, pour lui témoigner qu'il connoissoit assez la mauvaise conduite, & même l'incapacité de Dara; qu'il se devoit bien souvenir qu'il avoit toujours eu une inclination particulière pour lui; qu'il ne pouvoit douter de son affection; & pour conclusion, qu'il le vint trouver au plutôt pour aviser à tout ce qu'il y avoit à faire dans ces desordres, & qu'il souhaitoit avec passion de l'embrasser. Aureng-Zebe de son côté voyoit bien aussi qu'il ne se devoit pas trop fier aux paroles de Chah-Jehan, d'autant plus qu'il savoit que Begum-Saheb son ennemie étoit jour & nuit auprès de lui, & que sans doute il n'agissoit que par son mouvement, & il apprehendoit qu'étant dans la forteresse, on ne l'arretât, & qu'on ne lui fit un mauvais parti: Aussi, dit-on, qu'effecti-

fectivement la resolution en étoit prise, & qu'on avoit armé de ces grosses femmes Tartares qui servent dans le Serrail, qui se devoient jeter sur lui si tôt qu'il feroit entré; quoi qu'il en soit, il ne se voulut jamais hazarder, & cependant il ne laissa pas de faire courir le bruit que de jour à autre il s'en alloit voir Chah-Jehan; mais quand le jour étoit venu, il remettoit la partie au lendemain, & ainsi de demain à demain il alloit alongeant le temps, sans qu'on pût voir le jour de cette visite. Cependant il continuoit ses brigues secretes & fendoit l'esprit de tous les plus grands Omrahs, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir bien & secrettement disposé toutes choses pour son dessein, l'on fut fort étonné qu'un jour qu'il avoit envoyé Sultan Mahmoud son fils aîné à la forteresse sous pretexte d'aller parler à Chah-Jehan de sa part, ce jeune Prince hardi & entreprenant se met d'abord en entrant à donner sur les Gardes qui étoient à la porte, & poussa vertement tout ce qui se trouve devant lui, pendant qu'un grand nombre de gens apostez qui étoient là tous prêts entrèrent dedans avec furie, & se rendirent maîtres des murailles.

Si

Si jamais homme fut étonné, ce fut Chah-Jehan, voyant qu'il étoit tombé dans le piège qu'il préparoit aux autres; que lui-même se trouvoit emprisonné, & Aureng-Zebe maître de la forteresse; l'on dit qu'il envoya sur l'heure sonder l'esprit de Sultan Mahmoud, lui promettant sur sa Couronne & sur l'Alcoran, que s'il lui vouloit être fidele & le servir dans cette conjoncture, il le feroit Roi; qu'il le vînt trouver à l'heure même dans le dedans, & qu'il ne laissât pas perdre cette occasion; qu'au reste c'étoit un coup qui lui attireroit les benedictions du Ciel & une gloire immortelle, puis qu'il feroit dit à jamais que Sultan Mahmoud auroit délivré Chah-Jehan son grand-pere de prison. Et certes, si Sultan Mahmoud eût eu assez de cœur pour faire le coup, & que Chah-Jehan eût pu sortir, se faire voir par la ville, & se mettre en campagne, personne ne doute que tous les grands Omrahs ne l'eussent suivi, & Aureng-Zebe même n'auroit pas eu ni l'audace ni la dureté de combattre contre son Pere en personne; d'autant plus qu'il eût appréhendé de se voir abandonné de tout le monde & peut-être même de Morad-Bak-

Bakche. Aussi est-ce là la grande faute qu'on remarque que fit Chah-Jehan après la bataille & la fuite de Dara, de n'être pas sorti de la forteresse; néanmoins j'en ai vu plusieurs qui soutiennent que Chah-Jehan en avoit usé très-prudemment; car ç'a été une question fort agitée entre les Politiques; & ils ne manquent pas de raisons pour appuyer leur sentiment; disans enfin qu'il est étrange qu'on ne juge quasi jamais des choses que par l'événement; qu'on voit souvent de très-fottes entreprises qui ne laissent pas de réussir, & qui pour cela sont approuvées de tout le monde; que si Chah-Jehan eût réussi dans son dessein, c'eût été le plus prudent & le plus adroit homme du monde; mais qu'étant pris, c'étoit un bon vieillard qui se laissoit conduire par sa Begum, par une femme que la passion aveugloit, qui-avoit la vanité de croire qu'Aureng-Zebe la viendrait voir, que l'oiseau viendrait de lui-même se mettre dans la cage, ou que du moins Aureng-Zebe n'auroit jamais la hardiesse de tenter de se rendre maître de la forteresse, ni le pouvoir de le faire; ces mêmes raisonneurs soutenant encore opiniâtement que

que la plus grande faute que pouvoit jamais faire Sultan Mahmoud, c'étoit de n'avoir pas su prendre l'occasion de s'asseurer la Couronne par une action la plus rare & la plus genereuse qui fut jamais; mettre son grand-pere Chah-Jehan en liberté, & se faire ainsi de droit & de justice comme l'Arbitre souverain des choses, au lieu qu'il lui faudra enfin quelque jour aller mourir dans Goualecor. Quoi qu'il en soit, Sultan Mahmoud (soit qu'il craignît que Chah-Jehan ne lui tint pas parole & d'être retenu lui-même dans le dedans, ou qu'il n'osât se jouer à son pere Auréng-Zebe) ne voulut jamais entendre à aucune chose, ni entrer dans l'appartement de Chah-Jehan, répondant fort froidement qu'il n'avoit point ordre de son pere de l'aller voir, mais bien de ne s'en pas retourner sans lui porter les clefs de toutes les portes de la forteresse, afin qu'il y pût venir en toute seureté baiser les pieds de sa Majesté. Près de deux jours se passerent sans qu'il se pût résoudre à donner les clefs, pendant lesquels Sultan Mahmoud se tint toujours là opiniâtement jour & nuit en bonne garde avec tout son monde, jusqu'à ce qu'en-

qu'enfin voyant que tout ce qu'il avoit de gens à la garde de la petite porte defiloient peu à peu, & qu'il n'y avoit plus de feureté en ses affaires, il les lui donna, avec ordre de dire à Aureng-Zebe qu'il le vînt donc voir à présent s'il étoit sage, & qu'il avoit des choses tout à fait importantes à lui dire; mais, comme il pouvoit assez penser, Aureng-Zebe étoit trop habile homme, & en faisoit trop pour faire une si lourde faute; bien loin de cela, il fit aussi-tôt son Eunuque Etbarkan Gouverneur de la forteresse, lequel reserra incontinent Chah-Jehan tout à fait dans le dedans avec Begum-Saheb & toutes ses femmes, faisant murer plusieurs portes, afin qu'il ne pût ni parler, ni écrire à personne, ni même sortir de son appartement sans permission.

Aureng-Zebe lui écrivit cependant un petit billet qu'il fit voir à tout le monde, avant que de le cacheter, par lequel, entre autres choses, il lui disoit assez sechement, qu'il savoit de bonne part que nonobstant toutes ces grandes protestations d'estime qu'il avoit pour lui, & de mépris qu'il avoit pour Dara, & nonobstant cette grande affection

tion qu'il lui témoignoit, il n'avoit pas laissé d'envoyer à Dara deux Elephans chargez de Roupies d'or pour le remettre sur pied & recommencer la guerre, & qu'ainsi, à bien prendre les choses, ce n'étoit pas lui qui l'emprisonnoit, mais bien Dara, & que c'étoit proprement à lui à qui il s'en devoit prendre, puis qu'il étoit la cause de tous ses malheurs, & que sans lui il seroit venu le voir dès le premier jour, & lui rendre tous les devoirs qu'il pouvoit attendre d'un bon fils; qu'au reste il le supplioit de lui pardonner, & de ne s'impatienter point, & que dès-lors qu'il auroit mis Dara hors du pouvoir d'exécuter ses mauvais desseins, il viendrait lui même aussi-tôt lui ouvrir les portes. J'ai entendu dire sur ce billet, qu'effectivement Chah-Jehan, dès la nuit même que partit Dara, lui avoit envoyé ces Elephans chargez de Roupies d'or, & que ce fut Rauchnara-Begum qui trouva moyen d'en donner avis à Aureng-Zebe, comme elle avoit aussi fait de ce mauvais tour qu'on lui préparoit avec ces femmes Tartares; & que même Aureng-Zebe avoit surpris quelques lettres de Chah-Jehan à Dara.

J'en

J'en ai vu d'autres qui soutiennent qu'il n'est rien de tout cela, & que ce billet qu'Aureng-Zebe fit ainsi voir à tous, n'étoit que pour jeter un peu de poudre aux yeux du peuple, & tâcher de se justifier en quelque façon d'une si étrange action, & en jeter la faute sur Chah-Jehan & sur Dara, comme ayant été forcé d'en user de la sorte. Ce sont choses qu'il est assez difficile de bien découvrir au vrai ; quoi qu'il en soit, si-tôt qu'on vit Chah-Jehan refermé, quasi tous les Omrahs furent obligez de venir faire la Cour à Aureng-Zebe & à Morad-Bakche, & ce qui est presque incroyable, il n'y en eut pas un qui eût le cœur de branler ni d'entreprendre la moindre chose pour leur Roi, pour celui qui les avoit fait tels qu'ils étoient, & qui les avoit tirez de la poussière, & peut-être de l'esclavage même, comme il est assez ordinaire à cette Cour, pour les élever aux richesses & aux grandeurs. Veritablement il y en eut quelques uns, comme Danechmend-Kan & quelques autres, qui ne prirent aucun parti, mais tout le reste se déclara pour Aureng-Zebe.

Il faut néanmoins remarquer en passant,

sant, ce qui j'ai dit, qu'ils y avoient été obligez; car il n'en est pas des Indes comme en France & dans les autres Etats de la Chrétienté, où les Seigneurs ont de grandes Terres en propre & de grand revenu, qui leur donnent moyen de pouvoir subsister quelque temps d'eux-mêmes. Ils n'ont là que des pensions, comme j'ai déjà touché ci-dessus, que le Roi leur peut ôter à toute heure, & les faire ainsi tomber tout d'un coup, sans qu'on les considère davantage que s'ils n'avoient jamais été, & sans pouvoir trouver un double à emprunter.

Aïreng-Zebe s'étant donc ainsi assuré de Chah-Jehan & de tous les Omrahs, prit de l'argent du Tresor ce que bon lui sembla, puis ayant laissé Chah-hest-Kan son Oncle Gouverneur de la Ville, il partit enfin avec Morad-Bakche pour s'en aller à la poursuite de Dara.

Le jour que l'Armée devoit sortir d'Agra, les amis particuliers de Morad-Bakche & principalement son Eunuque Chab-Abas, qui favoient que l'excez de civilité & de respect est ordinairement un signe de tromperie, lui con-

sei-

seilloient , puis qu'il étoit Roi , que tout le monde le traitoit de Majesté & qu'Aureng-Zebe le reconnoissoit pour tel , qu'il le laissât aller pour suivre Dara , & que pour lui il demeurât avec ses troupes autour d'Agra & Dehli. S'il eût suivi ce conseil, il est certain qu'il n'auroit pas peu embarrassé Aureng-Zebe , mais il faut qu'il le neglige ; Aureng-Zebe a trop de bonheur ; Morad-Bakche se fie entierement à ses promesses & aux sermens de fidelité qu'ils s'étoient jurez l'un l'autre sur l'Alcoran ; ils partirent ensemble & marcherent de même pas vers Dehli.

Quand ils furent arrivez à Maturas à trois ou quatre petites journées d'Agra , les amis de Morad-Bakche , qui s'appercevoient de quelque chose , tenterent de rechef de faire un effort sur son esprit , l'assurant qu'Aureng-Zebe avoit de mauvais desseins , & que sans doute il se trañoit quelque chose ; qu'on les en avertissoit de tous côtez , & qu'absolument pour ce jour-là du moins il n'étoit pas à propos qu'il l'allât visiter dans sa tente ; que ce seroit bien mieux fait de prevenir le coup & au plutôt ; qu'il ne falloit que s'abstenir de l'aller voir ce jour-là sous pretexte

te de quelque indisposition ; qu'il ne manqueroit pas aussi-tôt de le venir visiter , & que même à l'ordinaire il n'ameneroit que peu de monde. Mais quoi qu'on lui pût dire, il n'en crut rien , il eut les oreilles bouchées à tous les bons avis qu'on lui donna ; & comme s'il eût été enchanté de l'amitié, d'Aureng-Zebe, il ne laissa pas dès le soir même de l'aller visiter & de demeurer à souper avec lui. Si-tôt qu'il fut arrivé, Aureng-Zebe, qui l'attendoit & qui avoit déjà préparé toutes choses avec Minkan & trois ou quatre de ses plus familiers Capitaines , ne manqua pas de l'embrasser , & de redoubler ses caresses, les civilitez & ses soumissions, jusqu'à lui passer doucement son mouchoir sur le visage pour lui essuyer la sueur & la poussière, ne le traitant toujours que de Roi & de Majesté. Cependant on sert le souper, on mange, la conversation s'anime, on parle de toutes choses à l'ordinaire, & sur la fin on apporte une grande bouteille d'excellent vin de Schiras & quelques autres de vin de Caboul pour faire debauche ; alors Aureng-Zebe, qui est sérieux, & qui affecte de paroître grand Mahometan & fort regulier, se leva gayement

ment de table , & conviant agreablement Morad-Bakche à se réjouir avec Mircan & les autres Officiers qui étoient là tous prêts , se retira doucement de-là , comme pour s'aller reposer. Morad-Bakche , qui aimoit fort à boire , & qui trouvoit le vin bon , ne manqua pas d'en prendre avec excès ; en un mot il s'enyvra & s'endormit ensuite ; c'étoit justement ce qu'on demandoit ; car on fit aussitôt retirer quelques serviteurs qu'il avoit là , comme pour le laisser dormir à son aise , & on lui ôta d'auprès de lui son sabre & son jemder ou poignard. Mais Aurenge-Zebe ne fut pas long-temps sans le venir reveiller lui-même ; il entra dans la chambre , le poussa rudement du pied , & comme il commençoit un peu à ouvrir les yeux , il se mit à lui faire cette courte & surprenante exhortation : Quoi , dit-il , quelle honte & quelle infamie est celle-ci ? Un Roi comme toi avoir si peu de retenue que de s'enyvrer de la sorte ? Qu'est-ce qu'on dira & de toi & de moi ? qu'on me prenne cet infame , cet yvrogne ; qu'on me le lie pieds & mains , & qu'on me le jette là-dedans reposer son vin. Aussi tôt dit , aussitôt fait , il a beau appeller , & beau
crier,

crier , cinq ou six personnes se jettent sur lui , qui lui mettent les fers aux pieds & aux mains. La chose ne se put faire que quelques-uns de ses gens , qui étoient là autour , n'en eussent quelque nouvelle ; ils firent quelque bruit & voulurent entrer de force ; mais Allah-Couly un de ses premiers Officiers , & le Maître de son Artillerie , qui étoit gagné de longue main , les menaça & les fit retirer ; l'on ne manqua pas à l'instant d'envoyer par toute l'Armée des gens qui tâcherent d'appaiser ce premier mouvement qui pouvoit être dangereux , ils soutinrent que ce n'étoit rien ; qu'ils y étoient présents ; que seulement Morad-Bakche s'étoit enivré ; qu'en cet état-là il s'étoit mis à dire des injures à tout le monde , jusqu'à Aureng-Zebe même , en sorte qu'on avoit été obligé , le voyant yvre & en furie , de le referrer à part ; que demain au matin on le verroit sortir quand il auroit cuvé son vin. Cependant les présens marcherent toute la nuit chez les Chefs & les Officiers de l'Armée ; on leur augmenta leur paye sur l'heure ; on leur donna de grandes esperances ; & comme il n'y avoit personne qui ne se doutât déjà depuis long-temps qu'il arri-

verroit quelque chose de la sorte, on ne fut pas fort étonné de voir que le lendemain matin tout étoit presque appaisé, de sorte que dès la nuit suivante on enferma ce pauvre Prince dans un Embary, qui est une sorte de petite maison fermée qu'on met sur les Elephans pour porter les femmes, & on le conduisit droit à Dehli dans Slim-ger qui est une petite forteresse ancienne au milieu de la riviere..

Après qu'on eut ainsi appaisé tout le monde, excepté l'Eunuque Chah-Abas qui fit assez de peine, Aureng-Zebe receut toute l'Armée de Morad-Bakche à son service, & s'en alla après Dara qui avançoit à grandes journées vers Lahor, à dessein de se bien fortifier en ce lieu-là, & d'y attirer ses amis ; mais Aureng-Zebe le suivit avec tant de vitesse qu'il n'eut pas le temps de faire grand' chose, & qu'il se trouva obligé de se retirer & de prendre la route de Multan, où il ne put encore rien faire de considerable, parce qu'Aureng-Zebe, nonobstant la grande chaleur, marchoit jour & nuit ; jusques là que pour encourager tout le monde à faire diligence, il avançoit quelquefois quasi tout seul deux ou trois lieues devant toute

toute l'Armée , se trouvant souvent obligé à boire de mauvaises eaux comme les autres , à se passer d'un morceau de pain sec , & à dormir sous un arbre en attendant son Armée au milieu du chemin , la tête sur son bouclier comme un simple soldat ; de sorte que Dara se vit encore contraint d'abandonner Multan , afin de ne se trouver pas près d'Aureng-Zebe auquel il n'étoit pas en état de résister. C'est ici que les Politiques du pays ont encore raisonné fort diversement ; car on dit que si au sortir de Lahor Dara se fût jeté dans le Royaume de Caboul comme on le lui conseilloit , il auroit trouvé là plus de dix mille hommes de guerre qui sont destinez contre les Augans , les Perses & les Usbecs , & pour la garde du pays , dont étoit Gouverneur Mohabet-kan , un des plus puissans & anciens Omrahs de l'Hindoustan , & qui n'avoit jamais été ami d'Aureng-Zebe ; que de plus il eût été là à la porte de la Perse & de l'Usbec ; qu'il étoit vraisemblable que ne manquant pas d'argent , toute cette Milice & Mohabet-kan même auroient embrassé son parti , & que même il auroit pu tirer secours non seulement de l'Usbec , mais encore de Perse , aussi bien que

Houmayon que les Perses remirent dans son Etat contre Zaher-kan Roi des Patans qui l'en avoit chassé; mais Dara étoit trop malheureux pour suivre un bon conseil; au lieu de cela il s'en alla vers le Scimdy, & se fut jetter dans sa forteresse de Tata-bakar cette forte & fameuse place située au milieu du fleuve Indus.

Aureng-Zebe le voyant prendre cette route ne trouva pas à propos de le suivre plus loin, étant ravi qu'il n'eût pas pris le chemin de Caboul. Il se contenta d'envoyer après lui sept ou huit mille hommes sous la conduite de Mir-baba son frere de lait, & s'en retourna tout court sur ses pas avec la même vitesse qu'il étoit venu, appréhendant beaucoup qu'il n'arrivât quelque chose du côté d'Agra, que quelqu'un de ces puissans Rajas, comme Jesscingue ou Jessomscingue, n'entreprissent en son absence de tirer Chah-Jehan de prison, ou que Soliman-Chekouh avec le Raja de Serenaguer ne descendît de ses montagnes; ou enfin que Sultan Sújah ne s'approchât trop d'Agra. Voici un petit accident qui lui arriva, un jour pour se vouloir trop precipiter.

Lors qu'il s'en retournoit ainsi de
Mul-

Multan vers Lahor, & qu'il marchoit avec cette vitesse ordinaire, il vit venir à sa rencontre le Raja Jesséingue accompagné de quatre ou cinq mille de ses Ragipous en fort bon équipage. Aureng-Zebe, qui avoit laissé son Armée derrière, & qui favoit d'ailleurs que ce Raja étoit fort affectionné à Chah-Jehan, se trouva assez surpris, comme on peut bien se l'imaginer, dans la crainte que ce Raja ne se servît de l'occasion & ne fit un coup d'Etat, qui étoit de se saisir de lui pour tirer Chah-Jehan de prison, ce qui lui étoit pour lors très-facile; on ne fait pas même si ce Raja n'avoit point quelque dessein de cette nature; car il avoit marché avec une vitesse tout à fait extraordinaire, jusques-là qu'Aureng-Zebe n'en avoit eu aucunes nouvelles le croyant encore vers Dchli. Mais que ne fait point la fermeté & la présence d'esprit! Aureng-Zebe, sans s'émouvoir & sans perdre contenance, marcha droit vers le Raja, & de si loin qu'il le vid lui fit signe de la main de s'aprocher vite, lui criant Salamet Bached Rajagi, Salamet Bached Baba-gi, le traitant de Seigneur Raja & de Seigneur Pere. Quand le Raja se fut aproché de lui, je t'attendois

avec grande impatience, lui dit-il, c'en est fait, Dara est perdu ; il est tout seul ; j'ai envoyé Mis baba après, il ne peut pas échaper ; & ce qui fut un excez de courtoisie, il tira son colier de perles & le mit au col du Raja, & pour se défaire au plutôt de lui de bonne grace (car il l'eût déjà voulu voir bien loin) va-t'en Raja, lui dit-il, le plus vite qu'il se pourra à Lahor, mon Armée est fatiguée, va vite m'y attendre ; j'aprehende qu'il n'y arrive quelque chose ; je te fais Gouverneur de la ville ; je te remets tout entre les mains ; au reste je te suis extrêmement obligé de ce que tu as fait avec Soliman-Chekouh ; où as-tu laissé Delil-kan ? je m'en saurai revanger ; fais diligence ; Salamet Bachest, adieu

Dara étant arrivé à Tatabakar y mit pour Gouverneur de la place un Eunuque fort entendu, brave & genereux, avec une très-bonne garnison de Patans, de Sayeds, & pour canoniers bon nombre de François, Portugais, Anglois, François & Allemans, qui s'étoient mis à le suivre pour les grandes esperances qu'il leur avoit donné ; car si ses affaires eussent réussi, & qu'il eût pu être Roi, il nous falloit résoudre à être Omrahs tous tant que

que nous étions de Franguis. Il y laissa aussi la plûpart de son trélor; il ne manquoit point encore d'or & d'argent; & sans s'arrêter là que fort peu de jours, il partit avec deux ou trois mille hommes seulement, s'en alla descendre le long du fleuve Indus vers le Scimdy, & traversant de là avec une vitesse incroyable toutes ces terres du Raja Katche, fut se rendre dans le Guzarate, & arriva aux portes d'Amed Abad. Chah-Navaze-kan beau-pere d'Aureng-Zebe étoit là pour Gouverneur avec une fort bonne garnison bien capable de resister, néanmoins soit qu'il fût surpris ou qu'il manquât de cœur (car quoi qu'il fût de la race de ces anciens Princes de Machate, il n'étoit pas pour cela grand homme de guerre, mais homme de plaisir, fort galant & fort civil) il ne s'opposa point à Dara; au contraire il le reçut très-honorablement & le fut même traiter depuis avec tant d'adresse que Dara fut assez simple pour se confier à lui, & pour lui communiquer ses desseins jusques à faire voir les lettres qu'il recevoit du Raja Jessoméingue & de quantité d'autres de ses amis qui se préparoient à le venir trouver; quoiqu'il ne fût que trop vrai ce que tout

le monde lui disoit, & ce que ses amis mêmes lui écrivoient, qu'inafailliblement Chah-Navaze-kan le trahissoit.

Jamais homme ne fut plus surpris qu'Aureng-Zebe, quand il apprit que Dara étoit dans Amed-Abad; car il savoit bien qu'il ne manquoit pas d'argent, & que tous ses amis & tous les mécontents, qui étoient en grand nombre, ne manqueroient pas de se retirer peu à peu vers lui; & d'ailleurs il ne voyoit point de feureté à l'aller chercher lui-même en ce lieu-là, s'éloignant si fort d'Agra & de Chah-Jehan, & d'aller s'embarasser dans toutes ces terres des Rajas Jesséingue, Jessômseingue & autres qui sont en ces Provinces-là; outre qu'il apprenoit que Sultan Sujah avançoit avec une forte Armée, qu'il étoit déjà vers Elabas, & que le Raja de Serenaguer se préparoit à descendre des montagnes avec Soliman-Chekouh; de sorte qu'il se trouva assez embarrassé & assez en peine de quel côté il pousseroit. Enfin il crut qu'il seroit plus à propos de laisser là Dara en repos pour quelque temps avec Chah-Navaze-kan, & d'aller au plus pressant, c'est à dire vers Sultan Sujah qui avoit déjà passé le Gange à Elabas.

Sultan

Sultan Sujah s'étoit venu camper dans un petit village qui s'appelle Kadjoüé ; & s'étoit fort à propos faisi d'un grand Talab ou reservoir d'eau qui est là sur le chemin, & Aureng-Zebe se vint placer sur le bord d'un petit torrent à une lieuë & demie de là, du côté d'Agra ; entre les deux est une fort belle plaine & bien propre pour une bataille. Aureng-Zebe ne fut pas plutôt arrivé que dès le jour d'après, impatient de finir cette guerre, il fut affronter Sujah, laissant son bagage de l'autre côté du torrent. Il fit là des efforts contre Sujah qui ne sont pas imaginables ; l'Emir-Jemla prisonnier du Decan & qui arriva justement le jour de la bataille, n'ayant plus de peur de Dara, parce que sa famille étoit en sûreté, montra là tout ce qu'il avoit de force, de cœur & d'adresse ; mais comme Sultan Sujah s'étoit fort bien fortifié, & qu'il avoit une assez bonne Artillerie & fort avantageusement placée, il ne fut pas possible à Aureng-Zebe de le forcer, ni de le faire retirer de-là pour lui faire perdre l'au comme il l'esperoit ; au contraire il fut obligé lui-même de reculer plusieurs fois, tant il étoit vertement repoullé, de sorte qu'il se trouva fort embarrassé,

Sultan Sujah ne voulant point trop s'avancer dans la plaine ni s'éloigner du lieu avantageux où il étoit, ne prétendant que se défendre, ce qui étoit fort judicieusement fait; car il prevoyoit qu'Aureng-Zebe ne pouvoit pas demeurer là long temps, & que dans la chaleur qu'il faisoit, il seroit absolument obligé de retourner en arriere vers le torrent chercher de l'eau, & que ce seroit en ce temps-là qu'il lui donneroit tout de bon à dos: Aureng-Zebe prevoyoit bien aussi la même chose, & c'étoit la raison pourquoi il se pressoit tant, mais voici bien un autre surcroît d'embarras.

Dans ce même temps on lui apprend que le Raja Jessomseingue, qui en apparence s'étoit accommodé avec lui, donne sur l'arriere-garde & qu'il pille le bagage & le trésor. Cette nouvelle l'étonna fort, & d'autant plus qu'il s'aperçut que son Armée, qui en avoit appris quelque chose, prenoit l'épouvante & s'en alloit déjà la plupart se debandant & fuyant de ça delà. Neantmoins il ne perd pas le jugement pour cela, & voyant bien que retourner en arriere c'étoit se mettre au hazard de tout perdre, il se

se resolut, comme à la bataille de Dara, de soutenir le plus qu'il pourroit & d'attendre de pied ferme toute sorte d'évènement. Cependant le desordre se mit de plus en plus dans son Armée ; Sujah qui veut profiter de l'occasion, prend son temps, & le pousse vigoureusement ; le conducteur de l'Elephant d'Aureng-Zebe est tué d'un coup de flèche, il le conduit lui-même le mieux qu'il peut jusqu'à ce qu'un autre soit remonté, les flèches pleuvent sur lui, il ne s'épargne pas d'en tirer lui-même, l'Elephant a peur & recule : le voilà dans une grande extrémité, & jusqu'à tel point qu'il mit un pied hors de son siege, comme s'il eût voulu se jeter à terre, & l'on ne fait pas même dans ce trouble ce qu'il auroit fait, n'eût été que l'Emir Jemla, qui en étoit tout proche & qui faisoit au-delà de tout ce qu'on devoit attendre d'un grand homme comme lui, lui cria en haussant la main, Decankou, Decankou, où est le Decan ? Voilà, ce semble, la dernière extrémité où pouvoit être réduit Aureng-Zebe ; on diroit que c'est à ce coup que la fortune l'abandonne, & l'on ne voit presque pas qu'il en puisse échapper, mais son bonheur est plus fort que tout cela ;

cela ; il faut que Sultan Sujah soit mis en déroute, & qu'il s'enfuye comme Dara pour sauver sa vie, il faut qu'Aureng-Zebe demeure victorieux, qu'il l'emporte par tout & qu'il soit Roi des Indes.

Il faut se souvenir de la bataille de Samonguer, & de cette rencontre si petite en apparence qui ruina Dara : c'est la même beuveë, ou pour mieux dire une semblable trahison qui s'en va perdre Sultan Sujah. Allah-verdi-kan un de ses principaux Capitaines, qui (à ce que quelques-uns dirent) avoit été gagné, va se servir du même artifice que Calil-ullah-kan avoit fait envers Dara. Il y en eut pourtant qui crurent qu'il n'y eut point de malice, & que ce fut seulement une simple flatterie ; car voyant que toute l'Armée d'Aureng-Zebe étoit en desordre, il courut vers Sultan Sujah, lui disant de loin les mêmes Mohbarek que Calil-ullah-kan, & le suppliant à mains jointes de ne se tenir plus là en si grand danger sur son Elephant ; descendez au nom de Dieu, lui dit-il, montez à cheval, Dieu vous a fait Souverain des Indes, poursuivons ces fuyards ; qu'Aureng-Zebe ne nous échape pas. Mais
pour-

pourquoi taire plus long temps l'étrange fortune d'Aureng-Zebe & l'incroyable conjoncture qui va remettre en si bon état des affaires désespérées? Sultan Sujah, qui n'étoit pas plus avisé que Dara, fit la même faute, il ne fut pas plutôt descendu de dessus son Elephant, que l'Armée ne le voyant plus, fut épouvantée, dans la croyance qu'il y avoit de la trahison, qu'on l'avoit pris ou tué, & se débanda sans remede, comme celle de Dara à la bataille de Samonguer, la déroute fut si grande, que le Sultan fut bienheureux de se pouvoir sauver.

Jessomseingue entendant ces étranges nouvelles, & voyant bien qu'il ne faisoit pas là trop bon pour lui, se contenta de ce qu'il avoit pillé, & s'en alla en diligence droit en Agra pour de là passer en ses Terres; le bruit étoit déjà en Agra qu'Aureng-Zebe avoit perdu la bataille; qu'il étoit pris avec l'Emir Jemla, & que Sultan Sujah les amenoit prisonniers; jusques là que Chah-hest-kan, qui étoit le Gouverneur de la ville & Oncle d'Aureng-Zebe, voyant aux portes de la ville Jessomseingue, dont il avoit appris la trahison, & désespérant déjà de sa vie, avoit pris dans la main une coupe de poison
pour

pour se faire mourir , & l'auroit , dit-on , effectivement avalé sans que les femmes se jetterent sur lui pour l'en empêcher ; si bien qu'on tient que si Jessomseingue eût eu l'esprit & le courage de demeurer plus long-temps dans Agra ; qu'il eût menacé hardiment , promis & agi vigoureusement pour la liberté de Chah-Jehan , il l'auroit pu titer de prison , avec d'autant plus de facilité que tout Agra demeura deux jours entiers dans la croyance qu'Aureng-Zebe étoit vaincu. Mais Jessomseingue qui savoit comme tout s'étoit passé , & qui n'osa rester là si long-temps , ni rien entreprendre , ne fit que passer , & se retirer en diligence sur ses terres.

Aureng-Zebe , qui apprehendoit tout du côté d'Agra , & qui craignoit que Jessomseingue n'entreprît quelque chose pour Chah-Jehan , ne s'arrêta pas long-temps à la poursuite de Sultan Sujah ; il s'en retourna tout court en Agra avec toute son Armée , où il demeura long-temps , donnant ordre à tout & s'assurant de tout. Cependant il eut nouvelles que Sultan Sujah n'avoit pas perdu grand monde dans sa déroute pour n'avoir pas été poursuivi fort loin ; que même de toutes

ces terres de Rajas qui sont dans ces quartiers-là, à droite & à gauche du Gange, il tiroit de grandes forces pour être en reputation d'être fort riche & fort liberal, & qu'il se fortifioit dans Elabas, cet important & fameux passage du Gange, qui est avec sa forteresse comme la premiere porte du Bengale. D'ailleurs il considéra proche de soi deux personnes qui étoient à la verité très-capables de le servir, Sultan Mahmoud son fils aîné & l'Emir-Jemla, mais il savoit que ceux qui ont rendu de grands services à leur Prince en deviennent souvent insolens, dans la croyance que tout leur est deu, & qu'on ne sauroit trop les recompenser. Il s'apperçût même déjà que ce premier commençoit fort à s'émanciper, & qu'il devenoit tous les jours plus arrogant pour s'être saisi de la forteresse d'Agra, & avoir par ce moyen rompu tous les desseins qu'auroit pu former Chah-Jehan. Et pour ce qui est de l'Emir, il connut à la verité assez la force de son esprit, sa conduite & sa valeur, mais c'étoit cela même qui le lui faisoit d'autant plus appréhender; car sachant qu'il étoit très-riche, que sa renommée étoit grande, qu'il passoit pour le premier mobile dans les affaires &

pour

pour le plus habile homme des Indes, il ne doutoit point qu'à l'exemple de Sultan Mahmoud il ne se promît de grandes esperances. Tout cela certes eût été capable d'embarasser un esprit mediocre; mais Aureng-Zebe trouva remede à tout; il les fut éloigner tous deux avec tant de conduite & même de si bonne grace, que ni l'un ni l'autre n'eut aucun sujet de s'en plaindre. Il les envoya tous deux contre Sultan Sujah avec une puissante Armée, faisant secretement entendre à l'Emir, que le Gouvernement de Bengale, qui est le meilleur poste de l'Hindoustan, étoit destiné pour lui tant qu'il vivroit, & pour son fils après sa mort, & que c'étoit par là qu'il vouloit commencer à lui témoigner la reconnoissance qu'il avoit des grands services qu'il lui avoit rendus, & qu'enfin il n'appartenoit qu'à lui de défaire Sujah, & que si-tôt qu'il en feroit venu à bout il le feroit Mir-ul Omrahs, qui est la premiere & la plus honorable charge de l'Hindoustan, puisque c'est comme qui diroit le Prince des Omrahs. Il ne dit à Sultan Mahmoud que ces trois ou quatre paroles, souvien-toi que tu es l'aîné de mes enfans, que c'est pour toi que tu vas combattre, que tu as fait
beau-

beaucoup , mais que tu n'as pourtant rien fait si tu ne te rends maître de Sujah , qui est notre plus grand & plus puissant ennemi ; j'espère bien , Dieu aidant , venir facilement à bout des autres ; & avec cela il les congédia tous deux avec les honneurs ordinaires , c'est à dire de riches Seraphas , ou Vestes , quelques chevaux & quelques Elephans superbement enharnachez , faisant cependant doucement consentir l'Emir-Jemla à lui laisser son fils unique Mahmet Emir-kan pour sa consolation , pour en avoir soin & l'élever , ou bien plutôt pour le tenir comme un gage de sa fidélité , & Sultan Mahmoud de laisser sa femme en Agra , cette fille du Roi de Golkonde , comme une chose trop embarrassante dans une Armée & dans une telle expedition.

Sultan Sujah , qui étoit toujours dans l'apprehension qu'on ne fit soulever contre lui les Rajas du bas Bengale , qu'il avoit si maltraitez , & qui ne craignoit rien tant que d'avoir à faire à l'Emir-Jemla , n'eut pas plutôt appris ces nouvelles , que craignant qu'on ne lui coupât le chemin de Bengale , & que l'Emir ne passât en quelque autre part le Gange ou plus bas ou plus haut qu'Elabas , décampa & fut

fut descendre à Benarés & Patna, d'où il se rendit à Moguiere petite Ville située sur le Gange, lieu qui est communément appelé la clef du Royaume de Bengale, étant comme une espee de détroit entre les montagnes & les bois qui n'en sont pas loin. Il trouva à propos de s'arrêter en ce lieu-là & de s'y fortifier, & pour plus grande seureté fit tirer une grande tranchée, que j'ai vûë quelques années après passant par là, depuis la ville & la riviere jusqu'à la montagne, en bonne resolution d'attendre de pied ferme l'Emir-Jemla, & de lui disputer ce passage; mais il fut bien étonné quand on lui vint donner avis que les troupes de l'Emir, qui descendoient lentement le long du Gange, n'étoient sans doute que pour l'amuser; qu'il n'étoit point là; qu'il avoit gagné les Rajas de ces montagnes qui sont à la droite du fleuve, & que lui & Sultan Mahmoud s'en alloient par dessus leurs terres à grandes journées avec toute la fleur de l'Armée tirant droit à Rage-Mehalle pour lui couper chemin; de sorte qu'il fut contraint de laisser au plutôt toutes ses fortifications; neanmoins il fit si grande diligence, que quoi qu'il fût obligé de suivre ce grand détour que fait par là le Gange vers la gau-

gauche, il prévint l'Emir de quelques jours & se rendit le premier à Rage-Mehalle où il eut le temps de se fortifier, parce que l'Emir ayant eu ces nouvelles, prit à gauche vers le Gange par de fort mauvais chemins, pour attendre là ses troupes qui descendoient avec la grosse artillerie & le bagage le long du fleuve. Si-tôt que tout fut arrivé il s'en alla attaquer Sultan Sujah, qui se défendit très-bien cinq ou six jours durant; mais voyant que l'artillerie de l'Emir qui jouoit sans cesse, ébouloit toutes ses fortifications, qui n'étoient que de terre mouvante, de sable & de fascines, & qu'il ne pouvoit que difficilement résister dans ce poste-là, outre que la saison des pluies commençoit, il se retira à la faveur de la nuit, laissant deux grosses pieces de Canon. L'Emir n'osa le suivre la nuit de peur de quelque embuscade, réservant cela pour le lendemain matin; mais le bonheur voulut pour Sujah qu'à la pointe du jour il survint une pluie qui dura plus de trois jours, de sorte que l'Emir non seulement ne put sortir de quelques jours de Rage-Mehalle, mais se vit obligé d'y passer l'hiver, à cause des pluies qui sont excessives dans ce pays-là, & qui ren-

rendent les chemins si incommodes pendant plus de quatre mois , savoir Juillet , Août , Septembre & Octobre , que les Armées n'y fauroient marcher. Ainsi Sultan Sujah eut le moyen de se retirer & de choisir quelle place il voulut , & eut assez de temps pour fortifier son Armée , & pour faire venir du bas Bengale plusieurs pieces de canon & plusieurs Portugais de ceux qui s'y sont refugiez , à cause de la grande fertilité du pays ; car il faisoit de grandes caresses à tous ces Peres Missionnaires Portugais qui sont dans cette Province , & il ne leur promettoit pas moins que de les faire tous riches & de leur faire bâtir des Eglises par tout où ils voudroient : aussi étoient-ils bien capables de le servir , étant certain que dans le Royaume de Bengale il ne se trouvera pas moins de huit à neuf mille familles de Frangis, Portugais natifs , ou mestics.

Sultan Mahmoud , qui , pour la raison que j'ai dite , étoit devenu fier & aspirait peut-être à de plus grandes choses qu'il ne devoit pour lors , prétendoit de commander l'Armée absolument , & que l'Emir-Jemla suivroit ses ordres , laissant même de temps en temps écha-
per

per des paroles pleines de fierté à l'égard de son pere Aureng-Zebe, comme s'il lui eût été obligé de sa Couronne, & plaines de mépris & de menaces, à l'égard de l'Emir-Jemla, ce qui causa de grandes froideurs entre eux, & qui durerent même assez long-temps; jusqu'à ce qu'enfin Sultan Mahmoud apprenant que son Pere étoit fort mécontent de sa conduite, & appréhendant que l'Emir n'eût ordre de se saisir de sa personne, se retira vers Sultan Sujah, accompagné de fort peu de monde; il lui fit de grandes promesses & lui jura fidélité; mais Sujah, qui appréhendoit que ce ne fût quelque ruse d'Aureng-Zebe & de l'Emir-Jemla pour l'attraper, ne se pouvoit fier en lui, ayant toujours l'œil sur ses actions sans lui donner aucun commandement considerable, ce qui le dégoûta tellement, que quelques mois après ne sachant que devenir il résolut d'abandonner Sultan Sujah, & s'en retourna vers l'Emir, comme il s'en étoit retiré: l'Emir le reçut assez bien, l'assurant qu'il écrirait en sa faveur à Aureng-Zebe, & qu'il ferait tout son possible auprès de lui pour lui faire oublier cette faute.

Je

Je croi devoir marquer ici en passant ce que plusieurs m'ont dit, que toute cette escapade de Sultan Mahmoud ne s'étoit faite que par les artifices & par les ressorts d'Aureng-Zebe, qui ne se soucioit guere de hazarder ce fils pour tâcher de perdre Sujah, & qui étoit bien aise qu'en tout cas ce lui fût un prétexte spécieux pour le mettre en lieu de sûreté. Quoi qu'il en soit, il témoigna après être fort degoûté de lui, & lui écrivit enfin une lettre fort desobligeante par laquelle il lui ordonnoit de revenir en Dehli, donnant cependant bon ordre qu'il ne vînt pas jusques là; car il n'eut pas plutôt passé le Gange qu'il trouva des gens qui l'arrêterent, l'enfermerent dans un Embary comme on avoit fait Morad-Bakche, & l'emmenerent à Goualeor, d'où on ne croit pas qu'il sorte jamais, Aureng-Zebe se tirant d'un grand embarras, & donnant à entendre à son second fils Sultan Mazum, que le point de regner est quelque chose de si delicat que les Rois doivent quasi avoir de la jalousie de leur ombre, que, s'il n'est sage, il lui en peut autant arriver qu'à son frere, & qu'il ne faut pas qu'il pense qu'Aureng-Zebe soit homme à s'en laisser faire

autant que Chah-Jehan fit à son Pere Jehan-Guyre & qu'il en a vu faire ces derniers jours à Chah-Jehan. Aussi dirons nous en passant au sujet de ce fils, que s'il continuë d'en user comme il a fait jusques à present, Aureng-Zebe n'aura pas sujet de le soupçonner & de s'en mécontenter; car jamais esclave ne sauroit être plus souple, & jamais Aureng-Zebe n'a paru plus degagé d'ambition ni plus Fakire que lui; neanmoins j'ai vu des gens d'esprit qui croient que ce n'est pas tout de bon, mais par une Politique raffinée & cachée comme celle de son pere: c'est ce que le temps nous apprendra, passons outre.

Pendant que toutes ces choses se passeroient ainsi dans le Bengale, & que Sultan Sujah résistoit, du mieux qu'il pouvoit, aux forces de l'Emir Jemla, passant tantôt d'un côté du Gange, d'un canal, ou d'une rivière, car tout en est plein dans ce pays-là, & tantôt d'un autre; Aureng-Zebe se tenoit autour d'Agra, allant & venant deçà delà, & enfin après avoir aussi fait conduire Morad-Bakche à Gouialcor, il s'en vint à Dehli, où il commença à faire tout de bon & tout hautement le Roi, donnant ordre à toutes les af-

fares du Royaume, & songeant sur tout aux moyens d'attraper Dara, & de le faire sortir de Guzarate, ce qui étoit une chose très-difficile pour les raisons que j'ai déjà dites ; mais la grande fortune & la grande adresse d'Aureng-Zebe l'en tireront bien-tôt, & voici comme la chose se passa.

Jessomseingue, qui s'étoit retiré dans ses terres, s'étant accommodé de ce qu'il avoit pillé à la bataille de Kadjoüé, fit une puissante armée, & écrivit à Dara qu'il vînt au-plûtôt vers Agra, & qu'il le joindroit sur le chemin. Dara, qui avoit déjà fait une armée assez nombreuse (quoi qu'elle ne fût pourtant pour la plupart que de gens ramassés) & qui esperoit qu'en approchant d'Agra plusieurs de ses anciens amis, qui le verroient avec Jessomseingue, viendroient infailliblement le joindre, part aussitôt d'Amed-Abad, & s'en alla en grande diligence à Asmîre sept à huit journées d'Agra. Mais Jessomseingue ne lui tint pas parole ; le Raja Jesséingue alla s'entremettre pour faire son accord avec Aureng-Zebe, & l'attirer tout de bon à son parti ; ou du moins empêcher son dessein, qui étoit capable de le perdre lui-même & de fai-

re remuer tous les Rajas ; & lui écrivit plusieurs fois , lui faisant conoître le grand danger où il s'alloit mettre en épousant un parti ruiné comme étoit celui de Dara ; qu'il prît bien garde à ce qu'il alloit faire ; qu'il jouoit à se perdre entièrement lui & toute sa famille ; que jamais Aureng-Zebe ne lui pardonneroit ; qu'il étoit Raja comme lui ; qu'il songeât à épargner le sang des Ragipous ; que s'il pensoit attirer les Rajas à son parti , il trouveroit qui l'empêcheroit ; & qu'en un mot c'étoit une affaire qui concernoit généralement tous les Indous , c'est à dire toute la Gentilité , & la mettoit en danger , si on laissoit allumer un feu qui ne s'éteindroit pas quand on voudroit ; qu'au reste s'il vouloit laisser Dara démêler ses affaires lui seul , Aureng-Zebe oublieroit tout ce qui s'étoit passé , lui feroit présent de tout ce qu'il lui avoit pris , & dès l'heure même lui donneroit le Gouvernement de Guzarate , ce qui lui seroit extrêmement commode , à cause que ce pays-là est proche de ses terres ; qu'il y pourroit demeurer en pleine liberté & seureté , & tant qu'il voudroit , & qu'il se feroit caution de tout ; en un mot , ce Raja fit tant qu'il fit retourner

Jessomfeingue vers ses terres, pendant qu'Aureng-Zebe s'aprocha avec toute son armée d'Asinire, & vint camper à la veuë de celle de Dara.

Que peut faire Dara ce pauvre Prince ? il se voit abandonné & frustré de son esperance; il considere que de retourner sur ses pas en Amed-Abad, sain & sauf avec son armée, c'est une chose impossible, vu qu'il lui faudroit plus de trente-cinq jours de marche, que c'étoit le cœur de l'Eté, que les eaux lui manqueroient, que c'étoient toutes terres de Rajas, amis ou allicz de Jessomfeingue, que l'Armée d'Aureng-Zebe, qui n'étoit point harassée comme la sienne, ne manqueroit pas de le suivre. Il vaut autant, dit-il, perir ici, & quoi que la partie soit tout à fait inégale, risquons tout, & donnons encore une fois bataille. Mais que prétend-il faire ? non seulement il est abandonné de tous côtez, mais il a encore Chah-Navaze-kan avec lui auquel il se fie, & qui le trahit & découvre tous ses desseins à Aureng-Zebe. Il est vrai que Chah-Navaze-kan fut tué dans la bataille, soit par la main de Dara même, comme plusieurs en'ont dit, soit (ce qui est plus vraisem-
bla-

blable) par des gens de l'armée d'Aureng-Zebe, qui étant partisans secrets de Dara trouverent moyen de l'aborder & de s'en défaire, apprehendans qu'il ne les découvrit, & qu'il n'eût quelque connoissance des lettres qu'ils avoient écrites à Dara; mais de quoi lui servoit alors que Chah-Navaze-kan mourût? c'étoit autrefois qu'il falloit songer à suivre le conseil de ses amis & à ne se fier jamais en lui.

Le combat commença sur les neuf à dix heures du matin; l'artillerie de Dara, qui étoit bien placée sur une petite éminence, se fit assez entendre; mais, à ce qu'on dit, la plupart sans boulets, tellement il étoit trahi de tout le monde. Il n'est pas nécessaire de rapporter les autres particularitez de cette bataille; ce ne fut proprement pas une bataille, ce ne fut qu'une déroute. Je dirai seulement qu'à peine eut-on commencé de donner, que Jesseingue se trouva tout proche & à la vue de Dara, auquel il envoya dire de s'enfuir au plutôt s'il ne vouloit être pris; si bien que le pauvre Prince tout surpris fut contraint de s'enfuir sur l'heure même, & avec tant de désordre & de précipitation qu'il n'eut pas seule-

ment le loisir de faire charger son bagage ; ce ne fut pas peu de se pouvoir tirer de là avec sa femme & le reste de sa famille ; encore est-il certain que si le Raja Jesséingue eût voulu faire tant soit peu de diligence, il n'eût jamais pu échaper, mais il a toujours eu du respect pour la famille Royale, ou plutôt il étoit trop fin & trop politique, & songeoit trop bien à l'avenir pour se hasarder de mettre la main sur un Prince du sang.

Ce malheureux Prince abandonné de tout le monde, & qui ne se voyoit accompagné que de deux mille hommes au plus, se trouva contraint au cœur de l'été de traverser sans tentes ni bagage toutes ces terres de Rajas qui sont quasi depuis Asmire jusques en Amed-Abad. Cependant les Koullys, payfans de ce pays là, qui sont les plus méchans de toute l'Inde & les plus grands voleurs, le suivoient jour & nuit, pilloient & assassinoient les soldats avec tant de cruauté, qu'on ne pouvoit demeurer deux cens pas en arriere du gros, qu'on ne fût sur l'heure dépouillé tout nud, ou tué si on faisoit la moindre resistance ; néanmoins avec tout cela, il fit tant qu'il se rendit
à

à une journée d'Amed-Abad, esperant le lendemain ou après entrer dans la ville pour se rafraichir & tâcher encore une fois d'y ramasser quelques forces ; mais tout devient contraire aux vaincus & aux malheureux.

Le Gouverneur qu'il avoit laissé dans le Château d'Amed-Abad, avoit déjà reçu des lettres de menaces & de promesses tout ensemble de la part d'Aureng-Zebe ; il avoit perdu cœur, & s'étoit laissé lâchement gagner. De sorte qu'il écrivit à Dara qu'il n'aprochât pas davantage, qu'il trouveroit les portes fermées, & que tout y étoit en armes. Il y avoit déjà trois jours que j'avois rencontré ce Prince par le plus grand hazard du monde, & qu'il m'avoit obligé de le suivre, parce qu'il n'avoit point de Medecin, & le soir de devant le jour qu'on lui apporta cette nouvelle, il avoit eu la bonté de me faire entrer dans le Karavan-ferrak, où il étoit, craignant que les Koullys ne m'assommaient la nuit ; & ce qui est assez difficile à croire dans l'Hindoustan, où les Grands principalement sont si jaloux de leurs femmes, j'étois si proche de celles de ce Prince que les cordes des Kanates ou paravents

qui les enfermoient (car il n'avoit pas seulement une miserable tente) étoient attachées aux roues de ma charette. Je rapporte cette circonstance en passant seulement pour faire remarquer à quelle extrémité il devoit être réduit. Quand ces femmes entendirent cette triste nouvelle, il me souvient que c'étoit au point du jour, voilà que tout d'un coup elles jettent des cris & des lamentations si étranges & si pitoyables qu'elles tiroient les larmes des yeux. Nous voilà tous en trouble & en une étrange confusion, chacun se regarde l'un l'autre, & personne ne fait que faire ni que devenir. Incontinent après nous vîmes sortir Dara demi mort, parlant tantôt à l'un tantôt à l'autre, jusqu'aux moindres soldats. Il voit que tout le monde est étonné, & le va abandonner, que deviendra-t-il? où peut-il aller? il faut partir sur l'heure. Jugez encore par ce petit incident de l'extrémité où il devoit être. De trois grands bœufs de Guzarate que j'avois pour ma charette, le jour précédent il m'en étoit mort un pendant la nuit, un autre qui mouroit, & le troisième n'en pouvoit plus (car depuis ces trois jours que j'étois avec lui il nous a-

voit

voit fallu marcher quasi jour & nuit avec une chaleur & une poussiere insupportable). Cependant quelque chose qu'il pût dire & qu'il pût commander pour lui, pour une de ses femmes qui étoit blessée à la jambe, & pour moi, il ne lui fut pas possible de me faire trouver ni bœufs, ni chameaux, ni chevaux; si bien qu'il fut obligé pour ma bonne fortune de me laisser là. Je le vis partir, & certes les larmes aux yeux, accompagné tout au plus de quatre à cinq Cavaliers avec deux Elephans qu'on disoit être chargés d'or & d'argent, & j'entendis dire qu'on s'en alloit prendre la route de Tata-bakar; car il ne voyoit rien de meilleur à faire, quoi que cela semblât comme impossible, vu le peu de gens qui lui restoient, & ces grands deserts sabloneux, la plupart sans eau bonne à boire; qu'il avoit à traverser au plus fort de l'Été: aussi la plus grande partie de ceux qui le suivirent, & même plusieurs de ses femmes, y perirent ou de soif ou de mauvaises eaux, ou de fatigue & de mauvaise nourriture ou enfin dépouillés par les Koullys. Néanmoins il fit encore tant d'efforts qu'il gagna enfin les terres du Raja Katche; malheureux de

n'être pas péri lui-même dans cette route-là.

Ce Raja lui fit d'abord très-bon accueil, lui promettant même de l'assister de toutes ses forces moyennant qu'il donnât sa fille en mariage à son fils, mais Jesseingue en fit bien-tôt autant auprès de ce Raja, qu'il en avoit fait auprès de Jessômfeingue; de sorte que Dara voyant un jour l'amitié de ce Barbare tout d'un coup refroidie, & que par conséquent sa personne étoit là en danger, il se met sur l'heure à poursuivre son chemin vers Tatabakar.

De dire comme je me démêlai d'avec ces Messieurs les Koullys ou voleurs, de quelle façon je les excitai à compassion; comme quoi je sauvai la meilleure partie de mon petit trésor; comme nous fûmes incontinent bons amis par le moyen de ma Médecine dont je faisois grande montre, mon châtier & mon valet bien étonnez & bien embarrassiez aussi bien que moi, jurans de tout leur cœur que j'étois le plus grand Médecin du monde, & que les gens de Dara en s'en allant m'avoient fort maltraité & pillé ce que j'avois de meilleur; comme après m'avoir retenu avec eux

sept

sept ou huit jours, ils eurent la bonté & la generosité de me prêter un bœuf, & de me conduire jusques à la veuë des Tours d'Amed-Abad : Et enfin comme de-là à quelques jours je retournai à Dehly, ayant trouvé l'occasion d'un Omrah qui s'y enalloit, rencontrant de tems en tems par le chemin des cadavres d'hommes, d'éléphans, de bœufs, de chevaux & de chameaux, le debris de cette malheureuse Armée de Dara ; ce sont choses qui ne valent pas la peine que je m'amuse ici à les décrire.

Pendant que Dara s'avance vers Tata-bakar, la guerre continue en Bengale, & bien plus long-temps qu'on ne croyoit, Sultan-Sujah faisant des efforts incroyables & jouant de son reste contre l'Emir-Jemla : neanmoins cela n'embarassoit pas tant Aureng-Zebe, qui savoit qu'il y a bien loin de Bengale en Agra, & connoissoit bien la prudence & la valeur de l'Emir-Jemla : ce qui l'inquietoit beaucoup plus c'étoit de voir Soliman Chekouh comme à sa porte (car d'Agra aux montagnes il n'y a pas huit jours de chemin) dont il ne pouvoit venir à bout, & qui lui donnoit de perpetuelles allarmes par les bruits qui couroient à

toute heure, qu'il descendoit des montagnes avec le Raja : il est certainement difficile de le tirer de là. Voyons de quelle maniere il s'y prend pour en venir à bout.

Il fait écrire coup sur coup le Raja Jeseingue au Raja de Serenaguer, lui faisant force grandes promesses s'il lui vouloit mettre en main Soliman-Chekouh, & le menaçant en même temps de la guerre s'il s'opiniâtroit à le garder. Le Raja fait réponse qu'il perdrait plutôt son Etat que de faire une si lâche action, & Aureng-Zebe voyant sa resolution se met en campagne & s'en va droit aux pieds des montagnes, & avec une infinité de pionniers fait couper les rochers & élargir les chemins : mais le Raja se moque de tout cela, aussi n'a-t-il pas beaucoup à craindre de ce côté-là ; Aureng-Zebe auroit eu beau couper, ce sont, comme j'ai dit, des montagnes inaccessibles à une Armée, & les pierres suffiroient pour arrêter les forces de quatre Indoustans, de sorte qu'il fut obligé de s'en retourner sans rien faire.

Dara cependant s'approche de sa forteresse de Tatabakar, & quand il n'en fut qu'à deux ou trois petites journées, nouvelles lui vinrent que Mir-Baba, qui l'assiegeoit de puis long-temps, l'avoit enfin reduite à
l'ex-

l'extrémité , comme je l'ai appris depuis de nos François & autres Franguis qui y étoient ; la livre de ris & de chair y ayant valu plus d'un écu, & ainsi des autres vivres à proportion ; néanmoins le Gouverneur tenoit toujours bon , faisoit des sorties qui incommodoient extrêmement l'Ennemi, & montrait toute la prudence, le courage & la fidélité possible, se moquant des efforts du General Mir-Baba, & de toutes les menaces & promesses d'Aureng-Zebe.

C'est ainsi que je l'ai aussi appris depuis de nos François & de tous ces autres Franguis qui étoient avec lui , ajoutans que quand il entendit que Dara n'étoit pas loin, il redoubla ses liberalitez, & fut si bien gagner le cœur de tous les soldats, & les animer à bien faire, qu'il n'y en avoit pas un qui ne fût en résolution de sortir sur l'Ennemi, & de tout risquer pour faire lever le siege & faire entrer Dara, & qu'il avoit si bien su mettre la crainte & l'épouvante dans le camp de Mir-Baba, y faisant adroitement passer des espions qui assuroient qu'ils avoient vu Dara approcher en grande résolution & avec de fort bonnes troupes, qu'il fût venu, comme on le croyoit à chaque moment, l'Armée en-

ennemie étoit pour se débander le voyant paroître , & pour passer même une partie de son côté ; mais il est toujours trop malheureux pour entreprendre quelque chose qui puisse réussir. Croyant donc que faire lever le siege avec ce peu de monde qu'il avoit, c'étoit une chose impossible, il délibéra de passer le fleuve Indus & de tâcher de gagner la Perse; quoi que ce n'eût pas été sans des difficultez & des incommoditez terribles, à cause des deserts & du peu de bonnes eaux qu'il y a dans ces endroits-là; outre que sur ces frontieres ce ne sont que petits Rajas & Patans qui ne reconnoissent quasi personne ni le Persan ni le Mogol; mais sa femme l'en dissuada fort par cette foible raison, qu'il falloit donc qu'il se resolût de voir sa femme & sa fille esclaves d'un Roi de Perse; que c'étoit une chose indigne de la grandeur de sa famille, & qu'il valloit mieux mourir que de souffrir cette infamie; comme si autrefois la femme de Houmayon fût devenuë ou eût demeuré esclave du Roi de Perse.

Comme il étoit dans cette peine, il se souvint qu'il y avoit là autour un Patan assez puissant, nommé Gion-kan, auquel il avoit autrefois sauvé la vie
par

par deux fois, Chah-Jehan ayant commandé qu'on le jettât sous l'Elephant, pour s'être revolté plusieurs fois ; il se resolut de l'aller trouver, esperant qu'il lui pourroit donner du secours assez considerablement pour faire lever le siege de Tatabakar, faisant son compte qu'il prendroit là son tresor, & que de-là gagnant vers Kandahar il se pourroit jetter dans le Royaume de Kaboul, ayant grande esperance dans Mohabet-kan qui en étoit Gouverneur, parce qu'il étoit puissant & vaillant, fort aimé des gens du pays, & qu'il avoit obtenu ce Gouvernement par sa faveur. Son petit fils Sepe-Chekouh, quoique peu âgé, voyant son dessein, se vint jetter à ses pieds, le suppliant au nom de Dieu de n'entrer point sur les terres de ce Patan ; sa femme & sa fille firent la même chose, lui rémontrant que c'étoit un voleur, un revolté, qu'inailliblement il le trahiroit, qu'il ne falloit point s'opiniâtrer à faire lever ce siege, mais bien tâcher de gagner vers Kaboul, que la chose ne seroit pas impossible, d'autant que Mir-Baba apparemment ne quitteroit pas ce siege pour le suivre & l'empêcher d'y arriver.

Dara comme entraîné par la force de
son

son malheureux destin rebuta ce conseil, & ne voulut rien entendre de tout ce qu'on lui propofoit, difant, comme il étoit vrai, que la marche feroit très-difficile & très-dangereufe, & foutenant toujours que Gion-kan ne feroit pas fi lâche que de le trahir après le bien qu'il lui avoit fait. Il partit malgré tout ce qu'on lui put dire, & s'en alla éprouver aux dépens de fa vie, qu'il ne faut jamais fe fier à un méchant homme.

Ce voleur qui croyoit d'abord qu'il eût beaucoup de gens qui le fuiviffent, lui fit le meilleur accueil du monde, & le receut avec beaucoup d'amitié & de civilité en apparence, plaçant fes foldats deçà & delà chez fes fujets, avec ordre de les bien traiter & de leur donner tous les rafraichiffemens qui fe pourroient; mais dès qu'il fut qu'il n'avoit pas plus de deux à trois cens hommes en tout, il montra auffi-tôt quel il étoit; l'on ne fait pas s'il n'avoit point receu quelques lettres d'Aureng-Zebe, ou fi fon avarice ne fut point tentée à caufe de quelques mulets qu'on difoit être chargez d'or, qui étoit tout ce qui s'étoit pu fauver jufqu'à là, tant de la main des voleurs que de celle

celle de ceux qui les conduisoient ; Quoi qu'il en soit , un matin qu'on ne pensoit à rien , tout ce pauvre monde ne songeant qu'à se rafraichir , & croyant bien être en seureté , voilà que ce Traître qui avoit travaillé toute la nuit à faire venir des gens armez de tous côtez , se jetta sur Dara & Sepe-Chekouh ; tue quelques-uns de ses gens qui se voulurent mettre en défense ; n'oublia pas de faire ferrer ces charges de mulets & se saisir de tous les joyaux des femmes , le lia & le garota sur un Elephant , faisant asseoir un bourreau derriere avec ordre de lui couper la tête au moindre signe , si l'on voyoit qu'il voulût resister , ou que quelqu'un voulût entreprendre de le délivrer ; & dans cette étrange posture l'emmena à l'Armée de Tatabakar , où il le mit entre les mains de Mir-Baba le General , qui le fit conduire accompagné de ce même Traître jusqu'à Lahor , & de là à Dehli.

Lors qu'il fut à la porte de Dehli , Aureng-Zebe mit en deliberation si on le feroit passer par le milieu de la ville , ou non , pour le mener de là à Gouialeor ; plusieurs furent d'avis qu'il s'en falloit bien garder ; qu'il pourroit arriver

river quelque defordre; qu'on le pourroit faire fauver, & qu'outre cela ce feroit faire un deshonneur bien grand à la famille Royale: les autres foutinrent le contraire, qu'il étoit absolument neceffaire qu'il paffât par la ville, afin d'étonner le monde, de montrer la puiffance, abfoluë d'Aureng-Zebe & defabufer le peuple, qui pourroit toujours douter que ce fût lui même, comme plusieurs Omrahs en avoient encore quelque doute, & ôter toute efperance à ceux qui confervoient encore quelque affection pour lui. L'opinion de ces derniers fut fuivië; on le mit fur un Elephant, fon petit fils Sepe-Chekouh à fon côté, & derriere eux étoit affis Bhadur-Kan au lieu de bourreau. Ce n'étoit plus un de ces superbes Elephans de Ceilan ou de Pegu qu'il avoit accôûtumé de monter, avec des harnois dorez & des couvertures en broderie, & des fieges avec leurs dais tous peints & dorez pour fe parer du Soleil; ce n'étoit qu'un vieil & miserable animal tout fale & tout vilain, avec une vieille couverture toute déchirée & un pauvre fiege tout découvert; on ne lui voyoit plus ce collier de groffes per-

perles que les Princes ont accoutumé de porter au col , & ces riches Turbans & Cabaies ou Vestes en broderie ; il n'avoit pour tout vêtement qu'une Veste de grosse toile blanche toute sale & un Turban de même , avec une misérable Chale ou Echarpe de Kachemire sur la tête comme un simple valet , son fils Sepe-Chekouh étant en même équipage. Dans cette misérable posture on le fit entrer dans la ville , & on le fit traverser les plus grands Bazars , ou rues marchandes , afin que tout le peuple le vît , & ne doutât plus que ce ne fût lui-même. Pour moi , je m'imaginois que nous allions voir quelque étrange tuërie , & m'étonnois de la hardiesse qu'on avoit de le faire ainsi passer au travers de la ville , d'autant plus que je savois qu'il étoit fort mal gardé , & que je n'ignorois pas qu'il étoit fort aimé du menu peuple , qui en ce temps-là crioit hautement contre la cruauté & la tyrannie d'Aureng-Zebe , comme tenant en prison son Pere , son propre fils Sultan Mahmoud & son frere Morad-Bakche. Je m'étois bien préparé pour cela , & avec un bon cheval & deux bons valets je m'étois allé rendre avec deux de mes amis dans
le

le plus grand Bazar par où il devoit passer : mais il ne se trouva pas un homme qui eût la hardiesse de mettre la main à l'épée ; seulement y eut-il quelques Fakires , & avec eux quelques pauvres gens du Bazar , qui voyant cet infame Patan monté à cheval à son côté , se mirent à lui chanter des injures , à l'appeller traître & à lui jeter quelques pierres. Véritablement toutes les terrasses & toutes les boutiques rompoient de monde qui pleuroit à chaudes larmes , & l'on n'entendoit que cris & que lamentations , qu'injures & maledictions qu'on donnoit à ce Gion-kan : En un mot , hommes & femmes , grands & petits (comme les Indiens ont le cœur fort tendre) fondoient en larmes & témoignoit grande compassion ; mais pas un qui osât remuer , pas un qui osât tirer son épée. Après l'avoir donc ainsi fait traverser la ville , on le mit dans un sien jardin nommé Heider-Abad.

L'on ne manqua pas d'abord de rapporter à Aureng-Zebe comme tout le peuple voyant passer Dara fondoit en larmes donnant mille maledictions au Patan qui l'avoit pris ; qu'on l'avoit pensé assommer à coups de pierres , & qu'il y avoit eu

eu grand danger de quelque sedition & de quelque grand malheur. Sur cela il se tint un autre Conseil de ce qu'on avoit à faire, & si on le conduiroit à Goüaleor, comme l'on avoit auparavant déterminé, ou bien s'il ne seroit pas plus expedient de le faire mourir sans aller plus loin. Quelques-uns furent d'avis qu'on le fit conduire à Goüaleor avec une forte escorte, que cela suffiroit; Danech-Mendkan, quoi qu'ancien ennemi de Dara, insistant fort à cela; mais cette Rauchnara-Begum suivant ses mouvemens de haine contre son frere incita fort Aureng-Zebe à le faire mourir sans se hasarder à le conduire à Goüaleor, comme aussi firent tous ses anciens ennemis Kalil-Gullah-kan & Chah-hest-kan, & sur tous un certain flateur de Medecin qui s'étoit enfui de Perse, nommé premierement Hakim Daoud, & qui depuis étoit devenu grand Omrah, Takarrub-kan. Ce méchant homme se leva effrontement en pleine assemblée, & se mit à crier qu'il étoit expedient pour la seureté de l'Etat de le faire mourir sur l'heure, d'autant plutôt qu'il n'étoit point Musulman, qu'il y avoit long-temps qu'il étoit devenu Ka-fier,

fier, Idolâtre, sans Religion, & qu'il en prenoit le peché sur sa tête. Et bien certes en prit-il le peché & la malediction sur lui; car il ne se passa pas long-temps qu'il ne fût disgracié & traité comme un infâme, & qu'il ne mourût misérablement; si bien qu'Aureng-Zebe se laissant aller à toutes ces instances, commanda qu'on l'allât faire mourir, & que pour Sepe-Chekouh il fût conduit à Goualeor.

L'on donna la charge de cette horrible execution à un esclave nommé Nazer qui avoit été élevé par Chah-Jehan, & qu'on favoit avoir autrefois été maltraité de Dara. Ce bourreau, accompagné de trois ou quatre autres semblables assassins, s'en va trouver Dara, qui cuisoit lui-même pour lors quelques lentilles avec Sepe-Chekouh, de peur qu'il avoit encore d'être empoisonné; de tant loin qu'il aperçut Nazer, il crie à Sepe-Chekouh, mon fils, voilà qu'on nous vient tuer, se saisissant en même tems d'un petit coutau de cuisine, qui étoit toutes les armes qu'on lui avoit laissées. L'un de ces bourreaux se jeta incontinent sur Sepe-Chekouh; les autres se jetterent aux bras & aux pieds de Dara & le renverserent par terre, le tenant sous eux, pendant que Nazer lui coupa le
col.

col. La tête fut incontinent portée à la forteresse devant Aureng-Zebe, qui commanda en même tems qu'on la mît dans un plat & qu'on apportât de l'eau ; il demanda un mouchoir, & après lui avoir bien fait laver le visage, fait essuyer le sang, & fort bien reconnu que c'étoit la véritable tête de Dara, il se mit à pleurer, disant ces paroles, Ah Bed-bakt! ah malheureux! qu'on m'ôte cela de devant moi, & qu'on l'aille enterrer au sepulchre de Houmayon.

Le soir on fit entrer dans le Serrail la fille de Dara, qui fut par après envoyée à Chah-Jehan & à Begum-Saheb qui la demandèrent à Aureng-Zebe. Pour ce qui est de la femme de Dara, elle avoit déjà fini ses jours à Lahor ; elle s'étoit empoisonnée, prevoyant les extrémités où elle alloit tomber avec son mari ; & Sepe-Chekouh fut conduit à Goualeor ; & enfin à quelques jours de-là l'on fit venir Gion-kan à l'Assemblée devant Aureng-Zebe ; on lui fit quelques presens & on le renvoya ; mais étant proche de ses terres il fut payé comme il meritoit, on le tua dans un bois ; le cruel Barbare ne sachant pas que si les Rois souffrent quelquefois de semblables actions pour leurs intérêts, ils les ont pour-

pourtant en horreur, & que tôt ou tard ils les farent punir.

Cependant le Gouverneur de Tatabakar, par ordre même qu'on avoit exigé de Dara, fut obligé de rendre la forteresse; veritablement ce fut à telle composition qu'il voulut, mais c'étoit bien aussi à condition qu'on ne lui tiendrait point parole; car le pauvre Eunuque arrivant à Lahor fut mis en pieces avec le peu de ses gens qui se trouverent pour lors auprès de lui, par Kalil-Vullah-kan qui en étoit Gouverneur: mais ce qui fut cause que la capitulation ne fut point observée, c'est qu'on eut avis qu'il se préparoit secrètement à s'en aller droit à Soliman-Che-kouh, n'épargnant pas les pieces d'or qu'il faisoit couler sous main à nos Franguis & à tous ceux qui étoient sortis avec lui de la forteresse pour le suivre, sous prétexte de l'accompagner jusqu'à Dehli devant Aureng-Zebe, qui plusieurs fois avoit dit qu'il feroit bien aise de voir un si galant homme, & qui s'étoit défendu si vaillamment.

Il ne restoit donc plus de la famille de Dara que Soliman-Che-kouh, qu'il n'étoit pas facile de tirer de Serenaguer si le Raja eût tenu ferme dans ses premiers senti-

fentimens ; mais les secretes negociations du Raja Jesseingue , les promesses & les menaces d'Aureng-Zebe , la mort de Dara , & les autres Rajas des montagnes ses voisins , qu'on avoit gagnez , & qui se preparoient par ordre & aux dépens d'Aureng-Zebe à lui faire la guerre , ébranlerent enfin la foi de ce lâche Protecteur , & le firent consentir à ce qu'on lui demandoit. Soliman-Chekouh qui en fut averti , s'enfuit au travers de ces pays perdus & de ces deserts de montagnes vers le grand Tibet ; mais le fils du Raja , qui courut incontinent après , le fit attaquer à coups de pierres ; le pauvre Prince fut blessé , fut saisi & amené à Dehli , où il fut emprisonné dans Selinguer cette petite forteresse où l'on avoit mis d'abord Morad-Bakche.

Aussi-tôt Aureng-Zebe , pour observer ce qu'il avoit pratiqué à l'égard de Dara , & afin que personne ne pût douter que ce ne fût Soliman-Chekouh lui-même , commanda qu'on le lui amenât en présence de tous les Seigneurs de la Cour. (Il me doit souvenir que j'eus là un peu trop de curiosité.) A l'entrée de la porte on lui ôta les chaînes qu'il avoit aux pieds , lui laissant celles des mains qui

paroissoient dorées. Quand on vit entrer ce grand jeune homme si beau & si bien fait , il y eut quantité d'Omrahs qui ne pûrent tenir leurs larmes ; comme aussi , à ce qu'on disoit , toutes ces grandes Dames de la Cour qui avoient eu permission de le venir voir , cachées au travers de certaines jalousies. Aureng-Zebe , qui témoignoît lui-même être fort touché de son malheur , se mit à lui donner de très-bonnes paroles pour le consoler , lui disant entre autres choses , qu'il n'apprehendât point , qu'il ne lui feroit fait aucun mal ; qu'au contraire il feroit très-bien traité ; qu'il eût bonne esperance ; que Dieu est grand ; qu'il se consolât , & qu'il n'avoit fait mourir Dara son pere , que parce qu'il étoit devenu Kafer , homme sans Religion : sur quoi le Prince lui fit le Salam , ou le salut de remerciement , abaissant ses mains en terre & les haussant du mieux qu'il pouvoit sur sa tête selon la coûtume du pays , & lui dit avec beaucoup d'assurance , que s'il avoit à lui faire boire le Poust , il le suplioit de le faire mourir dès à present , qu'il en étoit très-content : mais Aureng-Zebe lui promit tout haut qu'il ne lui en feroit point boire ,
qu'il

qu'il fût en repos de ce côté-là, & qu'il ne songeât qu'à ne s'attrister point. Cela dit, on lui fit encore une fois faire le Salam, & après qu'on lui eut fait quelques demandes de la part d'Aureng-Zebe sur cet Elephant chargé de roupies d'or qu'on lui avoit pris lors qu'il passa à Serenaguer, on le fit retirer, & dès le lendemain on le fit conduire à Goïaleor avec les autres. Ce Poust n'est autre chose que du pavot écrasé qu'on laisse la nuit tremper dans de l'eau; c'est ce qu'on fait ordinairement boire à Goïaleor, à ces Princes auxquels on ne veut pas faire couper la tête; c'est la première chose qu'on leur porte le matin, & on ne leur donne point à manger qu'ils n'en aient bu une grande tasse, on les laisseroit plutôt mourir de faim; cela les fait devenir maigres & mourir insensiblement, perdant peu à peu les forces & l'entendement, & devenant comme tout endormis & étourdis, & c'est par là qu'on dit qu'on s'est défait de Sepe-Chekouh, du petit fils de Morad-Bakche, & de Soliman-Chekouh même.

Pour ce qui est de Morad-Bakche, on s'en est défait d'une autre manière bien plus violente; car Aureng-Zebe voyant

qu'encore qu'il fût en prison, tout le monde ne laissoit pas d'avoir inclination pour lui, & de faire courir des poësies à sa louange sur sa vaillance & son courage, il ne crut pas que ce fût assez pour sa seureté de le faire mourir en cachette par le Poust comme les autres, apprehendant qu'on ne doutât toujours de sa mort, & que cela ne pût donner un jour quelque prétexte de remuëment : voici une accusation, qu'on dit qu'il lui suscita.

Les enfans d'un certain Sayed fort riche, qu'il avoit fait mourir en Amed-Abad pour avoir son bien, lors qu'il faisoit là ses preparatifs de guerre, & qu'il empruntoit ou prenoit de force de l'argent de tous les riches Marchands, se vinrent plaindre en pleine assemblée, demandans justice, & la tête de Morad-Bakche pour le sang de leur pere; pas un des Omrahs n'osa contredire; tant parce que c'étoit un Sayed, c'est à dire un des parens de Mahomet, auquel par consequent on portoit grand respect, que parce que chacun s'apercevoit assez du dessein d'Aureng-Zebe, & que tout cela n'étoit qu'un pretexte pour pouvoir avec quelque aparence de justice se défaire de lui

lui avec éclat, si bien que la tête de celui qui avoit tué leur pere, sans autre forme de procez, leur fut accordée, & ils s'en allerent aussi-tôt avec les ordres nécessaires la lui faire couper dans Gouialcor.

Il ne restoit plus d'épine au pied à Aureng-Zebe que Sultan Sujah, qui se maintenoit toujours dans le Bengale; mais il fallut enfin qu'il cedât à la force & à la fortune d'Aureng-Zebe. L'on envoya tant de troupes de toutes sortes à l'Emir-Jemla, qu'enfin on l'entoura de tous côtez deçà & delà le Gange, dans toutes ces Isles qu'il forme près de son embouchure, en sorte qu'il fut obligé de s'enfuir à Daké, qui est la dernière ville du Bengale sur le bord de la Mer; & c'est ici la conclusion de toute cette tragedie.

Ce Prince n'ayant point de navires pour se mettre sur mer, & ne sachant plus où fuir, envoya son fils aîné Sultan Banque vers le Roi de Racan ou Mog, Roi Gentil ou Idolâtre, savoir s'il trouveroit bon qu'il se refugiât en son pays pour quelque temps seulement, & s'il lui feroit la grace, quand la moisson ou saison du vent seroit venue, de

lui fournir un navire pour Moka, qu'il avoit envie d'aller à la Mecque, & qu'il pourroit passer de là quelque part en Turquie ou en Perse. Ce Roi fit réponse qu'il seroit le très-bien venu, & qu'on l'assisteroit en tout ce qui seroit possible, & en même temps Sultan Banque s'en retourna à Daké avec quantité de galeasses qu'ils appellent ou demi-galeres de ce Roi, conduites par des Franguis (je veux dire ces fugitifs de Portugais & autres Chrétiens ramassez, qui se sont jettez au service de ce Roi-là, ne faisant autre métier que de ravager tout ce bas Bengale) sur lesquelles Sultan Sujah s'embarqua avec toute sa famille, sa femme, ses trois fils & ses filles. On les receut assez bien, tout ce qui étoit nécessaire pour la vie selon le pays leur étant fourni de la part du Roi. Quelques mois se passent, la moisson du vent vient, mais de navire il ne s'en parle point, quoi qu'il ne le demandât que pour son argent; car il ne manquoit pas encore de Roupies d'or, & d'argent, & de pierreries; il n'en avoit que trop, ses richesses ont été vraisemblablement la cause de sa perte; ou du moins y ont beaucoup contribué; ces sortes de Rois
bar-

barbares n'ont aucune veritable generosité , & ne sont gueres retenus par la foi qu'ils ont promise , ne regardant qu'à leurs interêts presens , sans songer même aux malheurs qui leur peuvent arriver de leur perfidie & de leur brutalité. Pour se tirer de leurs mains il faut être ou le plus fort, ou n'avoir rien qui puisse exciter leur avarice. Sultan Sujah a beau presser pour le navire , c'est en vain , il n'avance rien , au contraire le Roi commence à témoigner beaucoup de froideur , & à se plaindre de lui de ce qu'il ne le venoit point voir. Je ne sais si Sultan Sujah croyoit être chose indigne & trop basse pour lui de l'aller visiter , ou si plutôt il ne craignoit point qu'étant dans la maison du Roi on ne se saisît de sa personne pour avoir tout son trésor , & qu'on ne le mît entre les mains de l'Emir-Jemla qui promettoit pour cela de la part d'Aureng-Zebe de grandes sommes de deniers & plusieurs autres grands avantages ; quoi qu'il en soit , il n'y voulut point aller , & se contenta d'y envoyer Sultan Banque , qui étant proche de la maison du Roi se mit à faire largesse au peuple , lui jettant quantité de demi Roupies & même des Roupies entières

d'or & d'argent; étant ensuite venu devant le Roi, il lui fit présent de quantité de brocars & de pièces rares d'orfèvrerie couvertes de pierreries de grand prix, excusant son père Sultan Sujah, sur ce qu'il étoit incommodé, & le suppliant de sa part de se souvenir du navire & de la promesse qu'on lui en avoit faite : Mais tout cela n'avança point les affaires, au contraire, voilà que le Roi cinq ou six jours après envoya vers Sultan Sujah, lui demander une de ses filles en mariage, qu'il ne se put jamais résoudre de lui accorder, ce qui aigrit beaucoup ce barbare. Que fera-t-il donc enfin ? voilà la saison qui se passe, que deviendra-t-il ? quelle résolution peut-il prendre, si ce n'est de faire quelque coup de désespéré ? Voici une étrange entreprise qui a pensé donner un grand exemple de ce que peut le désespoir.

Quoique ce Roi de Rakan soit Gentil, il y a néanmoins dans ses Etats quantité de Mahometans mêlez qui s'y sont jettez, ou qui la plupart ont été pris esclavés deçà ou delà par ces Français que j'ai dit. Sultan Sujah gagna sous main ces Mahometans, & avec deux à trois cens hommes qu'il avoit encore de
ceux

ceux qui l'avoient suivi de Bengale, se resolut de s'en aller un jour fondre tout d'un coup sur la maison de ce Barbare, jouer des couteaux, tuer tout & se faire sur l'heure proclamer Roi de Rakan; c'étoit une entreprise bien hardie & qui paroît plutôt d'un desesperé que d'un homme de bon sens; néanmoins selon que j'en ai oui parler & ce que j'en ai pu apprendre de quantité de Mahometans, de Portugais & d'Hollandois qui étoient là presens pour lors, la chose étoit assez possible; mais le jour de devant qu'on devoit faire le coup, l'entreprise fut decouverte, ce qui ruina entièrement les affaires de Sujah, & fut bien-tôt cause de sa ruine; car ne voyant plus après cela de ressource, il voulut tâcher de s'enfuir & de se sauver vers le Pegu, ce qui étoit une chose comme impossible à cause des montagnes & des grandes forests qu'il y a à passer, & qu'il n'y a plus de chemin comme il y avoit autrefois: Et puis on le poursuivit incontinant de si près, qu'on l'eut atteint dès le même jour. On doit bien penser qu'il se defendit sans doute aussi courageusement qu'on peut faire, il tua un si grand nombre de barbares qu'à peine le sauroit-on

croire , mais il survint tant de monde qu'il fut à la fin accablé par la multitude , & obligé de quitter le combat. Sultan Banque, qui n'étoit pas si avancé que son pere , se défendit aussi comme un Lion , mais enfin après avoir été blessé de coups de pierres dont il étoit accablé de tous côtez , on se jetta sur lui , on l'arrêta & on l'emmena avec ses deux petits freres , ses sœurs & sa mere. Pour ce qui est de la personne même de Sultan Sujah , voici ce qu'en on a pu savoir ; que lui avec une femme , un Eunuque & deux autres personnes gagerent le haut de la montagne , qu'il reçut un coup de pierre par la tête qui le renversa , mais qu'on le revela aussi tôt, que l'Eunuque lui banda la tête avec son Turban , & qu'ils se mirent à fuir au travers des bois. J'ai oui raconter la chose de trois ou quatre autres manieres différentes par des personnes mêmes qui s'étoient trouvez en ce lieu ; j'en ai vu qui assuroient qu'on l'avoit trouvé entre les morts , mais qu'il n'avoit pas été trop bien connu , & j'ai vu une Lettre du Chef de la Factorie que les Hollandois y tiennent , qui confirmoit cela , de sorte qu'il est assez difficile de savoir au vrai ce qu'il est devenu ; & c'est ce qui a donné sujet à ces al-

lar.

larmes si frequentes qu'on nous a données depuis à Dehli ; car tantôt on le faisoit arriver à Massipatan se joindre avec le Roi de Golkonda & celui de Visapour : tantôt on assuroit qu'il avoit passé à la veuë de Sourate avec deux navires qui avoient les Etendars rouges que le Roi de Pegu ou celui de Siam lui avoient fournis ; & tantôt qu'il étoit en Perse, & qu'on l'avoit vu dans Schiras, & puis dans Kandahar même, tout prêt d'entrer dans le Royaume de Caboul. Aureng Zebe même dit un jour, en riant, ou autrement, que Sultan Sujah étoit enfin devenu Agy, ou Pelerin ; comme voulant dire qu'il avoit passé à la Mecque ; & encore à present il y a une infinité de personnes qui veulent qu'il soit retourné en Perse de Constantinople, d'où il a apporté beaucoup d'argent ; mais ce qui ne confirme que trop qu'il n'est rien de tous ces bruits-là, c'est cette lettre des Hollandois, & qu'un sien Eunuque avec lequel j'ai passé de Bengale à Massipatan, & son Grand Maître de l'artillerie que j'ai vu au service du Roi de Golkonda, m'ont assuré qu'il n'étoit plus, sans toutefois m'en vouloir dire davantage ; & qu'enfin nos Marchands François qui venoient nouvellement de Perse & d'Is-

Pahan, lors que j'étois encore à Dehli, n'en avoient eu de ce côté-là aucunes nouvelles; outre que j'ai oui dire que quelque temps après sa deroute, son épée & son kanger ou poignard s'étoient trouvez; de sorte qu'il est à croire que s'il ne fut pas tué sur l'heure, il faut qu'il soit mort après, & qu'il ait été la proye de quelques voleurs, ou des Tygres, ou des Elephans dont les forests de ce pays-là font pleines. Quoi qu'il en soit, après cette dernière affaire l'on mit toute sa famille en prison, femmes & enfans, où on les traitoit fort rudement; néanmoins quelque temps après on les élargit, & on les traita un peu plus doucement, & pour lors le Roi se fit amener la fille aînée qu'il épousa, la mere même du Roi poursuivant aussi pour se marier avec Sultan Banque.

Sur ces entrefaites quelques serviteurs de Sultan Banque, avec quelques uns de ces Mahometans dont j'ai parlé, s'allèrent mettre en tête de faire une autre conjuration semblable à la première; mais le jour déterminé pour cela étant venu, un des conjurez qui étoit à demi yvre, commença trop tôt à donner. On m'a encore fait mille contes là dessus tous différens, de sorte qu'il n'y a pas moyen de savoir à quoi on

on s'en doit tenir. Ce qu'il y a de véritable & qui n'est que trop certain, c'est que le Roi s'aigrit enfin si fort contre cette malheureuse famille de Sujah, qu'il commanda qu'on l'exterminât entièrement; aussi n'en est-il pas demeuré un seul qui n'ait perdu la vie jusqu'à cette fille qu'il avoit épousée, quoi qu'on dît qu'elle fût grosse, Sultan Banque & ses freres ayant eu la tête tranchée avec de malheureuses haches toutes émoussées, & les femmes ayant été enfermées dans des chambres où elles sont mortes de faim & de misere.

C'est ainsi que finit cette guerre, que le desir de regner avoit allumée entre ces quatre freres, après avoir duré cinq à six ans, c'est-à-dire depuis 1655 ou environ jusques en soixante, ou soixante & un, qui laissa Aureng-Zebe dans la paisible possession de ce puissant Etat.

E V E.

EVENEMENTS

PARTICULIERS.

*Ou ce qui s'est passé de plus considerable
après la guerre, pendant cinq ans ou envi-
ron, dans les Etats du Grand Mogol.*

LA guerre étant finie, les Tartares d'Usbec songerent à envoyer des Ambassadeurs vers Aureng-Zebe; ils l'avoient vu combattre dans leur pays lors qu'il n'étoit encore que Prince, Chah-Jehan l'ayant envoyé commander le secours que lui demanda le Kan de Samarcande contre celui de Balk; ils avoient reconnu sa conduite & sa valeur en beaucoup de rencontres, & ils jugerent bien qu'il devoit avoir encore sur le cœur l'affront qu'ils lui firent lors qu'il étoit sur le point de prendre Balk Ville capitale de l'ennemi; car les deux Kans s'accorderent ensemble, & l'obligerent à se retirer, disans qu'ils craignoient qu'il ne s'emparât de tout leur État de la même façon qu'Ekbar avoit fait autrefois du Royaume de Kachemire. De plus
ils

ils avoient des nouvelles certaines de tout ce qu'il venoit de faire dans l'Hindoustan, de ses combats, de sa fortune & de ses avantages, d'où ils pouvoient assez juger qu'encore que Chah-Jehan fût vivant, Aureng-Zebe ne laissoit pas d'être le maître, & le seul qu'on devoit reconnoître pour Roi des Indes ; soit donc qu'ils apprehendassent ses justes ressentimens, soit que dans leur avarice & fardité naturelle ils en esperassent quelque present considerable, les deux Kans lui enyoierent leurs Ambassadeurs avec ordre de lui faire offre de leur service, & de lui donner le Mobarek, c'est à dire lui souhaiter un heureux avenement à la Couronne. Aureng-Zebe voyoit bien que la guerre étant finie, cet offre de service n'étoit plus de saison, & que ce n'étoit que la crainte ou l'esperance, ainsi que j'ai dit, qui les faisoit venir ; il ne laissa pas néanmoins de les recevoir honorablement, & comme j'étois present lors qu'ils furent admis à l'Audiance devant Aureng-Zebe, j'en puis rapporter les particularitez avec certitude. Ils firent de fort loin le Salam, ou salut à l'Indienne, mettant trois fois la main sur la tête & l'abaissant autant de fois jusques en terre ;
ils

ils s'approchèrent ensuite de si près, qu'Aureng-Zebe eût bien pu prendre leurs lettres immédiatement de leurs mains, & néanmoins ce fut un Omrah qui les prit, qui les ouvrit, & qui les lui donna; il les lut en même temps d'un air fort sérieux, leur fit donner à chacun une veste de brocard, un turban & une écharpe ou ceinture de soie en broderie, qui est ce qu'on appelle communement *Se-Apah*, comme qui diroit vestement depuis la tête jusques aux pieds; après cela on fit venir leur présent, qui consistoit en quelques boîtes de Lapis Lazuli ou Azur choisi, en quelques chameaux à long poil, en plusieurs très-beaux chevaux, quoique d'ordinaire les chevaux Tartares soient plutôt bons que beaux; en quelques charges de chameaux de fruits frais, comme pommes, poires, raisins & melons; car c'est principalement l'Usbec qui fournit ces sortes de fruits qu'on mange tout l'hiver, à Dehli; & en plusieurs charges de fruits secs, comme prunes de Bokara, abricots-kichmiches ou raisins sans pépins, au moins qui paroissent, & deux autres sortes de raisins noirs & blancs fort gros & fort bons. Aureng-Zebe ne manqua pas de leur témoigner qu'il étoit très-

satis-

satisfait de la generosité des Kans , & exagera la beauté & la rareté des fruits, des chevaux, & des chameaux, & après les avoir entretenus un moment de l'état de l'Academie de Samarcande & de la fertilité de leur pays qui abonde en tant de choses si rares & si excellentes ; il leur dit qu'ils s'allassent reposer, & qu'il seroit bien-aïse de les voir souvent. Ils sortirent fort joyeux & contents de cette Audience ; car ils ne s'étoient guere mis en peine de ce qu'ils étoient obligez de faire le Salam à l'Indienne, quoi qu'il ressenté un peu l'esclave, & ne s'étoient guere piquez de ce que le Roi ne prit pas leurs lettres de leur main. Si on leur eût demandé de baiser la terre & quelque chose de plus bas , je croi qu'ils l'auroient fait ; il est vrai qu'en vain ils eussent prétendu de ne saluer qu'à la façon de leur pays, & de donner eux mêmes leurs lettres au Roi en main propre ; car cela n'appartient qu'aux Ambassadeurs de Perse, & on ne leur accorde même cette faveur qu'avec beaucoup de difficulté. Ils demurerent plus de quatre mois à Dehli, quelque diligence qu'ils pussent faire pour être congediez, ce qui les incommoda fort ;
car

car ils tomberent presque tous malades, & il en mourut même quantité, parce qu'ils n'étoient pas accoutumés aux chaleurs de l'Hindoustan, ou plutôt parce qu'ils étoient mal propres, & qu'ils se nourrissoient très-mal. Je ne fai s'il y a au monde une nation plus avare & plus fordide que celle-là; ils mettoient en reserve l'argent que le Roi leur avoit ordonné pour leur depence, & faisoient une vie très-miserable & tout à fait indigne d'Ambassadeurs: on les congedia néanmoins avec beaucoup d'honneur: le Roi en presence de tous les Omrahs leur fit present de deux riches Serapahs à chacun, & ordonna qu'on leur portât à leur maison huit mille Roupies, ce qui montoit à près de deux mille écus pour chacun: il leur donna aussi, pour presenter aux Kans leur Maîtres, de très-beaux Serapahs, quantité de brocars des plus riches & des mieux travaillez, quantité de fines toiles & d'Alachas ou étoffes de soye à rayes d'or ou d'argent, quelques tapis & deux poignars couverts de pierres.

Pendant leur sejour je les allai voir trois fois, je leur fus présenté comme Medecin par un de mes amis, fils d'un

• Us.

Usbec qui a fait fortune à cette Cour ; j'avois dessein d'apprendre d'eux quelque chose de particulier de leur pays ; mais je trouvai des gens si ignorans qu'ils ne connoissoient pas seulement les confins de leur Etat , & qui ne me purent jamais donner aucun éclaircissement sur ces Tartares qui ont conquis la Chine depuis quelques années ; enfin , ils ne me dirent presque rien que je ne fusse déjà d'ailleurs. J'eus même la curiosité de dîner avec eux , ce qui me fut assez facile ; ce ne sont pas gens à grandes ceremonies ; le repas étoit fort extraordinaire pour un homme comme moi ; car ce n'étoit que chair de cheval ; je ne laissai néanmoins pas de dîner : il y avoit un certain ragoût que je trouvai assez passable , aussi falloit il bien faire honneur à une viande si exquise & dont ils sont si frians. Pendant le dîner ce fut un silence merveilleux , ils ne songeoient qu'à enfourner du Pelau à pleines mains ; car ils ne savent ce que c'est que de cuillieres ; mais quand cette chair de cheval eut un peu operé dans l'estomac , la parole leur revint , & ils s'efforcèrent de me persuader qu'ils étoient les plus adroits à tirer de l'arc , les plus robustes hom-

hommes du monde; ils se faisoient apporter des arcs qui étoient de beaucoup plus gros & plus grands que ceux de l'Hindoustan, & vouloient gager qu'ils perceroient un bœuf ou mon cheval de part en part. Ils passèrent ensuite à la force & à la valeur de leurs femmes qu'ils me depeignoient tout autres que des Amazones; ils m'en dirent plusieurs histoires fort étranges, une entre autres admirable, si je la pouvois rendre avec une éloquence Tartaresque comme eux. Ils conterent que dans le temps qu'Aureng-Zebe faisoit la guerre dans leur pays, un parti de vingt-cinq ou trente Cavaliers Indiens vint donner sur un petit village. Pendant qu'ils pilloient, & qu'ils liquoient tous ceux qu'ils pouvoient atraper pour les faire esclaves, une bonne Vieille leur dit, mes enfans, ne faites point tant les mechans, ma fille n'est pas ceans, elle viendra bientôt, retirez-vous si vous êtes sages, vous êtes perdus si elle vous rencontre; ils se moquerent de la vieille & de son avis, & ne laisserent pas de charger, de lier & de l'emmenner elle même; mais ils ne furent pas à demi lieuë de là que la vieille, qui regardoit toujours derriere elle, jecta un grand cri de joye reconnoissant sa fille
à la

à la grande poussière & au bruit que faisoit son cheval ; & d'abord cette généreuse Tartare montée sur un cheval furieux , son arc & son carquois pendu à son côté , leur cria de loin qu'elle étoit encore prête à leur donner la vie , s'ils vouloient ramener au village tout ce qu'ils avoient pris , & se retirer sans bruit ; l'avis de la fille les émut aussi peu qu'avoient fait ceux de la mère ; néanmoins ils furent bien étonnez quand ils la virent décocher en un moment trois ou quatre grosses flèches qui jetterent autant de leurs gens par terre , ce qui les obligea de mettre la main au carquois ; mais elle se tenoit si éloignée qu'aucun d'eux ne pouvoit l'atteindre ; elle se moquoit de leurs efforts & de leurs flèches , ayant su les attaquer de la portée de son arc , & les mesurer selon la force de son bras qui étoit tout autre que les leurs ; si bien qu'après en avoir tué la moitié à coups des flèches , & les avoir mis en desordre , elle vint fondre le sabre à la main sur le reste qu'elle tailla en pieces.

Les Ambassadeurs de Tartarie n'étoient pas encore sortis de Dehli qu'Aureng-Zebe tomba extrêmement malade ; une fièvre violente & continuë lui faisoit perdre quelquefois le jugement ; il
fur

fut laifi d'une telle paralysie à la langue qu'elle lui ôtoit presque la parole , & les Medecins desespoient de sa santé ; on entendoit dire à toute heure que c'en étoit fait , & que Rauchenara-Begum faisoit celer sa mort pour ses desseins ; le bruit couroit même que le Raja Jessomscingue, qui étoit Gouverneur en Guzarate, venoit à grandes journées pour délivrer Chah-Jehan ; que Mahobet-kan qui avoit enfin obéi aux ordres d'Aureng-Zebe , quittant le Gouvernement de Kaboul , & qui étoit déjà en deçà de Lahor pour s'en revenir, se hâtoit aussi avec trois ou quatre mille Cavaliers à même dessein , & que l'Eunuque Etbar-kan, qui gardoit Chah-Jehan dans la forteresse d'Agra, vouloit avoir l'honneur de le délivrer. Nous voyions d'un côté Sultan Mazum briguer fortement , & tâcher par promesses de s'assurer des Omrahs , jusques là qu'une nuit il s'en alla déguisé chez le Raja Jessingue le prier & comme se jeter à ses pieds pour l'obliger de prendre ses intérêts en main ; nous savions d'ailleurs que Rauchenara-Begum avec Fedaykan Grand Maître de l'artillerie & plusieurs Omrahs briguoient & se declaroient pour le jeune Prince Sultan Ekbar le troisième
fils

filz d'Aureng-Zebe, quoi qu'il ne fût encore âgé que de sept à huit ans, les Concurrents des deux partis se vantans cependant qu'ils n'avoient point d'autre dessein que de délivrer Chah-Jehan; de sorte que le peuple croyoit qu'il alloit être mis en liberté, quoique pas un des Grands n'y pensât tout de bon, & qu'ils ne fissent courir ces bruits que pour se donner plus de credit, & parce qu'il craignoit que par le moyen d'Etbar-kan ou par quelque autre intrigue secrete & inconnue on ne le vît un jour sortir en campagne; & en effet de tous tant qu'ils étoient, il n'y en avoit pas un qui eût eu sujet de souhaiter sa liberté & de le revoir sur le Trône, excepté Jessômseingue, Mohabet-kan, & quelques autres qui encore n'avoient pas fait grand' chose. N'avoient-ils pas tous été contre lui? du moins l'avoient-ils lâchement abandonné. Ils savoient bien qu'il feroit un Lion déchainé s'il sortoit; qui donc eût pu s'y fier? & que pouvoit esperer Etbar-kan qui l'avoit si rudement reserré? Je ne sai quand par quelque hazard il eût pu sortir de captivité, s'il ne se feroit point encore trouvé tout seul de son parti. Mais quoi qu'Aureng-Zebe fût extrêmement

ment malade, il ne laissoit pas de mettre ordre aux affaires & à la seureté de Chah-Jehan, & quoi qu'il eût conseillé à Sultan Mazum d'aller au plutôt ouvrir les portes à Chah-Jehan en cas qu'il vînt à mourir, il ne laissoit pourtant pas de faire écrire incessamment à Etbar-kan, & le cinquième jour dans le fort de sa maladie il se fit porter dans l'Assemblée des Omrahspour se faire voir, afin de desabuser ceux qui pourroient croire qu'il seroit mort, & pour obvier à quelque tumulte populaire ou à quelque accident qui auroit pu causer la sortie de Chah-Jehan. Le 7. le neuf & le dixième il se fit encore porter dans l'Assemblée pour la même raison; & ce qui est quasi incroyable, le treizième après être revenu d'un évanouissement qui avoit fait dire par toute la ville qu'il étoit mort, il fit entrer deux ou trois des plus grands Omrahs & le Raja Jesséingue pour leur faire voir qu'il étoit vivant, se fit lever en son seant, demanda de l'encre & du papier pour écrire à Etbar-kan, & se fit apporter le grand Sceau qu'il avoit donné en garde à Rauchenara-Begum, & qu'il avoit enfermé à l'ordinaire dans un petit sac cacheté du cachet qu'il portoit toujours attaché
au

au bras , craignant qu'elle ne s'en fût déjà servie pour ses desseins. J'étois alors proche de mon Agah quand on lui donna toutes ces nouvelles , & je m'aperceus qu'il dit en levant les mains au Ciel ; quelle force d'ame ! quel courage ! Dieu te reserve , Aureng Zebe , à de plus grandes choses , il ne veut pas que tu meures ; & en effet depuis cet accident il revint peu à peu en convalescence.

Aureng-Zebe n'eut pas plutôt repris sa santé , qu'il essaya de tirer des mains de Chah-Jchan & de Begum-Saheb la fille de Dara , pour assurer le mariage de Sultan Ekbar son troisième fils avec cette Princesse , à dessein de l'autoriser par là , & de lui donner même plus de droit à l'Empire ; car c'est celui qu'on croit qu'il y destine ; il est encore fort jeune , mais il a beaucoup de parens à la Cour très-puissans , & il est né de la fille de Chah Navaze-kan , & par conséquent du sang des anciens Souverains de Machate , Sultan Mahmoud & Sultan Mazum n'étant fils que de Ragipoutnys ou de filles de Rajas. Ces Rois , quoique Mahometans , ne laissent pas de prendre des filles de Gentils pour quelque intérêt

d'Etat, ou quand elles sont extraordinairement belles : mais Aureng-Zebe se trouva court dans cette entreprise. On ne sauroit croire de quelle hauteur & avec quelle fierté Chah-Jehan & Begum rejetterent la proposition, & même la jeune Princesse, qui, dans la crainte qu'on n'entreprît de l'enlever, demeura plusieurs jours inconsolable, & protesta qu'elle se tueroit plutôt cent fois que d'épouser le fils de celui qui avoit fait mourir son pere. Il n'eut pas davantage de satisfaction de Chah-Jehan sur certaines pierreries qu'il lui demandoit pour achever un ouvrage qu'il faisoit ajoûter à ce fameux Trône qu'on estime tant ; car il répondit fierement qu'Aureng-Zebe ne se mêlât que de gouverner son Royaume mieux qu'il ne faisoit, qu'il laissât là son Trône, qu'il étoit las d'entendre parler de ces pierreries, & que les marteaux étoient prêts pour les mettre en poussière à la premiere fois qu'on l'en importuneroit.

Les Hollandois ne voulurent pas être les derniers à donner le Mohbarec à Aureng-Zebe ; ils songerent aussi à lui envoyer un Ambassadeur. Ce fut Monsieur Adrican Commandeur de leur Factorie
de

de Sourate qu'ils choisirent pour l'Ambassade , & comme c'étoit un vrai honnête homme , de bon sens & de bon jugement , & qui ne negligeoit pas de prendre conseil de ses amis, il s'acquitta bien de cet emploi. Aureng-Zebe , quoi qu'il le porte extrêmement haut , & que d'ailleurs il affecte de paroître Mahometan zélé , & de mépriser par conséquent les Franguis ou Chrétiens , ne laissa pas de le recevoir avec beaucoup d'honneur & de civilité ; il affecta même de lui voir faire le Salam ou reverence à la Frangui, après qu'on le lui eut fait faire à l'Indienne ; il est vrai qu'il recut ses lettres par la main d'un Omrah , mais cela ne devoit point passer pour mépris ; car il n'avoit pas fait plus d'honneur à l'Ambassadeur d'Usbec ; il lui fit entendre après cela qu'il pouvoit faire venir son present , & lui fit vêtir en même temps un Ser-Apah de brocar & à quelques-uns de sa suite. Le present qu'il apporta consistoit en quantité d'Ecarlate très-fine ; verte & rouge , quelques grands miroirs , & quantité de beaux travaux de la Chine & du Japon , entre lesquels il y avoit un Paleky & un Tack-Ravan, ou Trô-

ne de campagne, d'un ouvrage qui fut admiré. L'Ambassadeur ne fut pas dépêché si tôt qu'il eût souhaité, parceque c'est la coutume des Mogols de retenir les Ambassadeurs le plus qu'ils peuvent, dans la croyance qu'ils ont qu'il y va de leur honneur & de leur grandeur de se faire faire long-tems la cour par des Etrangers; on ne l'arrêta néanmoins pas si long-temps que les Ambassadeurs d'Usbec, & bien lui en prit; car son Secrétaire y mourut, & le reste de ses gens commençoit déjà à tomber malade. Lors que le Roi le congédia, il lui fit vêtir une autre Ser Apah de brocar comme le premier, & lui en donna même un très-riche pour porter au General de Balavia avec un poignard couvert de pierreries & une lettre fort obligeante.

Le principal but des Hollandois dans cette Ambassade étoit de se faire connoître immédiatement au Roi, s'autoriser par là, & intimider les Gouverneurs des ports de Mer & autres lieux où ils ont leurs Factories, afin qu'ils n'entreprennent pas, quand il leur plaira, de leur faire des insultes & de les troubler dans leur trafic, & pour leur faire connoître qu'ils auroient à faire à

une

une Nation puissante & capable de s'adresser & de se plaindre immédiatement au Roi. Leur but étoit encore de faire voir l'intérêt que le Roi avoit dans leur Commerce ; c'est pour cela qu'ils montroient de grands rôles des marchandises qu'ils achètent par tout le Royaume, & des sommes considérables d'or & d'argent qu'ils y apportent tous les ans : sans parler néanmoins de celles qu'ils en tirent par le cuivre & le plomb, la canelle, le clou de girofle, la muscade, le poivre, le bois d'aloës, les Elephans & autres marchandises d'Hollande.

Environ ce temps-là un des plus anciens & des plus considérables Omrahs d'Aureng-Zebe s'ingéra un jour de lui remontrer que ce grand embarras d'affaires de toutes sortes, & cette activité perpétuelle d'esprit pourroit bien encore alterer son temperament & incommoder sa santé : Mais Aureng-Zebe sans faire presque semblant de l'écouter, se tourna d'un autre côté, le laissa là, & s'adressant à un des premiers Omrahs de la Cour, homme de bon sens & homme de lettres, il lui parla à peu près de cette manière, selon que je l'ai pu apprendre du fils de ce Seigneur qui étoit un jeune Mede-

cin de mes amis. Vous autres Savans, n'êtes-vous pas tous d'accord qu'il est des temps & des conjonctures si pressantes qu'un Roi doit hazarder sa vie pour ses sujets, & se doit sacrifier pour leur défense les armes à la main? Cependant ce delicat ne veut pas que je me peigne l'esprit, & que je sois obligé de consacrer mes veilles & mes soins, & quelques jours de ma vie, pour le bien public; & semble me vouloir porter par ses raisons de santé à ne songer qu'à la passer doucement & à abandonner entièrement les affaires & le gouvernement entre les mains de quelque Vifir. Et ne fait-il pas que la Providence m'ayant fait naître fils de Roi, & m'ayant destiné à la Couronne, elle m'a par conséquent fait naître, non pas pour moi seul, mais pour le bien & le repos du public, & pour procurer une vie tranquille & heureuse à mes sujets, autant que la justice, l'autorité Royale & la seureté de l'Etat le peuvent permettre? Il ne voit pas la consequence de ses conseils, & combien de malheurs traînent d'ordinaire les Vizirats. Pense-t-il que ce soit sans raison que notre grand Sadi ait si hardiment prononcé : Cessez, Rois, cessez d'être Rois,

ou

ou sachez gouverner vos Royaumes vous mêmes? Va, dis à ton compatriote que j'agrérai toujours les soins qu'il prendra à l'ordinaire dans l'exercice de sa Charge, mais qu'il ne s'émancipe plus jusques à ce point. C'est bien assez de cette inclination naturelle que nous avons tous à vivre longuement & agreablement sans souci & sans embarras; elle ne nous donne que trop souvent de ces fortes de conseils sans qu'il soit besoin d'autres Conseillers, & nos femmes ne savent que trop souvent nous faire pancher de ce côté-là.

En ce même temps l'on vit arriver un accident bien funeste qui fit grand bruit dans Dehli, & principalement dans le Serrail, & qui desabusa quantité de personnes qui avoient de la peine à croire comme moi que les Eunuques, quoique coupez tout ras, devinssent amoureux comme les autres hommes. Didar-kan l'un des premiers Eunuques du Serrail, & qui avoit fait bâtir une maison où il venoit souvent coucher & se divertir, devint amoureux d'une très-belle femme, sœur d'un de ses voisins qui étoit un Ecrivain Gentil. Ces amourettes durèrent assez long-temps sans que per-

sonne y trouvât beaucoup à redire, parce qu'enfin c'étoit un Eunuque qui a droit d'entrer par tout, & une femme ; mais la familiarité devint si grande & si extraordinaire entre les deux Amans, que les voisins se doutèrent de quelque chose, & en railloient l'Ecrivain ; ce qui le picqua tellement, que par plusieurs fois il menaça sa sœur & l'Eunuque de les tuer, s'ils continuoient leur commerce ; & effectivement une nuit qu'il les trouva couchez ensemble, il poignarda l'Eunuque & laissa sa sœur pour morte. Tout le Serrail, femmes & Eunuques se liguerent contre lui pour le faire mourir, mais Aureng-Zebe se mocqua de toutes leurs brigues & se contenta de le faire faire Mahometan. On ne croit pas néanmoins qu'il puisse long-temps éviter la puissance & la méchanceté des Eunuques, car il n'en est pas, dit-on ici communement, des hommes comme des animaux, ces derniers deviennent plus doux & plus traitables quand on les coupe, & les hommes plus vicieux & plus méchants, arrogans pour l'ordinaire & insupportables, si ce n'est que ces vices, comme il arrive quelquefois, se changent, je ne sçai comment, en une fidélité, en une bravou-
re.

re & en une generosité merveilleuse. •

Ce fut encore environ le même temps, ce me semble, qu'on vit Aureng-Zebe un peu degouté de Rauchenara-Begum à cause qu'elle fut soupçonnée d'avoir fait entrer deux hommes à diverses fois dans le Serrail, qui furent découverts & menez devant Aureng-Zebe; neanmoins comme ce n'étoit qu'un soupçon, il ne lui en témoigna pas un grand ressentiment, & il n'en usa pas avec tant de rigueur & de cruauté envers ces misérables qu'avoit fait Chah-Jehan. Voici de quelle façon une vieille Mestice de Portugais, qui avoit été long-temps esclave dans le Serrail, & qui y entroit & en sortoit, me conta la chose. Elle me dit que Rauchenara-Begum, après avoir tiré d'un jeune homme tout ce qu'il avoit pu pendant quelques jours qu'elle l'avoit tenu caché, le donna à quelques femmes pour le conduire pendant la nuit au travers de quelques jardins, & le faire fauver; mais soit qu'elles eussent été découvertes, ou qu'elles eussent eu peur de l'être, ou autrement, elles s'enfuirent & le laisserent là errant parmi ces jardins sans qu'il fût de quel côté tourner: enfin ayant été rencontré, & mené de-

vant Aureng-Zebe qui l'interrogea beaucoup sans en pouvoir presque tirer autre chose, sinon qu'il étoit entré par dessus les murailles, Aureng-Zebe commanda simplement qu'on le fît sortir par où il étoit entré; mais les Eunuques en firent peut-être plus que ne prétendoit Aureng-Zebe; car ils le jetterent du haut des murailles en bas. Pour ce qui est du second, cette même femme me dit qu'il fut trouvé errant dans les jardins comme le premier, & qu'ayant confessé qu'il étoit entré par la porte, Aureng-Zebe commanda de même simplement qu'on le fassé sortir par la porte, se réservant néanmoins de faire un grand & exemplaire châtiment sur les Eunuques, parce que c'est une chose qui non seulement regarde l'honneur de la maison du Roi, mais aussi la seureté de sa personne.

Quelques mois après on vit arriver à Dehli cinq Ambassadeurs presque en même temps. Le premier fut celui du Cherif de la Mecque, dont le présent consistoit en quelques chevaux Arabes, & un balay dont avoit été balayée cette espece de petite Chapelle qui est au milieu de la grande Mosquée de la Mecque;

Mecque ; car les Mahometans ont une grande veneration pour ce lieu , qu'ils appellent Beit-Allah , qui veut dire Maison de Dieu , dans la croyance qu'ils ont que c'est le premier Temple qui ait jamais été dedié au vrai Dieu , & que ce fut Abraham qui le lui dedia. Le second & le troisieme Ambassadeur furent celui du Roi de l'Yeman ou Arabie Heureuse , & celui du Prince de Bassora , qui presenterent aussi des chevaux Arabes. Les deux autres Ambassadeurs étoient envoyez par le Roi de l'Ebeche ou Ethiopie. L'on ne tint pas grand conte des trois premiers , ils paroissoient si miserables & si mal en ordre qu'on voyoit assez qu'ils ne venoient que pour atraper une piece d'argent par le moyen de leur present , & par le moyen de plusieurs chevaux & autres marchandises que sous prétexte d'Ambassadeurs ils faisoient entrer dans le Royaume , sans payer de Douane , pour les vendre , & de l'argent en acheter des étoffes des Indes , & se retirer sans payer encore le droit de sortie.

Pour ce qui est de l'Ambassade des Ethiopiens , elle merite d'être prise de plus loin. Le Roi d'Ethiopie ayant eu nouvelle de la Revolution des Indes fit

dessein de faire passer son nom en ces quartiers, & d'y faire connoître sa grandeur & sa magnificence par quelque celebre Ambassade, ou, comme veut la medifance, ou plutôt la pure verité, pour profiter de quelque present comme les autres. Et voici quelle étoit cette admirable Ambassade : il choisit pour ses Ambassadeurs deux personages qu'on doit croire des plus considerables de sa Cour, & estimez capables de faire réussir un si beau dessein. Le premier étoit un Marchand Mahometan, que j'avois vu il y avoit quelques années à Moka lors que j'y passai venant d'Egypte par la Mer Rouge, où il étoit de la part de ce Prince pour vendre quantité d'Esclaves, & de l'argent qui en provient acheter des marchandises des Indes. C'est là le beau trafic de ce grand Roi Chrétien d'Afrique. Le 2. étoit un Marchand Chrétien Arménien, né & marié en Alep, connu en Ethiopie par le nom de Murat ; je l'avois aussi vu à Moka, où il m'avoit donné la moitié de sa chambre & de très-bons avis, dont j'ai parlé dans le commencement de cette Histoire, pour me détourner de passer en Ethiopie selon le dessein que j'en avois fait. Il venoit aussi en ce lieu

tous

tous les ans de la part du Roi pour le même sujet que le Mahometan, & apor-
toit le present que ce Roi faisoit tous les
ans à Messieurs de la Compagnie Angloise
& Hollandoise des Indes Orientales, &
emportoit le leur. Or le Roi suivant
son dessein & l'envie qu'il avoit que ses
Ambassadeurs parussent par tout avec é-
clat, fournit largement aux frais de l'Am-
bassade. Il leur donna trente-deux petits
esclaves, filles ou garçons, pour vendre à
Moka, & en faire un beau fonds de dé-
pense pour le reste du voyage. Voilà cet-
te admirable largesse; car on les vend là
ordinairement vingt-cinq ou trente écus
la piece l'un portant l'autre, ce qui de-
voit par consequent faire une somme très-
considerable. Il leur donna de plus pour
faire present au Grand Mogol vingt-cinq
Esclaves choisis, entre lesquels il y en a-
voit neuf ou dix fort jeunes, propres à
être faits Eunuques. Je laisse à penser si
c'étoit un present fort digne d'un Roi, &
principalement d'un Roi Chrétien à un
Prince Mahometan; mais le Christianis-
me des Ethiopiens est bien different du
nôtre. Il leur donna encore pour le Grand
Mogol quinze chevaux qu'ils estiment
autant que ceux d'Arabic; une espece
de

de petite Mule dont j'ai vu la peau, qui étoit une chose très-rare; il n'y a Tigre si bien marqueté ni Alacha des Indes ou étoffe de soye à rayes, si bien rayée, ni avec tant de variété, d'ordre & de proportion qu'elle l'étoit. De plus deux dents d'Elephant si prodigieuses, qu'ils assuroient que c'étoit tout ce que pouvoit faire un homme bien fort que d'en enlever une de terre; & enfin une corne de bœuf pleine de civette; c'étoit aussi un prodigieuse corne, j'en mesurai l'ouverture lors qu'ils vinrent à Dehli, elle avoit plus de demi-pied de diametre. Toutes choses étant ainsi royalement préparées, les Ambassadeurs partirent de Gonder Capitale d'Ethiopie, située dans la Province de Dumbia, & s'en vinrent par de très-mauvais pays, étant en chemin plus de deux mois à Beiloul, qui est un port de Mer desert vis à vis de Moka, proche de Bab-el-Mandel, n'osant venir, pour des raisons que je pourrai dire ailleurs, par le chemin ordinaire des Caravanes qui se fait aisément en quarante jours à l'Arkiko, & de là passer à l'Ile de Masouva où le Grand Seigneur tient garnison. Pendant le temps qu'ils furent à Beiloul, attendans une barque de Moka pour traverser la

Mer

Mer Rouge, il leur mourut quelques Esclaves, parce que la barque tarda trop à venir, & qu'ils n'y trouvoient pas tous les rafraichissemens qui leur étoient nécessaires. Quand ils furent à Moka, ils ne manquerent pas de vendre leurs marchandises pour faire ce fonds d'Ambassade selon l'ordre qu'ils en avoient, mais ils eurent le malheur que les Esclaves se trouverent cette année à bon marché, parce que plusieurs autres Marchands y en avoient amené; néanmoins ils ne laisserent pas d'en faire ce fonds considerable & de poursuivre leur entreprise. Ils s'embarquerent sur un vaisseau des Indes pour passer à Sourate; leur navigation fut assez heureuse; ils ne furent pas vingt-cinq jours en Mer; mais, soit qu'ils n'eussent pas donné trop bon ordre aux provisions, soit que leurs finances fussent déjà épuisées ou autrement, il leur mourut plusieurs chevaux & plusieurs Esclaves avec la Mule dont ils sauvèrent la peau. Ils ne furent pas plutôt arrivés à Sourate, qu'un certain Revolté du Visapour nommé Seva-Gi, vint piller & brûler la ville, & en même temps leur maison, sans qu'ils pussent sauver autre chose que leurs lettres, quelques Escla-

Esclaves qui étoient malades , ou que Seva-Gi ne put atraper , leurs habits à l'Ethiopienne qu'il ne leur envia point , la peau de la Mule dont il ne se mettoit , je crois , guere en peine , & la corne de bœuf qu'il trouva déjà vuide de civette. Ils exageroient fort leur malheur , mais ces méchans Indiens qui les avoient vu arriver délabrez comme ils étoient , sans provision sans habits , sans argent & sans lettres de change , disoient qu'ils étoient bien heureux , & qu'ils devroient compter le pillage de Scurate pour une des meilleures fortunes de leur vie ; parce que Seva-Gi leur avoit épargné la peine de conduire à Dehli leur miserable present , & leur avoit fourni un très-beau prétexte de faire les gueux & les kaimans , de vendre la civette , & quelques Esclaves qu'ils disoient être à eux en propre , & demander de quoi vivre au Gouverneur de Sourate , qui les nourrit quelque temps , & leur fournit même enfin de l'argent & quelques charettes pour continuer leur voyage jusques à Dehli. Monsieur Adrican , Chef de la Factorie des Hollandois , qui étoit de mes amis , donna à l'Arménien Murat une lettre de recommandation pour moi qu'il m'apporta

ta lui-même à Dehli sans savoir que je fusse son hôte de Moka. Ce nous fut une assez plaisante & agreable rencontre lors que nous nous reconnûmes l'un l'autre depuis cinq ou six ans que nous ne nous étions vus ; je l'embrassai tendrement & lui promis que je le servirois en tout ce qui seroit en mon pouvoir. Mais quoi que j'eusse des connoissances à la Cour, il m'étoit presque impossible de les servir ; car comme ils n'avoient rien apporté de leur present, sinon la peau de la Mule & la corne de Bœuf toute vuide où ils gardoient leur Arac ou eau de vie de sucre noir dont ils étoient très-frians, & qu'on les voyoit aller par les rues sans Palky, & sans chevaux, si ce n'étoit celui de notre Pere Missionnaire, ou un des miens qu'ils penserent tuer, ou quelque miserable charette de louage, avec des habits de vrais Bedouïns, & une suite de sept ou huit de leurs Esclaves nuds pieds, nuds tête, & qui pour tout habillement n'avoient qu'une vilaine écharpe bridée entre les cuisses, avec un demi linceul sur l'épaule gauche passé par dessous l'aisselle droite, en façon de manteau d'Eté ; j'avois beau parler pour eux, on ne les prenoit que pour des gueux, & l'on

l'on ne faisoit pas semblant de les regarder , néanmoins je prêchai tant la grandeur de leur Roi auprès de mon Agah Danechmend-kan qui avoit intérêt à m'entendre , parce qu'il avoit les affaires étrangères entre les mains , qu'Aureng-Zebe leur donna audience , reçut leurs lettres , leur fit donner un Ser-apah qui étoit une Veste de brocar , une Echarpe ou ccinture de soye en broderie & un Turban de même , fit donner ordre pour leur subsistance , & les dépêcha bien-tôt , & même avec beaucoup plus d'honneur qu'ils ne devoient espérer ; car en les congédiant il leur fit encore vêtir à chacun un Ser-apah , & leur fit présent pour eux en leur particulier de six mille Roupies , ce qui monte à près de trois mille écus , dont le Mahometan en eut quatre & Murat deux , parce qu'il étoit Chrétien. Il leur donna pour présenter au Roi leur Maître un Ser-apah fort riche , deux grands Cornets ou Trompettes d'argent doré , deux Timbales d'argent , un Poignard couvert de Rubis , & la valeur à peu près de vingt mille francs en Roupies d'or ou d'argent , pour faire voir , disoit-il , à leur Roi de la monnoye comme chose rare , n'y en

en ayant point dans son pays ; mais il savoit bien que ces Roupies ne sortiroient pas du Royaume , & qu'ils en acheteroient des marchandises des Indes ; aussi les employerent ils en fines toiles de coton pour faire des chemises à leur Roi , à la Reine & à son fils unique légitime qui doit être son successeur , en Alachas ou étoffes de soye à rayes d'or ou d'argent pour faire des vestes & des calçons d'Eté , en Ecarlatte d'Angleterre verte & rouge pour faire aussi deux Abbs ou Vestes à l'Arabe pour leur Roi ; en Epicerics , & en quantité de toiles plus grossieres pour plusieurs Demoiselles de son Serrail & pour les enfans qu'il a eu d'elles , le tout sans payer de Douanes.

Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, trois choses me firent presque repentir de les avoir servis. La première est que Murat m'ayant promis de me laisser pour cinquante Roupies un sien petit Fils qui étoit fort bien fait, d'un noir fin, & qui n'avoit point ce gros nez écaillé, ni ces grosses levres ordinaires aux Ethiopiens, il me manqua de parole, & me fit presenter qu'il n'en vouloit pas moins

moins de trois cens ; avec tout cela je pensai l'acheter pour la rareté du fait, & pour qu'il fût dit qu'un pere m'avoit vendu son enfant. La seconde, c'est que je découvris que Murat, aussi bien que le Mahometan, s'obligea à Aureng-Zebe de faire en sorte envers leur Roi, qu'il permectroit qu'on fit rebâtir dans l'Ethiopie une vieille Mosquée ruinée du temps des Portugais, & qui avoit été bâtie pour Tombeau d'un certain Cheik ou Derviche qui y passa de la Mecque pour la Propagation du Mahometisme, & y fit de grands progrès ; ils receurent d'Aureng-Zebe deux mille Roupies pour cela. Cette Mosquée avoit été jettée par terre par les Portugais lors qu'ils porterent de Goa le secours en Ethiopie, que le Roi qui se fit Catholique leur avoit demandé contre un Prince Mahometan qui envahissoit le Royaume. La troisième c'est qu'ils prièrent Aureng-Zebe de la part de leur Roi de leur donner un Alcoran & huit autres livres dont j'ai le mémoire, des plus renommés qui soient dans la Religion Mahometane ; ce procédé me sembla bien lâche & bien vilain pour un Ambassadeur & pour un Roi Chrétien, & me confirma ce qu'on

qu'on m'avoit dit dès Moka, qu'il faut que ce Christianisme d'Ethiopie soit quelque chose d'admirable ; que tout cela sent fort le Mahometisme, & que les Mahometans s'y vont multiplians par tout, principalement depuis le tems que les Portugais, qui y avoient penetré pour la raison que je viens de dire, furent tuez après la mort du Roi par l'intrigue de la Reine mere, ou chassés avec le Patriarche Jesuite qu'ils avoient amené de Goa.

Pendant le temps que les Ambassadeurs furent à Dehli, mon Agah qui est extraordinairement curieux, les faisoit venir souvent chez lui en ma presence pour s'instruire de l'état & du gouvernement de leur pays. & principalement pour s'informer de la source du Nil qu'ils appellent Abbabile, dont ils nous parloient comme d'une chose si connue que personne n'en doutoit. Murat même & un Mogol qui étoit retourné d'Ethiopie avec lui, y avoient été, & nous en dirent à peu près ces particularités qui conviennent avec ce que j'en avois appris à Moka. Que le Nil avoit son origine dans le pays des Agaus ; qu'il sortoit de terre par deux sources bouillonnantes proches l'une de l'autre qui formoient un petit Lac d'en-

d'environ trente ou quarante pas de long; qu'au sortir de ce Lac il étoit déjà une riviere raisonnable, & que d'espace en espace il recevoit de petites rivières qui le grossissoient. Ils ajoûtoient qu'il s'en alloit tournant & formant comme une grande Ile, & qu'après avoir tombé de plusieurs rochers escarpez, il se jettoit dans un grand Lac où il y a plusieurs Iles fertiles, quantité de Crocodiles, & ce qui seroit assez remarquable, s'il étoit vrai, quantité de Veaux Marins, qui n'ont d'autre issue pour les excemens de ce qu'ils mangent, que la gueule par où ils les vomissent; ce Lac étant dans le pays de Dumbia à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq journées de la source du Nil; & qu'enfin il sortoit de ce grand Lac chargé de beaucoup d'eaux, des rivières & des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluies, qui commencent reglement comme dans les Indes (ce qui est tout-à-fait considerable & convainquant pour l'inondation du Nil) sur la fin de Juillet, pour s'en aller passer par Sonnar Ville Capitale du Roi des Funges tributaire du Roi d'Ethiopie, & de là se jeter dans les plaines de Mesra qui est l'Egypte. Les Ambaf-
sa.

fadeurs n'avoient garde de manquer d'en dire plus qu'on n'en vouloit sur la grandeur de leur Roi & sur la force de son armée ; mais ce Mogol n'en convenoit pas trop , & en leur absence nous representoit cette armée qu'il avoit vuë deux fois en campagne le Roi à la tête , comme la plus miserable chose du monde. Il nous racontoit aussi plusieurs particularitez du pays , que j'ai mises dans mes Memoires que je tâcherai peut-être quelque jour de débrouiller ; cependant je rapporterai trois ou quatre choses que me dit Murat , parce que je les teouve fort extravagantes pour un Royaume Chrétien. Il me disoit donc qu'il n'y avoit guere d'hommes en Ethiopie qui outre leur femme legitime n'en eussent plusieurs autres , & le bon homme avouoit lui même en avoir deux , sans compter celle qu'il avoit laissée à Alep : Que les femmes Ethiopiennes ne se cachotent pas ainsi que dans les Indes entre les Mahometans ni même entre les Gentils : Que celles du menu Peuple, filles ou mariées, esclaves ou libres, se trouvoient souvent pêle mêle jour & nuit dans une même chambre sans toutes ces jalousies des autres Pays : Que celles des Seigneurs ne se

ca-



cacheoient pas beaucoup pour entrer dans la maison d'un simple Cavalier qu'elles favoient être homme d'exécution : Que si je fusse allé en Ethiopie on m'auroit d'abord obligé à me marier comme on avoit fait depuis quelques années un certain Européen qui se disoit Medecin Grec, quoi qu'il fût Padry, avec la fille duquel il prétendoit marier un de ses fils : Qu'un vieillard d'environ quatre-vingts ans presenta un jour au Roi vingt-quatre fils tous en âge de porter les armes, que le Roi lui demanda s'il n'avoit que cela d'enfans, & que lui ayant répondu que non, si ce n'étoit quelques filles, le Roi le renvoya fort rudement en lui disant, Va, va, vieux veau, tu devrois avoir honte dans l'âge où tu es, de n'avoir que cela d'enfans, manque-t-il de femmes en mon Royaume ? Que le Roi avoit du moins quatre-vingt fils ou filles qui couroient pêle mêle dans son Serrail, & que c'étoit pour eux qu'il faisoit faire quantité de bâtons ronds vernillez faits comme une petite massue, patce que ces enfans étoient ravis d'avoir cela à la main comme un Sceptre qui les distinguoit de ceux qui étoient fils de quelques esclaves ou autres gens du Serrail. Aureng-Zebe les
fit

fit auffi venir deux fois devant lui pour la même raison que mon Agah, & principalement pour s'enquerir de l'état du Mahometisme du Pays : il eut même la curiosité de voir la peau de la Mule qui demeura je ne fai comment à la forteresse entre les Officiers, ce qui me fut une mortification bien grande, parce qu'ils me l'avoient destinée pour les bons services que je leur avois rendus ; je faisois mon compte que j'en ferois present un jour à quelqu'un de nos curieux d'Europe. J'insistois fort qu'avec la peau de la Mule ils portassent la grande Corne à Aureng-Zebe, pour la lui faire voir, mais nous trouvions ce grand.inconvenient, que peut-être il leur eût fait cette demande qui les auroit embarrassés ; comment il s'étoit pu faire qu'ils eussent sauvé la Corne du pillage de Sourate & perdu la Civette.

Dans le temps que les Ambassadeurs d'Ethiopie étoient à Dchli, Aureng-Zebe fit assembler son Conseil Privé & les plus doctes personnes de sa Cour, pour déterminer du nouveau Maître qu'il donneroit à son troisième fils Sultan Ekbar celui qu'il destine pour son successeur. Il fit voir dans ce Conseil la passion qu'il a de

faire instruire ce jeune Prince & d'en faire quelque grand homme. Aureng-Zebe n'ignore pas de quelle importance est la chose, & qu'il seroit à souhaiter que comme les Rois surpassent le reste des hommes en grandeur, ils les surpassassent aussi en vertu & en science. Il n'ignore pas encore sans doute qu'une des principales sources de la misère, du mauvais gouvernement, du depoplement & de la decadence des Empires d'Asie, vient de ce que les enfans des Rois n'étant élevez que parmi des femmes & des Eunuques, qui ne sont souvent que de misérables esclaves de Russie, Circassie, Mingrelie, Gurgistan, Ethiopie, ames basses & serviles, ignorantes & superbes; ces Princes deviennent Rois; étant âgez, sans avoir reçu l'instruction & sans savoir ce que c'est d'être Rois, étonnez quand ils commencent à sortir du Serail comme des gens qui viendroient d'un autre monde, ou qui fortiroient de quelque caverne souterraine où ils auroient été nourris toute leur vie, admirans tout comme de grands innocens, croyans tout & craignans tout comme des enfans, ou rien du tout comme de fiers étourdis, tout cela suivant leur naturel

turel & suivant les premières idées qu'on leur donne, orgueilleux pour l'ordinaire, arrogans & graves, mais d'une certaine façon d'orgueil & de gravité si fade & si dégoûtante, & qui leur sied si mal, qu'on voit clairement que tout cela n'est que brutalité, ou barbarie, ou la suite de quelque leçon mal étudiée & affectée; ou bien donnans dans de certaines civilitez pueriles qui sont encore plus fades & plus dégoûtantes, ou dans les cruautés, mais dans ces cruautés aveugles & brutales & dans une yvrognerie basse & grossière, ou dans un luxe sans mesure & sans raison, ou se ruinant le corps & l'esprit avec leurs Concubines, ou abandonnans tout pour se jeter dans les plaisirs de la chasse comme des animaux carnaciers, prisans plus une mutte de chiens que la vie de tant de pauvres gens qu'ils font trainer par force à leurs chasses, & qu'ils y laissent mourir de faim, de chaud, de froid & de misère; se jettans en un mot quasi toujours dans quelque extrémité tout à fait déraisonnable & extravagante selon que les porte, comme j'ai déjà dit, leur naturel ou les premières idées qu'on leur donne, & demeurans ainsi presque tous dans une ignorance de ce qui concerne

l'état du Royaume, les rênes du Gouvernement abandonnées entre les mains d'un Vifir, qui les entretient dans leur ignorance & dans leurs passions, qui sont les plus puissans après qu'il ait pour pouvoir toujours gouverner à sa fantaisie avec plus de sûreté & moins de contradiction, & entre les mains de ces esclaves leurs merès, de leurs Eunuques qui ne savent souvent que tramer des intrigues de cruauté, se faisant étrangler ou chasser les uns les autres, & souvent les Vifirs mêmes & les plus grands Seigneurs, sans que qui que ce soit qui a un peu de bien puisse être en sûreté de sa vie.

Après tous ces Ambassadeurs dont nous avons parlé, l'on eut enfin nouvelle que celui de Perse étoit sur la frontière. Les Omrahs Persiens qui sont au service du Mogol faisoient courir le bruit qu'il venoit pour des affaires de très-grande importance, quoi que les personnes intelligentes se doutassent assez qu'il ne devoit pas y avoir grand' chose, que le temps des grands coups étoit passé, & que ce qu'en faisoient les Omrahs & autres Persiens c'étoit plutôt pour se faire de fête & pour faire valoir leur nation qu'autrement. Ces mêmes Persiens ajoûtoient
que

que l'Omrah, qu'Aureng-Zebe envoya au devant de lui pour le recevoir & pour le faire traiter honorablement sur les chemins, avoit ordre exprès de ne rien épargner pour découvrir de l'Ambassadeur quel pouvoit être le principal sujet de l'Ambassade, & de plus lui faire entendre que c'étoit une ancienne & generale coutume de tous les Ambassadeurs de faire le Salam ou la reverence à l'Indienne, & de ne donner les lettres au Roi que par main tierce ; cependant on a vu qu'il n'y avoit guere d'apparence en ce qu'ils disoient, & qu'Aureng-Zebe se mettoit bien au dessus de tout cela. Le jour de son entrée il receut tout l'honneur possible ; les Bazars par où on le fit passer se trouverent tout peints de nouveau , & bordez de Cavalerie , durant plus d'une lieüe ; plusieurs Omrahs l'accompagnerent avec la Musique, les Timbales & les Trompettes , & lorsqu'il entra dans la forteresse ou Palais du Roi, on fit tirer l'artillerie. Aureng-Zebe le receut avec beaucoup de civilité, ne trouva point mauvais qu'il lui fit le Salam à la Persienne, & receut immédiatement de sa main les lettres de son Roi sans aucune difficulté , il les éle-

va même presque jusques sur la tête par honneur ; un Eunuque lui ayant aidé à les décacheter , il les lut avec un visage grave & serieux ; après quoi il se fit apporter une veste de brocar avec un turban & une écharpe ou ceinture de soye en broderie d'or & d'argent qu'il lui fit vêtir en sa présence , qui est ce que j'ai dit qu'on appelle Ser-apah ou vêtement depuis la tête jusques aux pieds. Un moment après on lui fit entendre qu'il pouvoit faire venir son present qui consistoit en vingt-cinq chevaux aussi beaux, que j'en eusse jamais vu ; on les menoit en main , & ils avoient des houffes de brocar en broderie ; il y avoit aussi vingt chameaux de race qu'on eût pris pour de petits éléphans, tant ils étoient grands & puissans. On aporta ensuite quantité de caisses qu'on disoit être pleines d'eau rose très-excellente, & d'une certaine eau distillée qu'on appelle Beidmichk, qui est fort chere , & qu'on croit être fort cordiale. On déplia par après cinq ou six tapis qui étoient très-beaux & d'une prodigieuse grandeur, & puis quelques pieces de brocar que je trouvai moyen de voir de près ailleurs, qui étoient très-riches, & d'un travail

vail à petites fleurs , si fin & si delicat , que je ne fai si en Europe on en pourroit trouver de semblables. On aporta encore quatre coutelas damasquinez avec autant de poignards , le tout couvert de pierreries ; & on aporta enfin cinq ou six harnois de cheval qu'on estimoit beaucoup , qui étoient aussi très beaux & très-riches ; l'étoffe étoit relevée de riche broderie avec de petites perles & de très-belles turquoises de la vieille roche. On remarqua qu'Aureng-Zebe considéra attentivement tout ce present ; qu'il admiroit la beauté & la rareté de chaque piece , & qu'il exaltoit de temps en temps la-generosité du Roi de Perse. Il assigna ensuite un lieu à l'Ambassadeur entre les premiers Omrahs , & après l'avoir entretenu un moment sur les fatigues de son voyage , il le congedia , lui repetant plusieurs fois qu'il le vint voir tous les jours. •

Pendant quatre ou cinq mois que l'Ambassadeur demeura dans Dehli , il fut toujours traité splendidement aux dépens du Roi , les plus grands Omrahs le regalan à leur tour , & il fut enfin congédié très-honorablement ; car Aureng-Zebe lui fit encore vêtir un riche Ser-

apah ; lui fit des presens considérables pour lui en particulier , se reservant à'en envoyer à son Maître par un Ambassadeur exprès ; comme il le fit quelque temps après.

Nonobstant tous les honneurs & toutes les caresses qu'Aureng-Zebe avoit faites à l'Ambassadeur, les mêmes Persiens que j'ai dit, prétendoient que le Roi de Perse le piquoit sensiblement dans ses lettres sur la mort de Dara , & sur l'emprisonnement de Chah-Jehan comme des actions indignes d'un Frere, d'un Fils , & d'un Musulman ou fidele, & qu'il le piquoit même sur ce mot d'Alem-Guire ou preneur de monde, qu'Aureng-Zebe avoit fait graver sur sa monnoye. Ils disoient que c'étoient ici les propres termes de la lettre. Puisque tu es donc cet Alem-Guire Beshm-Allah, au nom de Dieu, je t'envoie une épée & des chevaux , aprochons-nous l'un de l'autre ; ce qui eût été lui faire une espece de défi ; s'il en est ainsi , je m'en raporte. Quoi qu'il ne se passe guere de choses à cette Cour qu'un homme qui a de bonnes connoissances , qui fait sa langue & qui n'épargne point non plus que moi l'argent pour satisfaire sa

curiosité , ne puisse savoir facilement , néanmoins je ne l'ai jamais pu découvrir au vrai. Mais j'ai bien de la peine à croire que le Roi de Perse en ait usé de la sorte , cela sentiroit un peu trop à mon avis la rodomontade , encore que les Persiens n'en soient pas chiches quand il est question de se faire valoir & de faire montre de leur grandeur & de leur puissance. Je croirois bien plutôt , & je ne suis pas seul de mon sentiment , que la Perse n'est guere en état de faire d'entreprise sur l'Hindoustan , & qu'elle fera bien assez de garder son Kandahar du côté de l'Hindoustan , & ses frontieres du côté du Turc ; on connoît ses forces & ses richesses , elle ne produit pas tous les jours de ces grands Chah-Abas , courageux , instruits , fins & rusez qui savent se servir de tout , & faire beaucoup de choses à peu de frais ; que si elle se sentoît en état d'entreprendre quelque chose contre l'Hindoustan , ou qu'elle se piquât , ainsi qu'ils disent , de ces sentimens de pieté & de Musulman , pourquoi est-ce donc que pendant ces derniers troubles & guerres civiles qui ont duré si long-tems dans l'Hindoustan , elle s'est tenuë les bras croisez à regarder

le jeu , lors que Dara , Chah-Jehan , Sultan Sujah , & peut-être le Gouverneur de Caboul lui tendoient les mains , elle qui eût pu avec une mediocre armée & de mediocre dépence s'emparer du plus beau de l'Inde , du Royaume de Caboul jusques à l'Indus & au delà , & se faire ainsi Arbitre de toutes choses ? Neanmoins il falloit bien qu'il y eût des termes piquans dans ces lettres du Roi de Perse , ou que l'Ambassadeur eût fait ou dit quelque chose qui déplût à Aureng-Zebe , car deux ou trois jours après qu'il l'eut congedié il fit courir le bruit qu'il avoit fait couper les jarrets aux chevaux qu'il lui avoit présentés , & lors qu'il fut sur la frontiere il lui fit rendre tous les Esclaves Indiens qu'il emmenoit. Il est vrai qu'il en avoit une prodigieuse quantité ; il les avoit eu presque pour rien à cause de la famine , & on accusoit même ses gens d'avoir dérobé plusieurs enfans.

Au reste Aureng-Zebe ne s'est point tant piqué d'honneur , ni si fort embarrassé avec cet Ambassadeur comme fit autrefois Chah-Jehan en pareille rencontre , avec celui que lui envoyoit le grand Chah-Abas. Quand les Persiens sont

en

en humeur de railler des Indiens , ils en font ces trois ou quatre petits contes. Ils disent que Chah-Jehan voyant que les caresses & promesses qu'il avoit fait faire à l'Ambassadeur, n'avoient pu fléchir sa fierté, & qu'il ne vouloit en aucune façon saluer à l'Indienne , il s'avisa de cet artifice ; qu'il commanda qu'on fermât la grande porte de la cour de l'Am-Kas où il le devoit recevoir , & qu'on ne laissât que le guichet ouvert par où un homme ne pouvoit passer qu'à toute peine en se courbant beaucoup & en s'abaissant la tête vers la terre comme l'on fait quand on salue à l'Indienne , afin que du moins il fût dit qu'il avoit fait mettre l'Ambassadeur en une posture qui étoit quelque chose de plus bas que le Salam Indien ; mais que l'Ambassadeur qui s'aperçut de l'artifice entra le des le premier. Ils' encherissent là dessus ; que Chah-Jehan piqué de se voir ainsi attrapé, lui dit, Eh-Bed-bakt, Eh malheureux, crois tu entrer dans une écurie d'ânes comme toi ? Et que l'Ambassadeur sans s'émouvoir répondit, qui ne le croiroit à voir une si petite porte ? Ils font encore le conte, qu'une autre fois Chah-Jehan trouvant mauvais quelques

réponses rudes & fieres qu'il lui faisoit, ne put s'empêcher de lui dire, Eh-bed-Bakt, Chah-Abas n'a-t-il point d'honnêtes gens à sa Cour sans m'envoyer un fou comme toi? & que l'Ambassadeur répondit, si fait, il y a de bien plus honnêtes gens que moi à sa Cour & quantité, mais à tel Roi tel Ambassadeur. Ils ajoutent, qu'un jour Chah-Jehan, qui lui avoit fait apporter à diner en sa presence, & qui tâchoit toujours de trouver quelque chose pour le démonter, voyant qu'il s'amusoit à ronger des os, s'avisa de lui dire en riant, Eh Eltchy-Gy, Seigneur Ambassadeur, que mangeront donc les chiens? & qu'il répondit sans heziter, du Kichery, qui est un mélange de legumes, le manger ordinaire du menu peuple, & dont il voyoit manger Chah-Jehan, parce qu'il l'aimoit. De plus, que Chah-Jehan lui demanda un jour ce qui lui sembloit de son nouveau Dehli qu'il faisoit bâtir au respect d'Ispahan, & qu'il répondit hautement & en jurant, Billah, Billah, Ispahan ne vient pas à la poussiere de votre Dehli, ce que Chah-Jehan prit pour une louange de sa nouvelle ville, quoi que l'Ambassadeur prétendit s'en mocquer à cause de la poussiere:

fiere qui y est si importune. Enfin ils content que Chah-Jehan le pressant de dire ce qui lui sembloit de la grandeur des Rois de l'Hinstoustan en comparaison de ceux de Perse, il répondit qu'on ne sauroit mieux comparer les Rois des Indes qu'à une grande Lune de quinze ou seize jours, & ceux de Perse à une petite Lune de deux ou trois jours ; que cette réponse agréa sur l'heure à Chah-Jehan, mais qu'il s'aperçut incontinent après, que la comparaison ne lui étoit pas trop avantageuse, & que l'Ambassadeur vouloit dire que les Rois des Indes alloient en diminuant, & ceux de Perse en augmentant comme un croissant.

Que ces pointilles soient si fort à estimer, & des marques d'un si grand esprit comme ils prétendent, chacun est libre d'en juger, je croirois bien plutôt qu'une gravité modeste & respectueuse feroit beaucoup mieux à un Ambassadeur que la fierté & la raillerie, & que sur tout avec les Rois il n'y a jamais guere à railler, témoin l'accident qui en pensa arriver à ce même Ambassadeur ; car Chah-Jehan en fut enfin si las & si ennuyé qu'il ne l'appelloit plus que le dely,

dely, le fou ; & il commanda secretement un jour que quand on le verroit entrer dans une rue assez longue & étroite qui est dans la forteresse pour venir à la sale de l'Assemblée, on lâchât au devant de lui un Elephant qui étoit en humeur & très-vicieux, & que bien prit à l'Ambassadeur de sauter promptement en bas de son Paleky, & d'avoir des gens bien adroits qui avec lui furent tirer des flèches dans la trompe de l'Elephant, qui lui firent rebrousser chemin.

Ce fut dans le temps que l'Ambassadeur de Perse s'en retournoit, qu'Aureng-Zebe fit cet admirable accueil à son Precepteur Mullah Salé ; l'histoire est rare. Ce vieillard, qui depuis fort long temps s'étoit retiré vers Kaboul dans des terres que Chah-Jehan lui avoit autrefois données, n'eut pas plutôt entendu les aventures d'Aureng-Zebe son disciple, qu'il l'avoit emporté sur Dara & sur tous ses freres, & qu'il étoit Roi de l'Hindoustan, qu'on le vit arriver à la Cour en grande esperance d'être incontinent fait Omrah ; il fait sa cour, il brigue, il fait parler tous ses amis ; il n'y a pas jusques à Rauchenara-Begum qui ne s'employe dans son affaire ; & ce-
pen-

pendant trois mois entiers se passent sans qu'Aureng-Zebe fasse seulement semblant de le regarder ; jufques à ce qu'enfin ennuyé de l'avoir ainfi toujours devant fes yeux , il fe le fit amener dans un endroit retiré où il n'y avoit que Hakim ul Moulouk , Danech-mend-kan, & trois ou quatre de ces Omrahs qui fe piquent de Science , & lui parla pour le congédier & s'en défaire , à peu près de cette façon Je dis à peu près , car il eft impoffible qu'on puiffe favoir & rapporter ces fortes de chofes mot pour mot, & qu'on n'y mêle rien du fien ; quand j'y aurois été prefent , auffi bien que mon Agah qui eft celui de qui j'ai appris ce que j'en fais , je ne le ferois pas avec certitude, mais je puis affeurer en vérité que je n'ai rien obmis de la fubftance de la chofe ; c'eft donc ainfi que commença Aureng-Zebe. Que pretens-tu de moi, Mullah-gy , Monfieur le Docteur, que je te faffe un des premiers Omrahs de ma Cour ? Certainement fi tu m'avois instruit comme tu devois , il n'y auroit rien de plus raifonnable ; car pour moi je fuis dans ce fentiment qu'un enfant bien élevé eft autant ou plus obligé à fon Maître qu'à fon Pere ;

Pere ; mais où sont ces beaux enseignemens que tu m'as donnés ? tu m'as d'abord appris que tout ce Frangistan n'étoit que je ne sai quelle petite Ile dont le plus grand Roi étoit autrefois celui de Portugal, & après celui de Hollande, & qu'ensuite venoit celui d'Angleterre ; & pour ce qui est des autres Rois, comme celui de France & celui d'Andalous, tu me les as figurez comme de nos petits Rajas, me faisant entendre que les Rois d'Hindoustan étoient bien au dessus de tout cela, que c'étoient les vrais & uniques Houmayons, les Ekbars, les Jehan-Guyres, les Chah-Jehans, les Fortunez, les Grands par excellence, les preneurs du-monde, les Rois du monde ; & que la Perse & l'Usbec, Kachguer, Tatar, & Catay-Pegu, Siam, Tchine & Matchine trembloient au nom des Rois de l'Hindoustan ; admirable Géographie ! Tu me devois bien plutôt faire distinguer exactement tous ces divers Etats du monde, & me faire bien entendre leur force, leur façon de combattre, leurs coutumes, leurs religions, leurs gouvernemens, leurs intérêts ; & par une solide lecture de l'Histoire me faire remarquer leur commencement, leur pro-

progrèz, leur décadence, d'où, comment, par quels accidens & par quelles fautes ces grands changemens & revolutions font arrivées. A peine ai-je appris de toi le nom de mes ayeuls les fameux Fondateurs de cet Empire; c'est bien loin de m'avoir appris l'Histoire de leur vie; & comme ils se sont pris à de si illustres conquêtes. Tu m'as voulu apprendre l'Arabe, à lire & à écrire; je te suis fort obligé de m'avoir tant fait perdre de tems sur une langue qui demande des dix & des douze années pour en venir à quelque perfection; comme si le fils d'un Roi se devoit jamais piquer de passer pour Grammairien ou pour quelque Docteur de la Loi, & d'apprendre au plus d'autres langues que celles de ses voisins, lors qu'il ne s'en peut que difficilement passer, lui à qui le tems est si cher pour tant d'autres choses d'importance qu'il doit apprendre de bonne heure; comme s'il y avoit aucun esprit qui ne se rebutât & ne se ravalât même dans un exercice si triste & si sec, si long & si importun, comme est celui d'apprendre des mots. Voilà ce que dit Aureng-Zebe avec beaucoup de ressentiment; mais quelques-uns des Savans, soit pour le flatter

ter & amplifier ce qu'il avoit dit , soit par jalousie qu'ils eussent contre Mullah ou autrement , firent courir le bruit qu'il n'en étoit pas demeuré là , & qu'après s'être diverti quelque temps à parler de plusieurs choses , il poursuivit encore de cette maniere.

Ne favois-tu pas que l'enfance bien menagée , avec cette heureuse memoire qui l'accompagne pour l'ordinaire , est capable de mille beaux preceptes , de mille belles connoissances , qui demeurent fortement imprimées tout le reste de la vie , & qui tiennent toujours l'esprit ouvert & élevé pour les grandes choses ? La Loi , les Prieres & les Sciences ne se peuvent-elles pas aussi bien ou mieux apprendre dans notre langue naturelle que dans l'Arabe ? Tu faisois entendre à mon Pere Chah-Jehan que tu m'apprenois la Philosophie , certainement il me souvient assez que tu m'as entretenu plusieurs années de questions en l'air , de choses qui ne donnent aucune satisfaction à l'esprit , & qui ne viennent jamais dans l'usage commun de la vie , a de vraies & seches rêveries qui n'ont que

a Ils ont encore beaucoup plus de fatras dans leur Philosophie que nous.

que cela de bon en elles, qu'elles ne se conçoivent que très-difficilement, & s'oublent très-facilement, qui ne sont capables que d'ennuyer & gâter un bon esprit, & en faire un opiniâtre insupportable. Il me souvient bien encore qu'après que tu m'eus ainsi entretenu je ne fai combien de tems dans ta belle Philosophie, ce qui m'en demeura de science, ce fut quantité de mots barbares & obscurs, propres à effaroucher, embrouiller & rebuter les meilleurs esprits, *a* & qui n'ont été inventez que pour mieux couvrir la vanité & l'ignorance des gens faits comme toi, qui nous veulent faire accroire qu'ils savent tout, & que sous ces paroles obscures & ambiguës il y a de grandes choses & de grands mysteres cachez qu'eux seuls sont capables d'entendre. Si tu m'avois appris cette Philosophie qui forme l'esprit au raisonnement, & l'accoutume insensiblement à ne se payer que de raisons solides; si tu m'avois donné ces beaux preceptes & enseignemens qui élèvent l'ame au dessus des atteintes de la fortune & la mettent dans une assiette inébranlable, toujours égale, toujours

la

a Ils ont encore bien plus que nous de cette sorte de jargon.

la même , fans permettre qu'elle s'élève insolemment par la prospérité , ou qu'elle s'abatte lâchement par l'adversité : Si tu t'étois pris d'une bonne manière à me faire connoître ce que nous sommes , quels sont les premiers principes des choses , & que tu m'eusses aidé à former quelque belle idée de la grandeur de cet Univers , de l'ordre & des mouvemens admirables de ses parties ; si , dis-je , tu m'avois appris cette sorte de Philosophie , je te serois infiniment plus obligé , que ne fût Alexandre à son Aristote , & je croirois qu'il feroit de mon devoir de te recompenser tout autrement qu'il ne le fit. Ne devois-tu pas , flatteur que tu es , m'apprendre quelque chose de ce point si important à un Roi , quels sont les devoirs reciproques d'un Souverain envers ses Sujets , & des Sujets envers leur Souverain ? Du moins ne devois-tu pas considerer que je serois un jour obligé de disputer avec l'épée ma vie & la Couronne entre mes freres ? n'est-ce pas là le destin de presque tous les Enfans des Roi de l'Hindoustan ? & cependant as-tu jamais eu le soin de me faire apprendre ce que c'est que d'assiéger une ville & de ranger une armée en

ba-

bataille? Que bien m'en a pris d'avoir consulté d'autres gens que toi! Va, retire toi dans ton Village, que personne ne sache plus qui tu es, ni ce que tu feras devenu.

Il s'éleva en ce tems là une petite tempête sur les Astrologues que je ne trouvais pas déplaisante. La plûpart des Asiati-ques sont tellement infatuez de l'Astrologie Judiciaire qu'ils croient que rien ne se fait ici bas qui ne soit écrit là haut, (c'est leur façon ordinaire de parler); dans toutes leurs entreprises ils consultent les Astrologues; quand deux armées sont prêtes pour donner bataille, ils se donneront bien de garde de combattre que l'Astrologue n'ait pris le Sahet, c'est-à-dire qu'il n'ait pris & déterminé le moment qui doit être propice & heureux pour commencer le combat; ainsi s'il est question de choisir un Général d'Armée, de dépêcher un Ambassadeur, de faire conclure mariage, de commencer un voyage, faire la moindre chose, acheter un Esclave, vêtir un habillement neuf; rien de tout cela ne se peut faire sans l'Arrêt de Monsieur l'Astrologue; ce qui est une gêne incroyable, & une coutume qui traîne même avec soi des conséquences si importantes, que je ne sai comment elle peut subsister si long-temps; car
en-

enfin il faut que l'Astrologue ait connoissance de tout ce qui se passe & de tout ce qui s'entreprend depuis les plus grandes affaires jusques aux plus petites. Or il arriva malheureusement que le premier Astrologue du Roi vint à se noyer, ce qui fit grand bruit à la Cour, & decredita beaucoup l'Astrologie ; car comme on favoit que c'étoit lui qui donnoit le Sahet au Roi & aux Omrahs, chacun s'étonnoit comme quoi un homme si expérimenté, & qui depuis si longtemps donnoit la bonne aventure aux autres, n'eût pas su prévoir son malheur. Il y en avoit même de ceux qui faisoient les plus entendus, qui disoient que dans le Franguistan où les Sciences fleurissent, les Grands tiennent ces sortes de gens suspects, & que quelques uns même les prennent pour des Charlatans ; qu'on doute fort si cette Science est fondée sur de bonnes & solides raisons, & que ce pourroit bien être quelque prevention ou imagination des Astrologues, ou plutôt un artifice pour se rendre nécessaires auprès des Grands & les tenir en quelque sorte de dependance. Tous ces discours deplaisoient beaucoup aux Astrologues, mais rien ne les fàchoit tant

tant que ce conte qui s'est rendu fameux : Que le grand Chah-Abas Roi de Perse avoit fait becher & preparer un petit lieu dans son Serrail pour faire un jardin ; les petits arbres étoient tout prêts , & le Jardinier prétendoit de les planter le lendemain ; cependant l'Astrologue faisant l'homme d'importance, dit qu'il falloit prendre le Sahet favorable pour les planter, afin qu'ils pussent bien réussir ; Chah-Abas en fut content, l'Astrologue prit ses instrumens, feuilleta ses livres, fit ses calculs, & conclut qu'à raison de telle & telle conjoncture & regards des Planettes, il étoit nécessaire de les planter à l'heure même. Le Maître Jardinier qui ne songeoit à rien moins qu'à l'Astrologue, ne se trouva pas là present, mais on ne laissa pas de mettre la main à l'œuvre, l'on fit des trous & on planta tous ces arbres, Chah-Abas lui même les posant dans leur place pour qu'on pût dire que c'étoit des arbres plantez de la propre main de Chah-Abas. Le Maître Jardinier qui revint sur le soir, fut bien étonné de trouver la besogne faite, & voyant que cela n'étoit point selon le lieu propre, & l'ordre qu'il avoit destiné ; qu'un abricotier, par exem-

exemple, étoit dans le foulage d'un pommier, & un poirier dans celui d'un amandier, bien fâché contre l'Astrologue fit arracher tous les arbrisseaux, & les coucha comme il les avoit laissés avec un peu de terre sur la racine pour le lendemain; incontinent on en donna nouvelle à l'Astrologue, & lui à Chah-Abas qui fit aussi-tôt venir le Jardinier, & qui en colere lui demanda pourquoi il avoit été si osé que d'arracher ces arbres qu'il avoit lui-même plantez de sa main; qu'au reste on avoit pris très-exactement le Sahet; que jamais on n'y reviendrait, qu'on n'en sauroit jamais trouver un si bon, & qu'ainsi il avoit tout gâté, & tout perdu. Le rustau de Jardinier qui avoit un peu de vin de Schiras dans la tête, regarde l'Astrologue de travers, & lui dit ces trois mots en grondant & en jurant, Billah, Billah, qu'il falloit bien que ce fût un admirable Sahet, celui que tu as pris pour ces arbres, Astrologue de malheur; ils ont été plantez aujourd'hui à midi & ce soir ils ont été arrachez. Quand Chah-Abas entendit ce raisonnement il se mit à rire, tourna le dos à l'Astrologue & se retira.

J'ajouterai ici deux choses, quoi
qu'ar-

qu'arrivées du tems de Chah-Jehan, parce qu'il en arrive assés souvent d'approchantes, & qu'elles feront remarquer cette ancienne & barbare coutume qui fait que les Rois des Indes se portent heritiers des biens de ceux qui meurent à leur service. La premiere fut à l'égard de Neiknam-Kan un des plus anciens Omrahs qui fût à la Cour, & qui pendant quarante ou cinquante ans qu'il avoit toujours eu des emplois considerables, avoit amassé beaucoup d'or & d'argent. Ce Seigneur se voyant sur la fin de ses jours, considerant cette déraisonnable coutume qui fait que la femme d'un grand Seigneur se trouve souvent tout d'un coup, après la mort de son mari, pauvre & miserable, obligée de presenter requête pour avoir quelque petite pension pour vivre, & ses enfans contraints de prendre parti comme de simples soldats sous quelque Omrah, distribua secretement tous ses tresors à de pauvres veuves & à de pauvres Cavaliers, remplit ses coffres de vieille ferraille, de vieilles savates, d'os & de haillons, les fit bien fermer & bien sceller, disant à tout le monde que c'étoit là le bien de Chah-Jehan. Ces cofres après sa mort furent apportez devant Chah-

Jehan lors qu'il étoit en l'Assemblée, & furent par son commandement ouverts à l'heure même devant tous les Omrahs qui virent tous ces beaux trefors, ce qui fâcha & deconcerta tellement Chah-Jehan, qu'il se leva & se retira à l'heure même.

Le seconde n'est rien qu'un mot de galanterie. Un riche Banjan ou Marchand Gentil, grand usurier, comme ils sont la plûpart, & qui avoit toujours été dans les emplois & à la paye du Roi, vint à mourir : quelques années après sa mort son fils tourmentoit extrêmement la veuve sa mere pour avoir de l'argent, elle qui voyoit que c'étoit un dépensier & un débauché, ne lui en donnoit que le moins qu'elle pouvoit. Ce jeune fou, à la persuasion d'autres gens comme lui, fut se plaindre à Chah-Jehan, & lui découvrit sottement tout ce qu'avoit laissé de bien son pere; ce qui pouvoit monter à deux cens mille Ecus Chah-Jehan, qui eût déjà voulu tenir l'argent de cet usurier, fit venir la veuve, & lui ordonna en pleine Assemblée de lui envoyer cent mille Roupies, & cinquante mille à son fils, commandant en même temps qu'on la mît vite dehors; la

la Vieille, quoi que bien étonnée de ce commandement, & bien embarrassée de se voir ainsi poussée dehors si vite & si rudement sans pouvoir dire ses raisons, ne perdit néanmoins pas le jugement ; elle se mit à se débattre, & cria tout haut qu'elle avoit encore quelque chose à découvrir au Roi, ce qui fut cause qu'on la ramena. Quand elle se vit assez proche pour se bien faire entendre, voici la belle harangue qu'elle commença de faire. Hazret Salamet, Dieu garde votre Majesté, je trouve que mon fils a quelque raison de me demander le bien de son pere, parce qu'enfin il est son sang & le mien, & par consequent notre heritier ; mais je voudrois bien savoir quelle parenté votre Majesté pouvoit avoir avec mon defunt mari pour s'en porter heritier. Quand Chah-Jehan entendit cette naïve harangue & ce discours de parentage du Roi des Indes avec un Banjan ou Marchand idolâtre, il ne se put tenir de rire, & dit qu'on ne lui demandât rien.

Je ne rapporterai pas toutes les autres choses considerables qui sont arrivées depuis la fin de la guerre, c'est-à-dire depuis environ 1660. jusques à mon dé-

Part, qui fut plus de six ans après, quoi que ne je doute point que cela ne fit beaucoup pour le dessein que j'ai eu en rapportant les autres, qui est de faire connoître le genie des Mogols & des Indiens ; c'est ce que je pourrai faire ailleurs, je dirai seulement cinq ou six choses, pour lesquelles ceux qui auront lu cette Relation auront sans doute quelque curiosité.

La première, que veritablement Aureng Zebe a fait garder Chah-Jehan dans la forteresse d'Agra avec toute la diligence & toutes les precautions imaginables, mais néanmoins il l'a toujours laissé dans son ancien appartement avec Begum-Saheb, toutes ses femmes, chanteuses, danseuses, cuisinieres & autres. Rien ne lui a manqué de ce côté-là ; il y avoit même certains Mullahs qui le pouvoient voir pour lui lire l'Alcoran (car il s'étoit fait merveilleusement devot) & quand bon lui sembloit, on lui amenoit des chevaux de parade, des gazelles apprivoisées pour les faire battre l'une contre l'autre, des oiseaux de chasse de plusieurs sortes, & divers autres animaux curieux pour le divertir comme autrefois. Aureng-Zebe a même su vaincre en-
fin

fin cette fierté insupportable & cette aigreur qu'il gardoit toujours, quoi que prisonnier, sans qu'on le pût fléchir en quoi que ce fût, & c'a été l'effet des lettres obligeantes pleines de respect & de soumission, qu'il lui écrivoit souvent, le consultant comme son Oracle, lui rendant mille petits soins, & lui faisant sans cesse de petits presens, jusques à tel point que Chah-Jehan lui écrivoit aussi fort souvent touchant les affaires d'Etat & le Gouvernement, & lui envoya de lui même quelques pierreries qu'il lui avoit refusées avec tant d'aigreur, répondant que les marteaux étoient prêts pour les mettre en poudre la première fois qu'on les lui demanderoit. Il consentit ensuite de lui envoyer la fille de Dara qu'il lui avoit hautement refusée, & il lui octroya enfin ce pardon & cette benediction paternelle qu'il lui avoit tant de fois demandée sans la pouvoir obtenir. Ce n'est pas pourtant qu'Aureng-Zebe le flatât toujours, au contraire il lui faisoit quelquefois des réponses très-fortes, lors qu'il trouvoit que ses lettres tenoient un peu trop de ce naturel altier & plein d'autorité qui ne le pouvoit

voit quitter , & qu'elles étoient un peu trop rudes ou trop picquantes. On en pourroit juger par la lettre que je' fai de très-bonne part qu'il lui écrivit un jour à peu près en ces termes. Vous voulez que je suive indispensablement ces anciennes coûumes , & que je me porte heritier de tous ceux qui sont à ma solde avec cette rigueur accoûumée ; un Omrah , & même un de nos Marchands n'étant pas plutôt mort , & quelquefois ne l'étant pas encore , que nous faisons sceller ses coffres , nous nous emparons de ses biens , & nous faisons une recherche exacte de ce qu'il peut avoir , faisant emprisonner & maltraiter les Officiers de la maison pour les contraindre à nous découvrir tout , jusques aux moindres' joyaux. Je veux croire qu'il y ait quelque politique en cela , mais on ne sauroit aussi nier qu'il n'y ait bien de la rigueur & bien souvent de l'injustice , & à dire sincerement la verité , nous mériterions assez qu'il nous en arrivât tous les jours autant qu'à vous au sujet de votre Neik-Nam-kan , & de la veuve de votre riche Marchand Indou. De plus, ajoûtoit-il , il semble que je passe dans votre esprit pour un superbe & pour un

un orgueilleux presentement que je suis Roi; comme si vous ne saviez pas par une experience de plus de quarante ans que vous avez regné, quel pesant ornement c'est qu'une Couronne, & combien de tristes & inquietes nuits elle traîne avec elle; comme si je pouvois ignorer ce beau trait de Mir-Timur que nous propose si serieusement notre Grand Ayeul Ekbar dans ses Memoires, afin de nous faire entendre quelle estime nous en devons faire, & si nous avons sujet de nous en tant orgueillir. Vous savez bien qu'il dit que le même jour que Timur prit Bajazet il le fit amener devant soi, & que le considerant attentivement au visage, il se mit à rire, de quoi Bajazet tout indigné lui dit fierement: Ne te ri point de ma fortune, Timur; sache que c'est Dieu qui est le distributeur des Royaumes & des Empires, & qu'il t'en peut autant arriver demain qu'il m'en arrive aujourd'hui; que sur cela Mir-Timur lui fit cette serieuse & galante réponse: Je sai aussi bien que toi, Bajazet, que Dieu est le distributeur des Royaumes & des Empires; je ne ris pas de ta mauvaise fortune, à Dieu ne plaise, mais c'est qu'en considerant ainsi ton

visage , ceci m'est tombé en 'pensée ; qu'il faut que ces Royaumes & ces Empires soient devant Dieu , & peut-être en eux-mêmes, bien peu de chose , puisqu'il les distribué à des gens si mal faits que nous sommes tous deux , à un vilain borgne comme toi , & à un misérable boiteux comme moi. Vous voulez encore qu'abandonnant tous mes autres emplois , que je crois être très-nécessaires pour l'affermissement & le bonheur de cet Etat , je ne songe qu'aux Conquêtes & à étendre les bornes de l'Empire. Il faut avouer que c'est là l'emploi d'un grand Monarque , d'une ame véritablement Royale , & que je ne mériterois pas d'être du sang du grand Timur si je n'entrois dans ces sentimens , & si je ne m'y sentoiss point porté ; toutefois il me semble que je ne me tiens pas les bras croisez , & que mes Armées ne sont pas inutiles dans le Decan & dans le Bengale ; mais il faut aussi avouer que les plus grands Conquerans ne sont pas toujours les plus grands Rois , qu'on ne voit que trop souvent un Barbare conquêter , & que ces grands corps de conquêtes tombent ordinairement d'eux-mêmes , peu d'années assez souvent nous en

en faisant voir la decadence. Celui-là est un grand Roi qui se fait dignement acquiter de ce grand & auguste métier & devoir des Rois, de faire rendre la justice à leurs Sujets, &c.... *Le reste ne m'est pas tombé entre les mains.*

La seconde est au regard de l'Emir-Jemla. Ce seroit faire tort à ce grand homme que de taire de quelle façon après la guerre il se comporta avec Aureng-Zebe, & de quelle façon il a couronné ses derniers jours. Ce grand homme, après avoir achevé l'affaire de Bengale avec Sultan Sujah, non pas comme un Gionkan cet infame Patan au regard de Dara, ou comme le Raja de Serenaguer à l'égard de Soliman Chekouh, mais comme un grand Capitaine & adroit Politique, le poussant jusques à la Mer & le contraignant de s'enfuir, & de s'échapper de ses mains; envoya un Eunuque vers Aureng-Zebe le supplier de permettre qu'il lui amenât sa famille à Bengale; qu'à present que la guerre étoit finie, & qu'il se voyoit cassé de vieillesse, il esperoit qu'il lui donneroit la consolation qu'il pût passer le reste de ses jours avec sa femme & ses enfans. Mais Aureng-Zebe est trop clairvoyant pour ne

penetrer pas dans les desseins de l'Emir; il le voit triomphant de Sujah, il fait quelle est sa reputation, & qu'il passe pour un homme très-intelligent, entreprenant, courageux & riche, que le Royaume de Bengale est non seulement le meilleur de l'Hindoustan, mais qu'il est fort de soi-même, & qu'il est à la tête d'une Armée aguerrie, qui l'honore & le respecte autant qu'elle le craint; de plus il connoit de longue main quelle est son ambition, & prevoit assez, que s'il avoit son fils Mahmet Emirkan il aspireroit à la Couronne, & à s'établir absolu du Bengale, s'il n'étoit même capable de pousser les choses plus avant; & cependant il voit bien aussi qu'il y a danger de le refuser, & qu'il seroit peut-être bien homme à se jeter dans quelque extrémité bien dangereuse, comme il avoit fait dans Golkonda. De quelle façon se doit-il donc comporter avec lui? Il lui renvoye sa femme & sa fille, & tous les enfans de son fils; il le fait Mir-ul Omrah qui est dans cet Etat le souverain degré d'honneur où puisse être élevé un Favori; & pour ce qui est de Mahmet Emirkan, il le fait grand Bakchis, qui est approchant de ce que nous dirions

dirions Grand Maître de la Cavalerie, la seconde ou la troisième Charge de l'Etat, qui cependant attache absolument à la Cour celui qui la possède, sans pouvoir que difficilement s'éloigner de la personne du Roi. L'Emir de son côté connoît bien qu'Aureng-Zebe a su parer le coup; & que ce seroit en vain de lui redemander son fils; qu'il ne le sauroit faire sans le choquer, & qu'ainsi le plus seur est de se contenter de tous ces témoignages d'amitié, & de tous ces honneurs avec le Gouvernement de Bengale, se tenant toujours cependant si bien sur ses gardes & en tel état, que s'il ne peut rien attenter contre Aureng-Zebe, Aureng-Zebe aussi ne puisse rien attenter contre lui. Voilà à peu près comme nous avons vu agir ces deux grands personnages l'un avec l'autre, & les choses ont demeuré près d'un an dans ces termes, jusques à ce qu'Aureng-Zebe pour savoir trop bien qu'un grand Capitaine ne sauroit long-temps se tenir en repos, & que si on ne l'occupe dans une guerre étrangère, il en suscitera enfin quelque-une, s'il peut, dans le Royaume même, lui propoia de faire la guerre à ce riche & puissant Raja d'Acham,

dont les terres sont au Nord de Daké sur le Golfe de Bengale. L'Emir qui apparemment avoit déjà fait ce projet, & qui croyoit que la conquête de ce pays lui ouvriroit le chemin à une gloire immortelle, & à porter ses armes & son nom jusques à la Chine, se trouva aussi-tôt prêt pour cette entreprise; il s'embarqua dans Daké, avec une puissante armée sur une rivière qui vient de ces quartiers-là, sur laquelle après avoir fait environ cent lieues de chemin tirant au Nord inclinant à l'Orient, il arriva à un château qui s'appelle Azo, que le Raja d'Acham avoit usurpé sur le Royaume de Bengale, & le tenoit depuis long-tems. Il attaqua cette place, & la força en moins de quinze jours, prenant de là sa route vers Chamdara, qui est l'entrée & la porte du pays du Raja, où il arriva après vingt-huit journées de chemin par terre, toujours vers le Nord. Là il se donna une bataille, où le Raja d'Acham n'eut pas du bon, & il fut obligé de se retirer à Guerguon qui est la Capitale de son Royaume à quarante lieues de Chamdara. L'Emir le suivit de si près qu'il ne lui donna pas le temps de se fortifier dans Guerguon comme il esperoit; car il ar-

riva à la veüe de la ville en cinq jours: Ce qui obligea le Raja, voyant l'armée de l'Emir, de s'enfuir vers les montagnes du Royaume de Lassa, & d'abandonner Guerguon qui fut pillé comme avoit été Chamdara. On y trouva de très-grandes richesses, c'est une grande ville fort belle & fort marchande, & où les femmes sont extraordinairement belles. Cependant pour son malheur la saison des pluies survint plutôt qu'à l'ordinaire, & comme elles sont excessives en ce pays, & qu'elles couvrent toute la terre pendant plus de trois mois, hormis les villages qui sont situez sur des éminences, l'Emir se trouva extrêmement embarrassé; car alors le Raja faisoit descendre des gens des montagnes de toutes parts qui connoissoient le pays, & qui en peu de temps furent tirer les vivres de la campagne, de sorte que l'armée se trouva avec toutes ses richesses, avant que les pluies fussent passées, en très-grande disette & sans pouvoir avancer ni reculer; elle ne pouvoit avancer à cause des montagnes qui sont très-difficiles, & où il faisoit de grandes pluies; elle ne pouvoit retourner pour les mêmes pluies & à cause des boues, & parce que le Raja
avoit

230 EVENEMENTS PARTICULIERS

avoit fait en plusieurs endroits couper le chemin qui est une digue relevée jusques à Chamdara ; si bien qu'il fut obligé de passer en ce lieu dans cette misere tout le temps des pluyes , après lesquelles comme il vit que son armée étoit dégoutée, fatiguée & à demi morte de faim, il se trouva contraint d'abandonner le dessein qu'il avoit de passer plus avant, & s'en retourna sur ses pas. Mais ce fut avec tant de fatigues & de si grandes incommoditez pour les boues , pour les vivres, & pour être suivi en queue par le Raja, que tout autre que lui qui n'auroit pas su remedier au desordre de la marche, & qui n'eût pas eu la patience d'être quelquefois cinq ou six heures à un passage pour faire défiler ses soldats sans embarras, y auroit entièrement péri & laissé toute son armée ; si bien qu'avec tous ces empêchemens il ne laissa pas de revenir avec beaucoup de gloire & de très-grandes richesses. Il avoit dessein de retourner l'année suivante poursuivre son entreprise ; supposé qu'Azo, qu'il avoit fortifié & où il laissa une forte garnison, pût tenir le reste de l'année contre le Raja : Mais jusques à quand un corps lassé de vieillesse peut-il résister à
tant

tant de fatigues ? il ne fut pas plutôt arrivé que les dissenteries se mirent dans son armée ; il n'étoit pas de bronze lui-même non plus que les autres, il tomba malade, il mourut ; la fortune voulant comme terminer par là les justes apprehensions d'Aureng-Zebe. Je dis les justes apprehensions ; car il n'y eut personne de ceux qui connoissoient ce grand homme & l'état des affaires de l'Hindoustan, qui ne dît , C'est à present qu'Aureng-Zebe est Roi de Bengale, & il ne put lui-même s'empêcher d'en témoigner quelque chose ; car il dit franchement en public à Mahmet Emir-kan, vous avez perdu votre pere, & moi le plus grand & le plus dangereux ami que j'eusse. Il ne laissa pas néanmoins sur l'heure de le consoler & de l'asseurer qu'à jamais il lui serviroit de pere ; & au lieu qu'on croyoit qu'il lui alloit du moins retrancher sa paye, & faire recherche de ses tresors, il le confirma dans son office de Bakchis ; lui augmenta sa pension de mille Roupies par mois, & le laissa heritier de tous les biens de l'Emir, quoi que la coûtume du pays lui permît de s'en emparer.

La troisième est au regard de Chahestkan, qu'Aureng-Zebe fit premièrement

ment Gouverneur d'Agra lors qu'il s'en alla à la bataille de Kadjoué contre Sultan Sujah, & depuis Gouverneur & Général d'Armée dans le Decan, & puis enfin après la mort de l'Emir-Jemla, Gouverneur & Général d'armée dans le Bengale avec la charge de Mir-ul Omrahs qu'avoit occupée l'Emir-Jemla. C'est celui là que nous avons dit dans notre Histoire être Oncle d'Aureng-Zebe, & avoir tant contribué à sa fortune par son éloquente & adroite plume, par ses intrigues & par ses conseils. Ce seroit aussi faire tort à sa renommée que de taire l'importante entreprise qu'il fit d'abord en entrant dans son Gouvernement; d'autant plus que l'Emir-Jemla, soit par politique ou autrement, ne l'avoit point voulu tenter, & que les particularitez que je rapporterai feront connoître non seulement l'état passé & présent du Royaume de Bengale & de celui de Rakan, que personne jusques à présent ne nous a guere bien débrouillé, mais encore quelques autres choses qui meritent d'être suës.

Afin donc de bien comprendre l'importance de l'entreprise de Chah-hestkan, & de prendre une idée de ce qui se passe vers

ce Golfe de Bèngale, il faut savoir que depuis longues années il y a toujours eu dans le Royaume de Rakan ou Mog quelques Portugais, & avec eux grand nombre de leurs Mestices ou Esclaves Chrétiens & autres Franguis ramassiez de toutes parts. C'étoit là la retraite des fugitifs de Goa, de Ceilan, de Cochinchine, de Malague & de toutes ces autres places que tenoient autrefois les Portugais dans les Indes. Ceux qui avoient abandonné leur Couvent, les gens mariez deux ou trois fois, les assassins, & en un mot les gens de sac & de corde y étoient les mieux venus & les plus confiderez, & y menaient une vie detestable & tout à fait indigne de Chrétiens, jusques à se massacrer & s'empoisonner impunement les uns les autres, & assassiner leurs propres Ecclesiastiques qui souvent ne valoient pas mieux qu'eux. Le Roi de Rakan dans l'apprehension qu'il a toujours eue du Mogol, les tenoit à la garde de sa frontiere dans un Port qu'on appelle Chatigon, leur donnant des terres & les laissant vivre & faire à leur fantaisie. Leur occupation & métier ordinaire étoit celui de voleur & de pirate. Avec de certaines petites demi ga-

le-

leres legeres qu'on appelle galcaflès , ils ne faisoient autre chose que roder là Mer de ce côté-là , & entrans dans toutes ces rivières , canaux & bras du Gange , & entre toutes ces Iles du bas Bengale , & penetrans même souvent en remontant jusques à quarante ou cinquante lieues dans le pays, ils surprenoient & enlevoient les Villages entiers , les Assemblées, les Marchez , les Fêtes & les Nôces des pauvres Gentils & autres de ce quartier-là , faisans esclaves hommes & femmes, grands & petits, avec des cruautés étranges , & brûlans tout ce qu'ils ne pouvoient emporter. Et c'est delà qu'on voit à present dans cette embouchure du Gange tant de belles Iles desertes qui avoient été très-peuplées , & où il ne se trouve plus que des bêtes sauvages & principalement des Tigres pour habitans.

De cette grande quantité d'esclaves qu'ils prenoient ainsi de tous côtez, voici ce qu'ils en faisoient. Ils avoient bien la hardiesse & l'effronterie de venir vendre sur le pays même les vieilles gens dont ils ne savoient que faire ; ceux qui étoient échapez du danger par la fuite & en se jettant dans les bois, tâchant de

de rachetter aujourd'hui leurs peres ou leurs meres qu'ils avoient vu prendre hier; tout le reste ils le gardoient pour leur service, & pour en faire des ramcurs & des Chrétiens comme eux, les élevant dans le vol, dans le sang & dans le carnage; ou bien ils les vendoient aux Portugais de Goa, de Ceilan, de San Thomé & autres, & à ceux même qui étoient demeurans dans le Bengale à Ogouli, qui s'y étoient venus établir sous le bon plaisir de Jehan-Guyre le grand-pere d'Aureng-Zebe, qui les souffroit là à raison du commerce, & parce qu'il ne haïssoit pas les Chrétiens, & parce qu'ils lui promettoient de tenir le Golfe de Bengale net de tout Corfaire; & c'étoit vers l'Ile de Galles proche du Cap das Palmas que se faisoit ce beau trafic; ces Pirates attendoient là les Portugais au passage, qui en remplissoient leurs Vaisseaux à très-bon marché (comme ont encore fait quelques autres Européens depuis la decadence des Portugais) cette infame canaille se vantant effrontement de faire plus de Chrétiens en un an que tous les Missionnaires des Indes en dix, ce qui eût été une étrange maniere d'étendre le Christianisme.

Ce

Ce furent ces Pirates qui furent cause que Chah-Jehan, qui étoit plus zélé Mahometan que son pere Jehan-Guyre, jeta enfin sa colere non seulement sur les Reverends Peres Jesuites Missionnaires d'Agra, faisant jeter par terre la meilleure partie d'une fort belle & grande Eglise qui avoit été bâtie, aussi bien que celle de Lahor, par la faveur de Jehan-Guyre, qui, comme j'ai dit, ne haïssoit pas le Christianisme, & sur laquelle il y avoit une haute tour avec une cloche qui se faisoit entendre de toute la ville, mais encore sur les Chrétiens d'Ogouli; car lassé de voir qu'ils convoient avec les Pirates pour faire redouter le nom de Franguis & remplir leurs maisons d'esclaves qui étoient ses propres sujets, il les desola & les ruina entièrement, leur tirant premièrement par belles paroles & par menaces le plus d'argent qu'il put; & sur ce qu'ils s'opiniâtrèrent indiforetement à lui refuser ce qu'il leur demandoit, il les fit assiéger, & les fit tous amener à Agra jusques aux petits enfans, jusques aux Prêtres & aux Religieux: il y en avoit des centaines; ce fut une misere & une desolation sans pareille, une petite

tite transmigration de Babilone; là ils furent tous faits esclaves; ce qu'il y avoit de belles femmes & de belles filles étant referrées dans le Serrail, les vieilles & autres distribuées à divers Omrahs; ce qu'il y avoit de petits enfans mâles faits pages & circoncis, & les hommes d'âge renians leur foi la plûpart. épouvantez par les menaces qu'on leur faisoit tous les jours de les faire jeter sous l'Elefant, ou attirer par de belles promesses Il est vrai qu'il y eut quelques Religieux entre eux qui tinrent ferme, & que les Missionnaires d'Agra, qui nonobstant tous les malheurs demeurèrent dans leur maison, trouverent moyen par après, partie par amis & partie par argent, d'en tirer beaucoup & de les faire conduire à Goa & dans les autres places des Portugais.

Ce furent encore ces mêmes Pirates qui quelque temps avant la desolation d'Ogouli firent offre au Vice-Roy de Goa de lui mettre tout le Royaume de Rakan entre les mains pour le Roi de Portugal, mais il refusa, dit-on, cette offre par arrogance & par jalousie, & ne voulut pas envoyer le secours que lui demandoit pour cela un certain Bastian Confal-

238 EVENEMENTS PARTICULIERS

salve qui s'étoit fait Chef de ces gens là, & qui étoit devenu si puissant & si considerable, qu'il épousa une des filles du Roi; ne voulant pas qu'il fût qu'un homme de si peu de naissance, comme étoit ce Bastian Consalve, eût fait un si grand coup; mais on peut dire en passant, qu'il ne faut pas trop s'étonner de cela; les Portugais des Indes pour une semblable conduite ont bien manqué d'autres occasions que celle-là dans le Japon, dans le Pegu, dans l'Ethiopie & autres endroits, sans dire que c'est par ce chemin-là joint peut-être à un juste châtiment de Dieu, comme ils avouent tout franchement eux mêmes, qu'ils sont devenus la proie de leurs ennemis, & tombez si bas dans les Indes, que je ne sai si jamais ils s'en releveront, au lieu qu'autrefois avant qu'ils se fussent corrompus dans le vice & abatardis dans les delices, comme ils ont fait depuis, ils faisoient tout trembler; ce n'étoit que bravoure, que generosité, que zele pour le Christianisme, que grands exploits & que richesses immenses, tous les Rois des Indes recherchant leur amitié.

Ce fut encore les mêmes Pirates qui en ce temps-là s'emparerent de l'île de Son.

Sondiva , poste avantageux pour commander une partie de l'emboucheure du Gange , dans laquelle un certain Religieux de S. Augustin très-fameux, nommé Fra-Joan, fit le petit Roi plusieurs années , ayant su , Dieu fait comment, se défaire du Commandant de la place.

Ce fut encore les mêmes qui vinrent prendre Sultan Sujah à Daka pour l'emmener sur leurs galeasses à Rakan, comme nous avons dit , & qui trouverent moyen d'ouvrir quelques uns de ses coffres & de lui piller quantité de pierres qui se sont depuis vendues dans le Rakan en cachette & quasi pour rien, étant tombées la plûpart entre les mains de gens qui ne savoient ce que c'étoit, & puis en celles des Hollandois & autres qui les furent bien-tôt ramasser , faisant entendre à ces voleurs ignorans, que c'étoient des diamants mols , & qu'ils leur payoient à proportion de leur dureté.

Enfin ce sont eux qui depuis tant d'années ont perpétuellement donné de l'exercice au Grand Mogol dans le Bengale ; l'ont obligé à y tenir toujours quantité de corps de gardes de tous côtez dans
les

les passages, quantité de milice & une petite armée navale de galeasses pour s'opposer, à leurs courses; & qui nonobstant tout cela n'ont pas laissé de faire souvent d'étranges ravages. & d'entrer, comme j'ai dit, bien avant dans le pays, & se moquer de toute cette armée de Mogols, s'étans faits si hardis & si adroits aux armes & à conduire ces galeasses, que quatre ou cinq des leurs ne se feignoient point d'en attaquer quatorze ou quinze de celles du Mogol, & effectivement en venoient à bout, les ruinoient, les prenoient ou les couloient à fond. Et c'est sur ces Pirates que Chah-hestkan a jetté les yeux d'abord qu'il est entré dans le Bengale; il a pris résolution de délivrer le pays de cette peste de gens qui le ruinoient depuis si long-temps; son dessein étant après cela de passer outre, & d'attaquer à son aise le Roi de Rakan, suivant l'ordre d'Aureng-Zebe, qui à quelque prix que ce soit veut vanger le sang de Sultan, Sujah & de toute sa famille qui a été si cruellement traitée, & apprendre à ce Barbare de quelle façon on doit respecter le sang Royal en quelque occasion que ce soit. Voici avec quel-

le

le adresse Chah-hestkan va conduire son dessein.

Comme il savoit qu'il est impossible de faire passer par terre de la Cavalerie, ni même de l'Infanterie, du Bengale dans le Rakan, à cause de la quantité de canaux & de rivières qui se trouvent sur la frontière; & que d'ailleurs ces Pirates de Chatigon que je viens de dire, seroient assez puissans pour l'empêcher d'en transporter par Mer, il s'avisa d'intéresser les Hollandois dans son dessein; il envoya à Batavie une espece d'Ambassadeur, lui donnant pouvoir de traiter à certaines conditions avec le General de la Compagnie pour s'emparer conjointement de tout le Royaume de Rakan, comme fit autrefois Chah-Abas d'Ormus avec les Anglois. Le General de Batavie, qui voyoit que la chose étoit possible, que c'étoit un moyen d'aneantir toujours davantage le nom de Portugais dans les Indes, & que la Compagnie y trouveroit de très-grands avantages, dépêcha deux vaisseaux de guerre pour Bengale, afin de favoriser le transport des troupes du Mogol contre les Pirates; mais voici ce que fit Chah-hestkan avant que les vaisseaux de guer-

re fussent arrivez. Il prepara grand nombre de ces galasses , & plusieurs grands bâtimens pour transporter l'Armée; menaça les Pirates de les ruiner & de les perdre entierement ; leur fit entendre le dessein qu'Aureng-Zebe avoit sur le Rakan; qu'une puissante Armée d'Hollandois étoit proche ; qu'ils songeassent à eux & à leurs familles s'ils étoient sages, & qu'au reste s'ils vouloient quitter le service du Roi de Rakan & venir servir Aureng-Zebe, il leur feroit très-bon parti , leur distribueroit tant de terres qu'ils en voudroient dans le Bengale, & leur feroit des payes le double de celles qu'ils avoient. L'on ne fait si ce fut ces menaces & ces promesses qui firent impression sur leur esprit, ou si ce ne fut point par un coup de hazard, pour avoir en ce temps-là assassiné un des premiers Officiers du Roi de Rakan, & pour apprehender de là quelque châtiement, mais quoi qu'il en soit, ils donnerent dans le panneau, & furent un jour saisis d'une terreur panique si grande que tout d'un coup ils se jetterent dans quarante ou cinquante de leurs galasses, & s'en vinrent en Bengale trouver Chah hestkan, & cela avec tant de pre-

precipitation, qu'à peine se donnerent-ils le temps d'embarquer leurs femmes & leurs enfans & ce qu'ils pouvoient avoir de plus precieux. Chah-heftkan les receut à bras ouverts, leur fit mille caresses, plaça leurs familles dans Daka, leur fit des payes très-considerables, & sans les laisser ralentir, leur fit conjointement avec toute son Armée attaquer & prendre l'Ile de Sondiva qui étoit tombée entre les mains du Roi de Rakan, & passer de là avec toute l'Armée, Cavalerie & Infanterie, à Chatigon. Sur ce temps là les deux vaisseaux de guerre des Hollandois arriverent, mais Chah-heftkan, qui crut qu'il lui seroit désormais facile de venir à bout de son dessein sans eux, les remercia; je vis ces vaisseaux en Bengale & les Commandans qui n'étoient guere contens de ce remerciement, ni des liberalitez de Chah-heftkan. Pour ce qui est des Pirates, à présent qu'il les tient eux & leurs femmes sans esperance de se pouvoir jamais plus rétablir dans Chatigon, & qu'il voit qu'il n'a plus à faire d'eux, il se mocque de toutes ces grandes promesses qu'il leur a faites, & les traite non pas peut-être comme il devroit, mais comme ils meritent

assez , les laissant les mois entiers sans les payer , & sans les confiderer que comme des traitres & des infames à qui on ne se doit point fier , après avoir lâchement abandonné celui dont ils avoient mangé le sel tant d'années. C'est ainsi que Chah-hestkan a mis fin à cette canaille , qui , comme j'ai dit , a ruiné & depouplé tout les bas Bengale. Le temps apprendra s'il sera aussi heureux dans le reste de son entreprise contre le Roi de Rakan. La quatrième est à l'égard des deux fils d'Aureng-Zebe , Sultan Mahmoud & Sultan Mazum ; il tient toujours le premier dans Goualeor , mais , si l'on croit le bruit commun , sans lui faire prendre le Poust , breuvage ordinaire de ceux qu'on met dans ce lieu-là. Pour ce qui est de Sultan Mazum , quoi qu'il ait toujours été un exemple de retenuë & de moderation , l'on ne fait néanmoins s'il ne se feroit point un peu trop emporté dans ses brigues , lors que son pere fut malade à l'extrémité ; ou si Aureng-Zebe de quelque autre part ne se feroit point apperceu de quelque chose qui lui pût donner de l'ombre , ou s'il n'auroit point voulu faire une preuve authentique de son obéissance

fance

sance & de son courage. Quoi qu'il en soit, il lui commanda un jour tout sechement en pleine assemblée des Omrahs, qu'il s'en allât tuer un Lion qui étoit descendu des montagnes & faisoit beaucoup de dégâts dans la campagne, sans ordonner qu'on lui donnât ces grands filets dont on a accoutumé de se servir dans cette périlleuse chasse, répondant froidement au grand Maître des Chasses qui les demanda sur l'heure, que quand il étoit Prince il n'y cherchoit point tant de façon. Le bonheur de Sultan Mazum fit qu'il réussit dans cette chasse, sans y perdre que deux ou trois hommes & quelques chevaux qui furent blessés, quoi que l'affaire ne se passât pas, je crois, sans belle peur, le Lion blessé ayant sauté jusques sur la tête de l'éléphant du Sultan. Neanmoins Aureng-Zebe n'a pas laissé depuis ce temps-là de lui témoigner beaucoup d'affection, il lui a même donné le gouvernement de Decan, mais c'est avec si peu de pouvoir & si peu de finances, qu'il n'a pas beaucoup de sujet d'apprehender de ce côté-là.

La cinquième est au regard de Mohabet-kan le Gouverneur de Kaboul qu'

Aureng-Zebe tira enfin de son gouvernement, & auquel il pardonna genereusement; ne voulant pas, disoit-il, perdre un si brave Capitaine, & qui avoit tenu si ferme pour son bienfauteur Chah-Jehan, le faisant même Gouverneur de Guzarate en la place de Jessômseingue, qu'il envoya faire la guerre dans le Decan! Il est vrai que quelques bons presents qu'il fit à Rauchenara-Begum, & quantité de fort beaux chevaux & chameaux de Perse dont il fit present à Aureng-Zebe avec quinze ou seize mille Roupies d'or, pourroient bien avoir contribué à son accommodement.

A propos du Gouvernement de Kaboul qui confronte avec le Royaume de Kandahar, qui est à present entre les mains des Perses, j'ajouâterai ici en peu de mots quelques particularitez qui servent à l'Histoire, & qui feront toujours d'autant plus connoître le pays & les interêts qui peuvent être entre l'Hindoustan & la Perse, ce que personne que je sache n'a guere encore demêlé. Kandahar cette forte & importante place, qui est la capitale & la maîtresse de ce beau & riche Royaume de même nom, a été depuis ces derniers siècles

le

le sujet de grandes guerres entre les Mogols & les Persans , chacun ayant ses prétentions dessus. Ekbar ce grand Roi des Indes la prit de force sur ces derniers , & la garda tant qu'il vécut ; & Chah-Abas ce fameux Roi de Perse la reprit sur Jehan-Guyre fils d'Ekbar. Elle retourna depuis entre les mains de Chah-Jehan fils de Jehan-Guyre, non pas par la force des armes, mais par le moyen du Gouverneur Aly-mérdañkan qui la lui livra, & se retira auprès de lui, appréhendant la cabale de ses ennemis qui l'avoit mis mal auprès du Roi de Perse, qui le rapella pour lui faire rendre compte & le tirer de son Gouvernement. Elle fut encore assiégée & reprise depuis par le fils de Chah-Abas, & depuis encore assiégée deux fois, sans être prise, par Chah-Jehan : la première fois elle échapa d'être prise par la mauvaise intelligence & la jalousie des Omrahs Persiens qui sont à la solde du grand Mogol & les plus puissans de sa Cour, & par le respect qu'ils portent à leur Roi naturel ; car ils se comportèrent tous très-mollement dans le siege, & ne voulurent pas suivre le Raja Roup qui avoit déjà arboré ses étendars sur

la muraille du côté de la montagne. La seconde fois ce fut par la jalousie d'Aureng-Zebe, qui ne voulut pas donner à la breche que nos Franguis, Anglois, Portugais, Allemans & François avoient faite à coups de canon, quoi qu'elle fût assez raisonnable; ne voulant pas qu'il fût dit que du temps de Dara, qui étoit comme le premier mobile de cette entreprise, & qui étoit pour lors dans la ville de Kaboul avec son pere Chah-Jehan, la forteresse de Kandahar eût été prise. Chah-Jehan, quelques années avant les derniers troubles, étoit encore sur le point de l'assiéger pour la troisième fois, n'eût été que l'Emir-Jemla l'en divertit, lui conseillant de porter ses armes du côté du Decan, comme j'ai dit, & qu'Alymerdankan même l'en dissuada fortement, jusques à lui dire ces paroles que je rapporte pour avoir quelque chose d'extravagant: Votre Majesté ne prendra jamais Kandahar à moins d'un traître comme moi, si ce n'est qu'elle se résolut à n'y mener pas un Persien, & à faire les Bazars ou marchez entièrement libres; c'est à dire à ne prendre aucun impôt sur ceux qui font venir les vivres à l'Armée. Enfin Aureng-Zebe comme les autres

autres, s'étoit préparé ces dernières années à l'assiéger ; soit qu'il fût piqué des lettres que lui avoit écrit le Roi de Perse, ou des affronts & du mauvais traitement qu'il avoit fait à Tarbietkan son Ambassadeur, mais aprenant la mort du Roi de Perse il rebroussa chemin, disant (ce qui n'est pas trop croyable) qu'il ne vouloit pas avoir à faire à un enfant, à un nouveau Roi, quoi que Chah-Soliman, qui a succédé à son pere, aproche à mon avis de vingt-cinq ans.

La sixième est au regard de ceux qui ont fidèlement servi Aureng-Zèbe, qu'il a presque tous puissamment élevés ; il a fait premièrement, comme nous avons dit, Chah-hestkan son Oncle, Gouverneur & General d'armée dans le Decan, & depuis Gouverneur du Bengale ; Mir-kan Gouverneur de Kaboul ; Kalilullah-kan, de Lahor ; Mir-baba d'Elabas ; Laskerkan de Patna ; le fils de cet Allah-verdi-kan de Sultan Sujah, Gouverneur de Scindy ; Fazeikan qui l'avoit aussi puissamment servi par ses conseils & par son adresse, Kane-faman, comme qui diroit grand Maître de la maison du Roi, Danechmendkan Gouverneur de Dehli, avec

cette grace & prérogative particulière, qu'à raison de ce qu'il est perpétuellement occupé dans l'étude ou dans les affaires étrangères, il le dispense d'aller deux fois le jour, selon l'ancienne coutume, saluer le Roi à l'Assemblée, sans qu'on lui retranche rien de sa paye, comme l'on feroit aux autres Omrahs s'ils y manquoient. Il a donné à Dianet-kan le Gouvernement de Kachmire ce petit Royaume comme inaccessible, dont Ekbar s'empara par finesse, ce petit Paradis terrestre des Indes, qui a ses Histoires en sa langue particulière, dont j'ai un Abregé en Persien fait par le commandement de Jehan Guyre, d'une suite nombreuse de Rois fort anciens, & quelque fois si puissants qu'ils ont subjugué les Indes jusques à Ceilan. Il est vrai qu'il a cassé Nejabatkan qui avoit très-bien fait à la bataille de Samonguer & à celle de Kadjoité, mais aussi il n'est pas juste de jamais reprocher à son Roi, comme il faisoit, les services qu'on lui a rendus. Touchant ces infames Gionkan & Nazer, on fait que celui-là a été récompensé comme il meritoit, celui-ci on ne fait ce qu'il est devenu.

Pour ce qui est de Jessomseingue & de Jessingue, il y a quelque embarras
que

que je m'en vai tâcher un peu de débrouiller. Il y a un certain Gentil revolté du Visapour qui a su s'emparer de plusieurs importantes forteresses & de quelques ports de mer de ce Roi; il s'appelle Seva-Gi, Seigneur Seva; c'est un homme vaillant de sa personne, vigilant, hardi & entreprenant au possible, & qui donnoit plus d'affaire à Chah-hestkan dans le Decan, que le Roi de Visapour avec toutes ses forces & tous ces Rajas qui se joignent ordinairement à lui pour leur commune défense; jusques-là, qu'ayant entrepris d'enlever Chah-hestkan & ses trésors au milieu de son Armée & de la ville d'Aureng-Abad, il poussa son entreprise si avant, qu'il en fut venu à bout s'il n'eût été un peu trop tôt découvert, ayant pénétré une nuit avec un nombre de déterminés qu'il a, jusques dans l'appartement de Chah-hestkan, où son fils qui se vouloit mettre en défense fut tué & lui fort blessé; Seva-Gi s'en retournant sain & sauf comme il étoit venu. Mais cet homme intrépide ne se rebuta pas pour cela, il fit une autre entreprise très-hardie & très-perilleuse qui lui réussit bien mieux. Il prit deux ou trois mille hommes de

lite de son Armée, avec lesquels il se mit en campagne sans bruit, donnant à entendre par le chemin, que c'estoit un Raja qui s'en alloit à la Cour. Quand il fut proche de Sourate, ce fameux & riche Port des Indes, au lieu de passer outre, comme il fit accroire au grand Prevôt de la campagne qu'il rencontra, il se jetta dans la ville, où il demeura près de trois jours, coupant bras & jambes à tout le monde, pour faire confesser où étoient les tresors, cherchant, fouillant & chargeant, ou brûlant tout ce qu'il ne pouvoit pas emporter ; après quoi il s'en retourna sans que personne s'opposât à son retour, chargé de millions en or, en argent, en perles, étoffes de soye, fines toiles, & d'autres riches marchandises. Jessomseingue fut soupçonné d'avoir eu quelque intelligence avec Seva-gi pour ces deux entreprises ; ce qui fut cause qu'Aureng-Zebe le rappella du Deccan ; mais au lieu de s'en aller à Dehli il se jetta dans ses terres.

J'oubliois à dire que dans le pillage de Sourate, Seva-gi comme un saint homme respecta la maison du Reverend Pere Ambroise Capucin Missionnaire, & donna ordre qu'elle ne fût pillée,

lée, parce, disoit-il, que je sai que les Padrys Franguis sont gens de bien. Il respecta encore la maison du deffunt Delale, ou Couratier Gentil des Hollandois, parce qu'on lui fit entendre qu'il avoit été grand Aumônier. Il respecta bien aussi celle des Anglois & celle des Hollandois, non pas par devotion comme les autres, mais parce qu'ils tinrent fort, & qu'ils se défendirent très-bien; les Anglois principalement, qui avoient eu le temps de faire venir du monde de quelques vaisseaux qu'ils avoient à la Rade, firent des merveilles, & sauverent même plusieurs maisons qui étoient à l'entour d'eux; mais un Juif qui étoit de Constantinople, & qui avoit apporté des Rubis de très-grand prix pour vendre à Aureng-Zebe, emporta le prix, & se sauva des mains de Seva-gi; car plutôt que d'avouer qu'il avoit des pierreries il se vit trois fois à genoux, & le coutelas en l'air sur le point d'avoir le col coupé, mais aussi il n'appartenoit qu'à un Juif endurci dans l'avarice, de se sauver de la sorte.

Pour ce qui est de Jesseingue, Aureng-Zebe le fit consentir de s'en aller pour General d'Armée dans le Decan, lui don-
nant

nant Sultan Mazum avec lui, quoi que sans aucun pouvoir; il assiegea d'abord & très-vertement la principale forteresse de Seva-gi, & comme il en faisoit plus que tous les autres en Négociations, il fut si bien faire qu'il lui fit rendre sa place à composition sans attendre la dernière extrémité, & l'attira au parti d'Aureng-Zebe contre Visapour, Aureng Zebe le déclarant Raja, le prenant sous sa protection, & donnant une pension d'Omrah très-considérable à son fils. Quelque temps après Aureng-Zebe, dans le dessein qu'il avoit de faire la guerre contre la Perse, écrivit à Seva-gi des lettres si obligeantes sur sa générosité, sa capacité & sa conduite, qu'il le fit résoudre sur la caution & sur la foi de Jesseingue de venir le trouver à Delhi. Là une parente d'Aureng Zebe, femme de Chah-hestkan qui étoit pour lors à la Cour, par les efforts qu'elle fit sur l'esprit d'Aureng-Zebe, lui persuada d'arrêter celui qui avoit tué son fils, blessé son mari, & pillé Sourate. De sorte qu'un soir Seva gi vit ses tentes entourées de trois ou quatre Omrahs, mais il trouva moyen la nuit de sortir d'guise. Cette fuite fit grand bruit à la Cour, cha-

chacun accusant le fils aîné du Raja Jesseingue de lui avoir prêté la main. Jesseingue, qui eut incontinent nouvelle qu'Aureng-Zebe étoit fort irrité contre lui & contre son fils, qu'il n'alloit plus faire sa cour, qu'il étoit jour & nuit sur ses gardes, appréhendant qu'Aureng-Zebe ne prît prétexte pour se jeter sur ses terres & s'en emparer, abandonna le Decan pour s'en venir secourir son Etat; mais quand il fut à Brampour il mourut. Néanmoins Aureng Zebe, bien loin de témoigner ensuite quelque froideur & quelque ressentiment contre le fils de Jesseingue, l'envoya consoler de la mort de son pere, & lui donna la même pension; ce qui confirme ce que plusieurs soutiennent, que ce fut par le consentement d'Aureng-Zebe même que Seva-gi s'étoit échappé, ne le pouvant plus retenir à sa Cour, parce que toutes ces femmes étoient trop animées contre lui, & qu'on le consideroit comme un homme qui avoit mis la main dans le sang de ses parens. Mais retournons sur nos pas pour bien considerer le Decan; car c'est un Royaume qui depuis plus de quarante ans a été toujours le theatre de la guerre, & à raison
du

duquel le Mogol a de grands intérêts avec le Roi de Golkonda, celui de Visapour & plusieurs autres petits Souverains, ce qui ne se peut démêler qu'on ne fasse connoître ce qui s'est passé de considerable dans ces quartiers-là, & l'état des Princes qui les gouvernent.

Toute cette grande Peninsule de l'Hindoustan, à couper depuis le Golfe de Cambaye jusques vers celui de Bengale proche de Jagannate, & passer de là jusques au Cap de Comori, étoit toute entiere, hormis quelques pays de montagnes, il n'y a pas encore deux cens ans, sous la domination d'un seul, qui par conséquent étoit un très-grand & très-puissant Souverain; mais à present elle se trouve divisée en plusieurs Souverains differens, & même de differente Religion. La cause de cette division fut que le Raja ou Roi Ram-ras, le dernier de ceux qui ont possédé cet Etat tout entier, éleva inconsidérément trop haut trois Esclaves Gurgis qu'il avoit, jusques à les faire tous trois Gouverneurs; le premier de la plus grande partie de ces terres qu'occupe à present le Mogol dans le Decan autour de Daulet-Abad depuis Bider, Paranda, Sourate, jusques

à Narbadar. Le second de toutes les autres terres qu'on comprend à présent sous le Royaume de Visapour; Et le troisième de tout ce qui se comprend sous le nom du Royaume de Golkonda. Ces trois Esclaves devinrent fort riches & fort puissans, & se trouverent appuyez de quantité de Mogols qui étoient au service de Ram-ras; parce qu'ils étoient tous trois Mahometans, de secte Chyas comme les Persiens (ne pouvans pas être admis dans la Loy des Gentils, quand même ils l'eussent voulu, par cette raison que les Gentils croient que leur Loi n'a été donnée que pour eux) & enfin se revolterent d'un commun accord, tuerent Ram-ras, & s'en retournerent dans leurs Gouvernemens, prenant là chacun le titre de Chah ou Roi. Les descendans de ce Ram-ras ne se sentans pas assez forts pour eux, se contentèrent de tenir fort dans un canton, à savoir dans le pays qu'on appelle communement Karnateck & nos Cartes Bisnaguër, où ils sont encore Rajas à présent, tout le reste de l'Etat se divisa aussi en même temps en tous ces Rajas, Naïques & Roitelets que nous y voyons. Ces trois Esclaves & leurs descendans se
sont

sont toujours fort bien maintenus dans leurs Royaumes pendant qu'ils ont tenu bonne correspondance entre eux, & qu'ils se sont assistez l'un l'autre, soutenant de grandes guerres contre les Mogols. Mais lors qu'ils en sont venus à vouloir chacun garder leurs terres à part, ils ont bien-tôt senti l'effet de leur division ; car le Mogol fut si bien prendre son temps là-dessus il y a quelque trente-cinq à quarante ans, qu'il s'empara en peu de tems de tout le pays de Nejam Chah, ou Roi Nejam, le cinq ou sixième de la famille de ce premier Esclave, & le prit enfin prisonnier dans Daulet Abad sa Capitale où il mourut.

Depuis ce tems-là les Rois de Golkonda se sont assez bien maintenus ; non pas qu'ils puissent faire comparaison avec les forces du Mogol ; mais parce que le Mogol a toujours été occupé contre les deux autres, sur lesquels il lui falloit prendre Amber, Paranda, Bider, & quelques autres places, avant que de pouvoir avec facilité passer vers Golkonda ; & parce qu'ils ont toujours eu l'adresse, étant très-riches, de fournir sous main de l'argent au Roi de Visapour & l'aider ainsi

ainsi à soutenir la guerre contre le Mogol ; outre qu'ils ont toujours là une Armée fort raisonnable, laquelle est toujours prête, & ne manque jamais de se mettre en campagne, & d'aprocher de la frontiere dans le temps qu'on a nouvelles que celle du Mogol marche contre Visapour, afin de faire voir au Mogol, non seulement qu'on est toujours prêt pour se défendre, mais encore qu'on pourroit ouvertement aider le Visapour, au cas qu'on le vît être poussé à l'extrémité; & puis, ce qui est très-considerable, c'est qu'ils savent encore faire couler de l'argent sous main aux premiers Chefs de l'Armée du Mogol, lesquels pour cela font toujours entendre à la Cour, qu'il est plus à propos de s'attacher au Visapour comme étant plus proche de Daulet-Abad ; & puis encore, c'est qu'ils font tous les ans des presens au Mogol comme en forme de Tribut très-considerables, qui consistent partie dans quelques rares manufactures du pays, partie en éléphans qu'ils font venir de Pegu, de Siam, & de Ceilan, partie en bel argent comptant ; & puis enfin parce que le Mogol considere ce Royaume-là quasi comme sien ; non seulement parce qu'il

qu'il le croit son Tributaire ; mais principalement encore depuis cet accord dont j'ai parlé ci-dessus que le Roi d'à présent fit avec Aureng-Zebe lors qu'il l'assiégea dans Golkonda , & parce que n'y ayant plus aucune place capable de résister depuis Daulet-Abad jusques à Golkonda il croit que quand il voudra faire un bon effort il s'emparera du Royaume dans une campagne ; ce qu'il auroit pourtant, à mon avis , déjà fait, n'étoit qu'il apprehende que jettant ses forces du côté de Golkonda, le Roi de Visapour n'entre dans le Decan, comme sans doute il ne manqueroit pas de faire, connoissant assez qu'il lui est très-important pour sa conservation que ce Royaume demeure toujours en pied.

De tout ceci on peut entendre quelque chose des intérêts & du gouvernement du Roi de Golkonda avec le Mogol , & de quelle façon il va se soutenant contre lui, & comme il va poussant le temps, comme on dit, avec l'épau-
 le ; néanmoins je vois cet Etat fort ébranlé, parce que le Roi d'à présent depuis cette malheureuse affaire d'Aureng-Zebe & de l'Emir-jemla semble avoir entièrement perdu cœur, & comme abandonné
 les

les rênes du Royaume; n'osant plus sortir de la forteresse de Golkanda, ni même paroître en public pour écouter un chacun & rendre la justice selon la coutume du pays, ce qui fait que les affaires commencent à aller fort mal, les grands tyrannisans les petits, & perdans même le respect pour lui, se moquans souvent de ce qu'il commande, & ne le considerant quasi plus que comme une femme; & les peuples ennuyez des injustices & mauvais traitemens ne respirans qu'après Aureng-Zebe. On peut juger de l'extrémité où se trouve ce pauvre Roi par ces quatre ou cinq choses que je m'en vais dire. La première est qu'en 1667. que j'étois à Golkanda, Aureng-Zebe ayant envoyé un Ambassadeur extraordinaire pour lui déclarer la guerre, s'il ne lui vouloit fournir dix mille Cavaliers contre le Visapour, il fit des honneurs & des presens extraordinairement grands à cet Ambassadeur tant pour lui en particulier que pour Aureng-Zebe, & tomba d'accord avec lui de lui donner, non pas à la verité les dix mille Cavaliers, mais autant d'argent qu'il en faut pour les entretenir, qui étoit tout ce que demandoit Aureng-Zebe. La
se-

seconde; c'est que l'Ambassadeur ordinaire d'Aureng-Zebe, qui est toujours à Golkonda, commande, menace, frappe, donne des passeports, & dit & fait tout ce qu'il veut sans qu'on lui ose dire la moindre chose. La troisième c'est que le fils de l'Emir - Jemla Mehammet - Emirkan, nonobstant qu'il n'est enfin qu'un simple Omrah d'Aureng-Zebe, est tellement respecté par tout le Royaume, & principalement dans Massipatan, que le Taptapa son Commis en est quasi le maître, achetant & vendant, & faisant entrer & sortir ses vaisseaux de marchandise, sans que qui que ce soit lui ose contredire en rien, ni demander aucun droit de Douane : si grande étoit autrefois la puissance de l'Emir-Jemla son pere dans ce Royaume, que le tems ne l'a encore pu déraciner. La quatrième c'est que les Hollandois ne se feignent point de le menacer d'arrêter quelquefois tous les vaisseaux marchands du pays dans le Port, sans leur donner permission de sortir, jusques à ce qu'on leur ait concedé ce qu'ils demandent, & même faire des protests contre lui, comme j'ai vu faire à raison d'un vaisseau Anglois qu'ils vouloient prendre de force dans le Port même de Massipatan.

lipatan ; le Gouverneur l'ayant empêché, en faisant armer toute la ville contre eux, & menaçant de mettre le feu dans leur Feturie & de les tuer tous ; comme encore à raison de ce desordre qu'il y a sur la monnoye qui gêne extrêmement le trafic. Une cinquième, que les Portugais, tout pauvres, misérables, & abbatus qu'ils soient dans les Indes, ne laissent pas aussi de le menacer de lui faire la guerre, & de lui venir saccager Maflipatan & toute sa côte, s'il ne leur rend cette place de San Thomé qu'ils aimeraient mieux il y a quelques années lui remettre entre les mains que de se voir obligez de la céder par force aux Hollandois. Neanmoins je me suis laissé dire dans Golkonda de personnes fort intelligentes, que ce Roi est un homme de fort bon jugement, & que tout ce qu'il fait & souffre ainsi, n'est rien que par Politique, pour n'irriter personne, & sur tout pour ôter soupçon à Aureng-Zebe, & lui faire connoître qu'il ne prend quasi plus de part au Royaume, cependant qu'un sien fils qu'il a, & qu'on tient caché, se fait grand, attendant de prendre son temps pour le déclarer Roi & se
moc.

mocquer ainsi de cet accord d'Aureng-Zebe : c'est ce que le temps nous apprendra. Voyons cependant quelque chose des intérêts du Visapour.

Le Royaume de Visapour n'a pas aussi laissé de se soutenir, quoique le Mogol lui fasse quasi toujours la guerre; non point tant aussi parce qu'il soit capable de faire tête aux forces du Mogol, que parce qu'on ne fait quasi jamais grand effort sur lui; car ce n'est pas bien souvent ce que les Generaux d'Armée demandent là, non plus qu'ailleurs, que de finir la guerre; n'y ayant rien de si charmant que de se voir à la tête d'une Armée, commandant comme de petits Rois, bien loin de la Cour. Aussi fait-on passer pour Proverbe, que le Decan est le pain & la vie des Soldats de l'Hindoustan : Et puis le pays de Visapour est du côté du Mogol de fort difficile accès pour le peu de bonnes eaux & le peu de fourage & de vivres qui s'y trouvent, & parce que Visapour la capitale est très-forte & dans un mauvais pays sec & aride, n'y ayant quasi de bonne eau que dans la ville; & enfin parce qu'il y a quantité de forteresses dans le pays situées dans les montagnes très-difficiles à grimper :

per : neantmoins je voi aussi cet Etat-
là fort ébranlé, parce que le Mogol
lui a pris Paranda qui est comme la clé
de son pays, & cette belle & forte ville
de Bider, & quelques autre places fort
importantes ; mais principalement parce
que le dernier Roi de Visapour est mort
sans enfans mâles, & que celui qui se
dit à present Roi, est un jeune homme
que la Reine sœur du Roi de Golkon-
da a élevé & pris pour son fils, grace
qu'il a assez mal reconnuë, n'ayant pas
fait conte de cette Reine à son retour
de la Mecque, prenant pretexte qu'el-
le s'étoit mal gouvernée sur le vaisseau
Hollandois qui la passa à Moka ; deux
ou trois de ceux qui n'étoient pas des
plus mal-faits lui ayant donné dans la
vûe, jusques là qu'il y en eut quelques-
uns qui abandonnerent le vaisseau pour
la suivre par terre de Moka à la Mccque,
& puis enfin parce que dans les desor-
dres du Royaume, ce Gentil, dont j'ai
parlé, Seva-gi a trouvé moyen de s'em-
parer de quantité de forteresses très-
fortes, situées la plûpart sur des
montagnes très-difficiles, où il fait
le petit Roi, se mocquant du Visapour
& du Mogol., faisant des courses & des

ravages de tous côtez, depuis Sourate jusques aux portes de Goa ; neantmoins si d'un côté il fait tort au Visapour, il l'aide aussi puissamment d'un autre, en tant qu'il se porte genereusement contre le Mogol, lui dressant toujours quelque embuscade, & travaillant si fort l'Armée, qu'on ne parle que de Seva-gi, jusques à être venu piller & saccager Sourate, comme j'ai dit, & l'île de Bardes, qui appartient aux Portugais, & qui est aux portes de Goa.

La septième, que lors que je fus parti de Dehli pour m'en revenir, j'appris à Golkonda la mort de Chah-Jehan, & en même temps qu'Aureng-Zebe en avoit été sensiblement touché, & avoit fait paroître toutes les marques de douleur qu'un fils peut avoir de la perte de son pere ; que dès l'heure même il prit la route d'Agra ; que Begum Sahab fit tapisser de riches brocars la Mosquée & un lieu particulier où il devoit d'abord s'arrêter, avant que d'entrer dans la Forteresse ; qu'à l'entrée du Serrail, ou appartement des femmes, elle lui presenta un grand bassin d'or où étoient toutes ses pierreries & toutes celles de Chah-Jehan ; & qu'enfin elle le fut recevoir avec
tant

tant de magnificence & le traiter avec tant d'adresse & de souplesse qu'elle obtint son pardon, entra depuis dans sa confiance & eut part à ses bonnes grâces.

Au reste je ne doute point que la plupart de ceux qui auront lu mon Histoire ne trouvent les voyes qu'Aureng-Zebe a tenuës pour s'élever à l'Empire fort violentes & fort terribles; je ne prétens pas le disculper, mais je les prie seulement, avant que de le condamner tout à fait, de faire reflexion sur la malheureuse coûtume de cet Etat, qui laissant la succession de la Couronne indecise faute de bonnes loix qui la reglent comme chez nous en faveur des Aînez, l'expose à la conquête du plus-heureux & du plus fort dont elle devient la proye, & soumet en même temps tous les Princes qui naissent dans la famille Royale par la condition de leur naissance à la cruelle necessité ou de vaincre & de regner en faisant perir tous les autres pour assûrer leur puissance & leur vie, ou de perir eux mêmes pour assûrer celle d'autrui; car je m'imagine qu'après cela ils ne trouveront point la conduite si étrange qu'elle leur auroit

pu paroître d'abord. En tout cas je m'assure que tous ceux qui feront un peu de reflexion sur toute cette piece ne le considereront point comme un Barbare , mais bien comme un grand & rare Genie , comme un grand Politique, cõme un grand Roi.



LET



L E T T R E
A MONSEIGNEUR
C O L B E R T.

*De l'Etendue de l'Hindoustan, Circulation
de l'or & de l'argent pour venir s'y abî-
mer, Richesses, Forces, Justice, & Cau-
se principale de la Decadence des Etats
d'Asie.*



MONSEIGNEUR,

Comme la coûtume de l'Asie est de
n'aborder jamais les Grands les mains
vuides; quand-j'eus l'honneur de bai-
ser la *a* Veste du grand Mogol Aureng-
Zebe, je lui fis present de huit *b* Rou-
pies pour marque de respect; & j'offris

M 3

un

a Ornement de Trône.

b Une Roupie vaut environ trente sols.

un étui à couteau , fourchette & ganif, garnis d'ambre , à l'Illustre Fazel-kan *a* qui devoit regler mes appointemens de Medecin , Ministre chargé des principaux soins de l'Etat. Sans vouloir, *Monseigneur* , établir de nouvelles coutumes en France , je ne puis oublier celle-ci à mon retour ; ne croyant pas que je puisse paroître devant le Roi, pour qui j'ai de tout autres respects que pour Auréng-Zebe , & devant Vous, *Monseigneur* , pour qui j'ai bien aussi plus de vénération que pour Fazel-kan, sans faire à l'un & à l'autre quelque petit present, rare du moins pour sa nouveauté , s'il ne l'est par la main qui le presente. La Revolution de l'Hindoustan pour ses extraordinaires événemens m'a semblé digne de la grandeur de notre Monarque, & ce Discours, pour la qualité des matières qu'il contient, convenable au rang que vous tenez dans son Conseil , à cette conduite qui m'a paru à mon retour si admirable dans l'ordre que j'ai trouvé rétabli en tant de choses que j'avois cru impossibles, & à la passion, que vous avez de faire connoître aux extremités de la terre quel est notre Monarque , & que

Le Seigneur parfait.

que les François sont capables de tout entreprendre & de sortir avec honneur de tout ce que vous aurez projeté pour leur gloire & leur avantage.

C'est dans les Indes, *Monseigneur*, d'où je reviens après douze années d'éloignement, où j'ai appris le bonheur de la France, & combien elle est obligée à vos soins, & où votre Nom est déjà si répandu ; j'aurois là-dessus un beau sujet de m'étendre, mais n'ayant dessein de parler ici que de choses nouvelles, pourquoi parler de celles qui sont déjà si connues de tout le monde ? Je vous plairai davantage assurément en tâchant de vous donner quelque idée de l'Etat des Indes, dont je me suis engagé de vous rendre conte.

Vous avez déjà pu voir par les Cartes d'Orient, *Monseigneur*, combien est grande en tout sens l'étendue de l'Empire du grand Mogol, qu'on appelle communement les Indes ou l'Hindoustan ; je ne l'ai pas mesuré Mathématiquement, mais à considérer les journées ordinaires du Pays de la manière qu'on chemine durant trois grands mois pour traverser depuis la frontière du Royaume de Golkonda jusques par delà Kazni pro-

che de Kandahar qui est la première ville de Perse , je ne saurois croire qu'il n'y ait au moins cinq fois le chemin de Paris à Lion , ce qui fera environ cinq cens de nos lieues ordinaires.

Vous considerez , s'il vous plaît , ensuite que de ces vastes étendues de terres il y en a quantité qui sont fort fertiles , & quelques unes jusques à un tel point , comme tout ce grand Royaume de Bengale , qu'elles surpassent celles de l'Égypte , non seulement à raison de l'abondance des ris , des froments & de toutes les autres choses nécessaires à la vie , mais encore à raison de toutes ces marchandises si considérables que l'Égypte ne connoît point , comme les soyes , les cotons , l'indigo , & tant d'autres que les Relations marquent assez.

De plus , que de ces mêmes terres , il y en a beaucoup qui sont assez peuplées , & assez bien cultivées , & où l'Artisan , quoique fort paresseux de son naturel , ne laisse pas par nécessité ou autrement , de s'appliquer au travail , aux tapis , brocars , broderies , toiles d'or & d'argent , & à toutes ces sortes de Manufactures de soye & de coton , dont on se sert dans le pays , ou qui se transportent ailleurs.

Vous

Vous pourrez même encore observer comme l'or & l'argent faisant ses tours sur la surface de la terre vient enfin s'abîmer en partie dans cet Hindoustan ; car de celui qui sort de l'Amerique & qui se disperse dans les divers Royaumes de notre Europe , on fait qu'une partie s'emporte en Turquie par divers endroits , pour les marchandises qu'on en tire , & qu'une autre partie passe en Perse par Smirne pour les soyes qu'on y va prendre : Que toute la Turquie generalement a besoin de Cauvé qui lui vient de l'Hyeman ou Arabie Heureuse , étant la boisson ordinaire des Turcs : Que cette même Turquie avec l'Hyeman & la Perse ne sauroient se passer des denrées des Indes , & qu'ainsi tous ces pays-là sont obligez de faire passer à Moka sur la Mer Rouge proche de Babel-mandel , à Bassora dans l'extremité du Sein Persique & au Bander-Abassi , ou Gomeron proche d'Ormuz , une partie de cet or & de cet argent qui avoit penetré jusques à eux , pour être de là transportée dans l'Hindoustan sur les vaisseaux qui tous les ans dans la Mauser , ou saison des Vents , viennent exprès dans ces trois fameux Ports là : Que d'un autre côté , tous

Ces vaisseaux des Indes, soit Indiens même, soit Hollandois, Anglois ou Portugais, qui vont tous les ans porter des marchandises de l'Hindoustan à Pegu, Tanasseri, Siam, Ceilan, Achem, Macassar, aux Maldives, à Mozambic & en d'autres lieux, rapportent aussi beaucoup d'or & d'argent de tous ces pays-là, lequel a le même destin que l'autre que nous avons dit: Que de cette quantité que les Hollandois en tirent du Japon, où il y en a des mines, une partie vient aussi se rendre enfin tôt ou tard dans cet Hindoustan; & qu'enfin ce qu'on y en porte à droiture par Mer, soit de Portugal, soit de France, n'en revient guere qu'en marchandise, le reste demeurant là comme l'autre.

Je fai bien qu'on peut dire que cet Hindoustan a besoin de cuivre, de girofle, de muscade, de canelle, d'éléphants, & de quelques autres choses que les Hollandois y apportent du Japon, des Molucques, de Ceilan & d'Europe; comme encore de plomb que lui fournit en partie l'Angleterre, & des écarlates & autres choses que lui va fournir la France; qu'il a même encore besoin de quantité de chevaux, étant certain que
du

du côté d'Usbec il en reçoit plus de vingt-cinq mille tous les ans : Que de Perse par Kandahar il en reçoit encor un bon nombre, & que quelques-uns viennent aussi d'Ethiopie, des Arabies & de Perse par Mer, des ports de Moka, Bassora, & Bander-Abassi : Qu'il a encor besoin de cette grande quantité de fruits frais qui lui viennent de Samarkand, Bali, Bocara & Perse, comme melons, pommes, poires & raisins dont on mange à Dehli, & qu'on y achete fort cherement presque tout l'Hyver, aussi bien que de secs qu'on y a toute l'année & qui viennent des mêmes pays comme amandes, pistaches, noizettes, prunes, abricots, raisins & autres ; & qu'enfin il a encore besoin de ces petites coquilles de Mer des Maldives qui servent de monnoye basse dans le Bengale, & en quelques autres endroits, comme encore d'ambre gris de ces mêmes Maldives & Mozambic, cornes de Rhinoceros, dents d'Elephans, & de quelques Esclaves d'Ethiopie, musc & vaisselle de la Chine, perles de Beharen & Tutucoury proche de Ceilan, & de je ne sai combien d'autres choses de cette sorte dont il se pourroit absolument

bien passer: Mais tout cela ne fait point que l'or & l'argent sortent hors du Royaume, parce que les Marchands se chargent au retour de marchandises du pays, y trouvant mieux leur compte qu'à remporter de l'argent, & aussi cela n'empêche point que cet Hindoustan ne soit, comme nous avons dit, un abîme d'une grande partie de l'or & de l'argent du monde, qui trouve plusieurs moyens d'y entrer de tous côtez, & presque pas une issue pour en sortir.

Enfin vous pourrez considerer que ce grand Mogol se porte heritier des Omrahs, ou Seigneurs, & des Mansabdars, ou petits Omrahs qui sont à sa solde; & ce qui est de la dernière consequence, que toutes les terres du Royaume sont en propre à lui, si ce n'est quelques maisons & jardins qu'il permet à ses sujets de vendre, partager, ou acheter entre eux comme bon leur semble. Et voilà des choses qui sans doute doivent assez faire voir qu'il faut non seulement que dans l'Hindoustan il y ait très-grande quantité d'or & d'argent, quoi qu'il n'y en ait point de mines; mais qu'il faut encore par une suite nécessaire que le grand Mogol, qui en est le

Sou-

Souverain , du moins des la meilleure partie, air des revenus & des richesses immenses.

Mais d'un autre côté il y a aussi plusieurs choses à remarquer , qui balancent ces richesses. La première, qu'entre ces grandes étendues de terres, il y en a beaucoup qui ne sont que sablons ou montagnes stériles, peu cultivées & peu peuplées : Que de celles même qui seroient fertiles , il y en a encore beaucoup qui ne sont point cultivées faute de Laboureurs, dont quelques-uns ont péri pour être trop maltraitez des Gouverneurs qui leur ôtent souvent le nécessaire à la vie , & quelquefois même leurs enfans qu'ils font esclaves quand ils n'ont pas moyen de payer , ou qu'ils en font difficulté; d'autres ont abandonné la campagne pour la même raison , & desesperez qu'ils sont de ne travailler que pour autrui, se sont jettez dans les villes ou dans les armées pour servir de porte faix, de porteurs d'eau , ou se faire valets de Cavaliers; & plusieurs ont fui sur les terres des Rajas; parce qu'ils y trouvent moins de tyrannie & plus de douceur.

La seconde, que dans cette même
étend-

étenduë de pays il y a quantité de Nations dont le Mogol n'est pas trop le maître, ayant encore la plûpart leurs Chefs & Souverains particuliers, qui ne lui obéissent, & ne lui payent tribut que par contrainte, plusieurs que fort peu de chose, quelques-uns rien du tout, & quelques-uns même qui en reçoivent de lui, comme nous verrons bien-tôt.

Tels sont ces petits Souverains qui sont sur les frontieres de Perse, qui ne lui payent presque jamais rien, non plus qu'au Roi de Perse. Comme encore les Balouches & Augans & autres Montagnais, dont la plûpart non plus ne lui payent pas grand' chose, & ne se soucient même que fort peu de lui; témoin cet affront qu'ils lui firent quand ils arrêterent toute son armée faute d'eau qu'ils retenoient dans leurs montagnes, lors qu'il passoit d'Ateck sur l'Indus à Caboul pour assieger Kandahar, ne la laissant point descendre dans la campagne où étoit le grand chemin, qu'on ne leur eût fait des presens, quoi que véritablement ils les demandassent en forme d'aumône.

Tels sont encor les Patans, peuples Mahometans, sortis du côté du Gange
vers

vers Bengale, qui avant l'invasion des Mogols dans les Indes avoient su se rendre puissans dans plusieurs endroits & principalement à Dehli, & faire plusieurs Rajas des environs leurs Tributaires. Ces Patans sont fiers & guerriers, & jusques aux moindres d'entre eux, fussent-ils valets & porteurs d'eau, ils ont encore le cœur extrêmement haut, disant souvent comme par jurement; Que je ne puisse jamais être Roi de Dehli si cela n'est ainsi; gens qui méprisent les Indiens, Gentils & Mogols, & haïssent mortellement ces derniers; se souvenans toujours de ce qu'ils ont été autrefois, avant qu'ils les eussent chassés de leurs grandes Principautez, & les eussent obligés de se retirer deçà delà, loin de Dehli & Agra, dans les montagnes où ils se sont habituez, & où quelques uns sont demeurez petits Souverains, comme Rajas, mais avec peu de force.

Tel est le Roi de Visapour, qui ne lui paye rien, qui a toujours guerre avec lui, se soutenant dans son pays, partie par ses propres forces; partie parce qu'il est fort éloigné d'Agra & de Dehli, demeure ordinares du Mogol; partie parce que sa ville capitale Visapour est forte & de diffi-

ficile accez à une armée à cause des mauvaises eaux & du peu de fourage qu'elle trouveroit en chemin ; partie parce que plusieurs Rajas se joignent à lui pour leur commune défense, aussi bien que ce fameux Seva-gi qui depuis peu vint piller & brûler Sourate ce riche Port de Mer, qui quelquefois ne veut que peu ou point payer de tribut. Tel est encore ce puissant & riche Roi de Golkonda qui sous main donne de l'argent au Roi de Visapour, & qui a toujours une armée prête sur la frontiere pour sa défense & pour aider Visapour au cas qu'il le vît trop pressé. Tels enfin sont plus de cent Rajas ou Souverains Gentils considerables dispersez par tout le Royaume, les uns proches & les autres éloignez d'Agra & de Dehli, entre lesquels il y en a environ quinze ou seize très-riches & puissans, cinq ou six entre autres, comme est Rana, qui étoit autrefois comme l'Empereur des Rajas, & qu'on dit être des descendans du Roi Porus; Jessaingue & Jessomseingue, qui le sont jusques à un tel point, que s'ils se joignoient seulement eux trois ensemble, ils lui donneroient bien des affaires, pouvant chacun d'eux mettre en un

mo-

moment vingt mille chevaux en campagne de meilleures troupes que les Mogols. Ces Cavaliers sont appelez Ragipous, ou fils de Rajas : ce sont gens, comme j'ai dit ailleurs, qui portent l'épée de pere en fils, & auxquels les Rajas distribuent des terres à condition d'être toujours prêts de monter à cheval quand le Raja les commande; ils fatiguent beaucoup, & il ne leur manque que le bon ordre pour être de très-bons hommes de guerre.

La troisième chose qu'il faut considérer, c'est que le Mogol est Mahometan, non pas de ceux qu'on appelle Chias, & qui tiennent pour Aly & ses descendants, tels que sont les Perses, & par conséquent la plus grande partie de la Cour : mais de ceux qu'on appelle Sounnys qui tiennent pour Osman, & qui pour cela se nomment Osmanlys, tels que sont les Turcs : Que de plus il est étranger, à savoir des descendants de Tamerlan Chef de ces Mogols de Tartarie qui environ l'an 1401. inonderent les Indes, où ils se rendirent les maîtres, & qu'ainsi il se trouve dans un pays quasi tout ennemi, d'autant plus que non seulement pour un Mogol, mais en general pour un

un Mahometan il y a des centaines de Gentils , ce qui l'oblige pour se maintenir entre tant d'ennemis domestiques & puissans , & contre les Perses & contre les Usbecs qui sont ses voisins , d'entretenir perpetuellement de grandes armées , soit en guerre , soit en paix , tant proche de sa Personne que dans la campagne , soit de gens du pays comme Rajas & Patans , soit principalement de Mogols comme lui , ou du moins estimez Mogols pour être hommes blancs , étrangers & Mahometans , ce qui suffit à present , sa Cour n'étant plus comme dans le commencement toute entiere de vrais Mogols , comme nous avons touché ailleurs , mais un ramas de toutes sortes d'Etrangers , Usbecs , Persans , Arabes & Turcs , ou leurs enfans ; mais avec cette distinction , que les enfans qui passent la troisième ou quatrième generation & qui ont pris le visage brun & l'humeur lente du pays , ne sont point tant estimez ni honorez que les nouveaux venus , n'entrans même que rarement dans les Charges , heureux enfin quand ils peuvent être simples Cavaliers ou gens de pied. C'est de ces Armées que je m'en vais tâcher de vous donner quelque

que idée, afin que connoissant par là les grandes dépenses que le grand Mogol est obligé de faire, vous puissiez mieux juger de ses richesses effectives. Voyons premierement la Milice du pays qu'il faut necessairement qu'il entretienne.

La première, sont des Rajas, comme Jesscingue, Jessomseingue & beaucoup d'autres, auxquels il donne de fort grandes pensions pour être toujours prêts avec un certain nombre de Ragi-pous, les tenant comme Omrahs, c'est à dire comme les autres Seigneurs étrangers & Mahometans, tantôt dans cette Armée qu'il tient toujours près de sa Personne, & tantôt dans celles qui sont dans la campagne: Ces Rajas estans generalement obligez aux mêmes choses que les Omrahs, jusques à faire la garde; neantmoins avec cette distinction, qu'ils ne la font point dans la forteresse comme eux, mais au dehors sous leurs tentes, ne se plaisans pas à être enfermez vingt-quatre heures durant dans une forteresse, & n'y allans même jamais que bien accompagnez, & avec des gens résolus de se faire mettre en pieces pour eux, comme on a vu quelquesfois quand on leur a voulu jouer quelque mauvais tour. Le

Le Mogol est obligé de tenir à son service de ces Rajas pour plusieurs raisons. La première, parce que la Milice des Rajas est fort bonne, telle que j'ai dit ci-dessus, & qu'il y a tel Raja, comme j'ai encore dit, qui en un moment peut mettre vingt mille chevaux en campagne & davantage.

La seconde, pour mieux tenir en bride le reste des Rajas qui ne sont point à sa solde, & les ramener à la raison, quand ils se cantonnent, quand ils ne veulent pas payer le tribut, ou quand par crainte ou autrement ils ne veulent point sortir de leurs terres pour aller à l'Armée lors que le Mogol les en requiert.

La troisième, pour mieux entretenir la jalousie & l'inimitié entre eux, en favorisant & caressant l'un plus que l'autre, jusques à les faire combattre les uns contre les autres, comme l'on voit assez souvent.

La quatrième, pour les employer contre les Patans, ou contre ses propres Omrahs & Gouverneurs, au cas que quelques uns voulussent se soulever.

La cinquième, pour les employer contre le Roi de Golkonda lors qu'il
ne

ne veut point payer son Tribut, ou qu'il veut defendre le Roi de Visapour, ou quelques Rajas de ses voisins que le Mogol veut dépouiller ou faire ses Tributaires ; le Mogol ne pouvant pas trop se fier pour lors à ses Omrahs qui la plupart sont Persans, & qui ne sont pas de même Religion que lui, à savoir Sounnys, mais Chias, comme le Roi de Perse & le Roi de Golkonda.

La sixième & la plus considerable de toutes, pour les employer contre les Perses quand les occasions s'en presentent, ne pouvant aussi se fier pour lors à ses Omrahs, qui la plupart, comme je viens de dire, sont Persans, & qui par consequent n'ont point d'inclination à combattre contre leur Roi naturel, d'autant plus qu'ils le croient leur Imam, leur Calife ou Souverain Pontife descendant d'Aly, & contre lequel par consequent ils croient ne pouvoir faire la guerre sans crime & sans grand péché.

Il est encore obligé d'entretenir quelques Patans pour les mêmes raisons ou semblables à peu près que les Rajas.

Il est enfin obligé d'entretenir cette milice étrangere de Mogols que nous
avons

avons marquée , & comme c'est celle qui est la principale force de son Etat ; & qui l'oblige à des dépenses incroyables , il me semble qu'il ne fera pas hors de propos que je tâche de vous depeindre quelle elle est , quand je devrois être un peu trop long.

Considérons donc , s'il vous plaît , cette milice étrangère , soit Cavalerie , soit Infanterie , comme divisée en deux , l'une qui est toujours proche de sa Personne , l'autre qui est dispersée en campagne dans les Provinces , & dans la Cavalerie qu'il a proche de lui. Connoissons premierement les Omrahs ; en second lieu les Mansebdars , puis après les Rouzindars , & puis enfin , les simples Cavaliers ; de là nous passerons à l'Infanterie , dans laquelle nous considérerons les Mousquetaires , & tous ces gens de pied qui servent le canon , disant un mot en passant de sa double Artillerie.

Il ne faut pas penser que les Omrahs ou Seigneurs de la Cour du Mogol soient des fils de famille comme en France. Toutes les terres du Royaume étant en propre à lui , il s'ensuit qu'il n'y a ni Duchez , ni Marquisats , ni aucune famille riche en fond de terre , & qui
sub.

subsiste de ses revenus & parrimoinés ; ce ne sont pas même assez souvent des fils d'Omrahs , parce que le Roy étant héritier de tous leurs biens , il s'ensuit que les maisons ne peuvent pas longtemps subsister dans leur grandeur ; au contraire elles tombent souvent & tout d'un coup , jusques là que les fils ou du moins les petits-fils d'un puissant Omrah se trouveront souvent après la mort de leur père réduits, pour ainsi dire, à la mendicité, & obligés de prendre parti sous quelque Omrah comme simples Cavaliers. Il est vrai que le Mogol laisse pour l'ordinaire quelque petite pension à la veuve , & souvent même aux enfans , ou que si le Père vit assez longtemps , il les pourra par faveur avancer plus promptement, principalement s'ils sont bien faits , blancs de visage, ne tenans pointencore trop de l'Indien , & qu'ainsi ils puissent encore passer pour vrais Mogols ; quoique néanmoins cet avancement de faveur aille toujours assez lentement, étant une coutume presque générale qu'il faut passer des petites payes & des petites charges aux grandes. Ces Omrahs ne sont donc ordinairement qu'avanturiers & étrangers de toutes sortes de
na-

nations , tels que j'ai dit , lesquels s'attirent à cette Cour les uns les autres , gens de neant , quelques-uns Esclaves , la plûpart sans instruction , & lesquels le Mogol élève ainsi aux dignitez selon que bon lui semble , comme il les casse de même.

Entre les Omrahs les uns sont Hazary , les autres Dou Hazary , les autres Penge , Hecht & Deh Hazary , & même , comme étoit le fils aîné du Roi , Douazdeh Hazary , qui veut dire Seigneur à mille chevaux , deux mille , cinq mille , sept & dix ou douze mille , leur paye étant plus ou moins grande à proportion du nombre des chevaux ; je dis des chevaux , parce qu'ils ne sont pas payez eu égard aux Cavaliers , mais aux chevaux ; les Omrahs pouvans entretenir des Cavaliers à deux chevaux pour être mieux en état de servir dans les pays chauds , où l'on dit communement qu'un Cavalier qui n'a qu'un cheval est plus de demi à pied. Il ne faut pas néanmoins penser qu'ils soient obligez d'entretenir , ou que le Roi paye effectivement tant de chevaux , comme portent ces grands noms de Douazdeh ou Hecht Hazary , douze mille ou huit mille

mille chevaux ; ce sont des noms specieux pour donner dans la veuë & attirer les Etrangers ; le Roi détermine le nombre des chevaux effectifs qu'ils sont obligez d'entretenir, les paye à raison de ce nombre, & outre cela il leur en paye un certain nombre qu'ils ne sont point obligez d'entretenir ; & c'est ce qui fait ordinairement la principale partie de leurs pensions, sans parler de ce qu'ils grivellent sur la paye de chaque Cavalier, & sur le nombre des chevaux, ce qui fait certainement des pensions fort grandes & fort considerables, principalement quand ils peuvent obtenir de bons Jan-ghirs ou bonnes terres affectées pour leur pension ; car je voyois que ce Seigneur sous lequel j'étois, qui étoit Penge-Hazari ou de cinq mille chevaux, & qui n'étoit obligé qu'à cinq cens effectifs, avoit de reste, toute sa Cavalerie payée, près de cinq mille écus le mois pour sa pension, quoi qu'il fût Nagdy, c'est à dire payé en argent tiré du Tresor, comme tous ceux qui n'ont point de Jah-ghirs ; néanmoins avec toutes ces grandes pensions je n'en vois que fort peu de riches & beaucoup d'incommodez & endettez. Ce n'est pas que la dépen-

ce de bouche les ruine comme elle fait bien souvent ailleurs les grands Seigneurs, elle est très-modique & très-moderée, mais ce qui les épuise sont les grands presens qu'ils sont obligez de faire au Roi à certaines Fêtes de l'année, chacun à proportion de la grandeur de leur paye, & puis cette grande dépence qui s'en va dans l'entretien de leurs Femmes, de leurs Valets, & Chameaux, & de plusieurs Chevaux de prix qu'ils ont en particulier dans leurs écuries. Le nombre des Omrahs, tant de ceux qui sont à la campagne dans les Provinces & dans les armées, que de ceux qui sont à la Cour, est fort grand, je ne l'ai jamais su précisément, aussi n'est-il pas déterminé, mais je n'en ai jamais guere moins vu à la Cour de vingt-cinq à trente, qui sont, ainsi que j'ai dit, à grandes pensions, selon qu'ils ont plus ou moins de chevaux à entretenir, depuis douze mille en descendant jusques à mille.

Ce sont ces Omrahs qui parviennent aux Gouvernemens & aux principales Charges de la Cour & des armées; qui sont, comme ils, disent les colonnes de l'Empire, & qui soutiennent l'éclat de
la

la Cour, n'allant jamais par les ruës que superbement couverts, montez quelquefois sur un éléfant, quelquefois à cheval, & quelquefois en Paleky, suivis ordinairement d'un bon nombre de leurs Cavaliers, de ceux qui seront en garde à leurs logis, avec quantité de Valets de pied qui marchent devant & à côté pour faire faire place, leur chasser les mouches & la poussière avec des queuës de Paon, porter le picquedent ou crachoir, de l'eau pour boire & quelquefois des livres de compte, & autres papiers. Tous ceux qui se trouvent à la Cour sont obligez sur peine de quelque retranchement de leur pension, d'aller deux fois le jour saluer le Roi à l'Assemblée sur les dix à onze heures du matin, où il rend la Justice, & sur les six heures du soir: Ils sont encore obligez d'aller faire la garde dans la forteresse chacun à leur tour une fois la semaine pendant vingt-quatre heures; ils portent là leurs lits, leurs tapis & leurs autres meubles, le Roi ne leur fournissant rien que le manger, qu'ils reçoivent en grande cérémonie & reverence, faisant trois fois le Taslim ou Salut, la face tournées vers son appartement, abaissans premierement

la main jusques en terre, & la portant sur leur tête. Ils sont encore obligez de suivre à cheval & d'accompagner par tout le Roi quand il marche en campagne quelque temps qu'il fasse, à la pluye, à la poussiere, quoi qu'il soit ou dans son Paleky, ou sur un éléphant, ou sur un Tact-Ravan, ou Trône de campagne porté sur les épaules de huit hommes qui se vont adroitement relayans en marchant avec huit autres, étant dans ces diverses marches bien à couvert des incommoditez du temps, soit qu'il aille à la guerre, soit qu'il s'aile promenant avec son armée de ville en ville, soit qu'il aille à la chasse, si ce n'est qu'il en exempte quelques-uns à raison de leurs offices particuliers, ou pour être indisposez, ou trop vieux, ou pour éviter l'embaras, comme il se pratique ordinairement quand il ne va que proche la ville en quelque lieu de chasse, ou maison de plaisance, ou bien qu'il va à la Mosquée, n'y ayant ordinairement pour lors que ceux qui sont ce jour-là de garde qui l'accompagnent.

Mansebdars sont des Cavaliers à Manseb qui est une paye particuliere, hono-

honorable & considerable; non pas tant que celle des Omrahs, mais bien plus que celle des autres; aussi sont-ils considerez comme petits Omrahs, comme étant du rang de ceux qui le deviennent; d'autant plus qu'ils ne reconnoissent point d'autre Chef que le Roi, & qu'ils sont generalement obligez à tout ce que nous avons dit qu'étoient obligez les Omrahs, & qu'enfin ce feroient de vrais Omrahs, s'ils avoient, comme quelques-uns ont eu autrefois, quelques Cavaliers sous eux, au lieu qu'ils n'ont ordinairement que deux, quatre, ou six chevaux d'obligation, c'est à dire qui ayent la marque du Roi, & que leur paye ne va pour l'ordinaire que depuis cent cinquante, deux cens, jusques à six & sept cens Roupies effectives par mois. Le nombre n'en est pas aussi déterminé, mais il est bien plus grand que celui des Omrahs; car à la Cour il y en a toujours deux ou trois cens outre ceux qui sont dans les Provinces & dans les armées.

Rouzinders sont encore des Cavaliers, mais de paye à la journée comme le mot le porte, laquelle neanmoins ne laisse pas quelquefois d'être plus grande

de que celle de beaucoup de Mansébdars, mais qui n'est point de cette façon-là, ni si honorable; mais aussi ne sont-ils point tenus à l'Agénas comme les Mansébdars, c'est-à-dire à prendre à un certain prix, qui n'est pas quelquefois trop raisonnable, de ces tapis & autres meubles qui ont servi pour la Maison du Roi. Le nombre de ces gens-là est fort grand; ils entrent dans les petites Charges, plusieurs sont Écrivains, Sous-écrivains & Appliqueurs de cachets sur les Barattes ou papiers pour recevoir de l'argent, sur quoi ils savent bien griveller pour dépêcher les Barattes.

Les simples Cavaliers sont ceux qui sont sous les Omrahs, entre lesquels les plus considérez & ceux qui ont plus grande paye sont ceux là qui ont deux chevaux d'obligation, c'est à dire marquez à la cuisse de la marque de leur Omrah; leur paye n'est point absolument déterminée, cela dépend fort de la générosité de l'Omrah qui peut favoriser qui bon lui semble; néanmoins le Mogol entend que la paye d'un simple Cavalier à un cheval ne soit point moindre de vingt-cinq Roupies ou environ, faisant ses comptes avec les Omrahs sur ce pied-là.

La

La paye des gens de pied est la moindre, aussi y a-t-il là de pitoyables Mousquetaires, si ce n'est quand ils tirent assis à terre sur le cul, & que leur mousquet est appuyé sur cette petite jolie fourchette de bois qui y pend attachée ; encore ont-ils bien peur pour leur grande barbe & de se brûler les yeux, & sur tout que quelque Dgen ou mauvais Esprit ne fasse crever ce mousquet. Tel a vingt Roupies le mois, tel en a quinze, tel en a dix, néanmoins il y a des Canoniers qui ont de grandes payes, & sur tous de nos Franguis ou Chrétiens, Portugais, Anglois, Hollandois, Allemans & François, qui s'y rendent de Goa ou fuyent de ces compagnies Hollandoises & Angloises. Autrefois avant que les Mogols fussent manier l'artillerie, leurs payes étoient fort grandes, il y en a encore de ce temps-là qui ont deux cens Roupies par mois, mais à présent ils n'en veulent plus donner que trente-deux, encore n'en veulent-ils plus recevoir.

L'Artillerie est distinguée en deux. La première est la grosse ou pesante comme ils disent ; la seconde est la légère, ou comme ils l'appellent, l'artillerie de l'E-

trier. Pour ce qui est de la grosse, il me souvient que quand le Roi après sa maladie se promenoit avec toute son armée par la campagne, prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, tantôt aux gruës, tantôt aux nilsgaus ou bœufs gris comme ils appellent cette espece d'élans, tantôt aux gazelles avec les leopars, & quelquefois aux lions, avançant peu à peu vers Lahor & Kachemire ce petit paradis des Indes, cumme je dirai ailleurs, pour y aller passer l'Eté; elle étoit composée de soixante & dix pieces de canon la plupart de fonte, sans compter deux à trois cens chameaux legers qui portoient chacun une petite piece de campagne de la grosseur d'un bon double mousquet, laquelle est attachée sur ces animaux, à peu près comme sont nos pierriers sur nos barques.

Celle de l'Etrier, qui me sembloit bien galante & bien entenduë, étoit composée de cinquante ou soixante petites pieces de campagne toutes de bronze, montées chacune sur sa petite charette bien faite & bien peinte, avec le petit coffre devant & derriere pour la munition, tirée par deux fort beaux chevaux conduits

duits par un Cocher comme une caleche, ornée de quantité de petites banderoles rouges, ayant chacune un troisième cheval que l'Aide du Cocher Canonier menoit en main pour relayer. La grosse artillerie ne pouvoit pas toujours suivre le Roi, qui s'écartoit des grands chemins tantôt à droit tantôt à gauche aux travers des champs, pour prendre les bons endroits de chasse & suivre les eaux; elle étoit obligée de suivre le grand chemin pour rouler plus facilement & éviter l'embarras qu'elle auroit causé dans les mauvais passages, & principalement à ces ponts de bateaux qu'on avoit dressés pour passer les rivières. Celle de l'Etrier étoit inséparable de la personne du Roi; aussi c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom d'Artillerie de l'Etrier. Elle part le matin quand le Roi sort de sa Tente, & au lieu qu'il va ordinairement un peu à l'écart pour entrer dans les lieux de chasse qui sont marquez & gardez aux avenues, de peur que l'armée n'y entre, elle s'en va droit & souvent à toute bride aux rendez-vous se mettre en ordre devant sa tente qui s'y trouve préparée du jour de devant, comme celles des

grands Omrahs , & toute cette artillerie tire dans le moment qu'il y entre , afin que toute l'armée soit avertie de son arrivée.

La Milice de la campagne n'est point différente de celle qui est auprès du Roi. Il y a par tout des Omrah's , des Mansebdars , des Rouzin-dars , simples Cavaliers , de l'Infanterie & de l'Artillerie par tout où l'on fait la guerre ; il n'y a différence que dans le nombre de celle de la campagne qui est fort grand ; car cette armée seule que le Mogol est perpétuellement obligé d'entretenir dans le Decan pour tenir en bride ce puissant Roi de Golkonda , & pour faire la guerre au Roi de Visapour , & à tous ces Rajas qui se joignent avec lui , doit être toujours au moins de vingt à vingt-cinq mille hommes de cheval , & est quelquefois de trente mille.

Le Royaume de Kaboul pour sa garde ordinaire contre les Perses , les Augans , Balouches , & je ne sai combien de Montagnars , en doit avoir pour le moins douze à quinze mille ; le Royaume de Kachmire plus de quatre mille , & le Royaume de Bengale bien davantage , sans compter que la guerre est pres-
que

que toujours de ce côté-là ; & qu'il n'y a point de Gouverneurs de Province qui n'en ayent besoin d'un grand nombre, plus ou moins selon l'étendue & la situation particuliere de leurs Gouvernemens, ce qui fait des nombres presque incroyables. Neanmoins pour ne parler point de l'Infanterie qui est fort peu de chose, ni de la quantité apparente des chevaux ; ce qui pourroit bien avoir trompé beaucoup de monde, je croirois avec beaucoup de personnes bien entendues dans ces matieres-là, que le nombre des chevaux effectifs qui sont ordinairement proche du Roi, y comprenant la Cavalerie des Rajas & Patans qui y peuvent être, pourroit monter à trente-cinq ou quarante mille, & que ce nombre-là joint à celui qui peut être dans la campagne seroit de deux cent mille, & quelque chose de plus. J'ai dit que l'Infanterie étoit peu de chose ; car je ne saurois croire que dans l'armée que le Roi tient proche de soi, y comprenant les Mousquetaires, & tous ces Canonniers à pied & Aides de Canoniers, & generalement tout ce qui sert dans cette Artillerie, puisse aller guere à plus de quinze mille, d'où on peut

N 6

juger

juger ce qui peut être dans les Armées de la campagne. Ainsi je ne fai où prendre ce nombre prodigieux d'Infanterie que quelques uns mettent dans les armées du grand Mogol ; si ce n'est qu'avec les véritables gens de guerre , ils ne confondent tous ces gens de service & de Basars ou marchez qui suivent l'armée ; car en ce cas-là je croirois bien qu'ils auroient raison de mettre des deux & trois cent mille hommes dans l'armée seule qui est avec le Roi, & quelquefois même encore davantage , comme quand on est assuré qu'il fera long-temps absent de la Ville capitale ; ce qui ne semblera pas si fort étonnant à qui saura l'étrange embaras de Tentés, de Cuïfines, de Hardes, de Meubles & de Femmes même assez souvent , & par conséquent d'Elefans , de Chameaux, de Bœufs , de Chevaux, de Portefaix , de Fourageurs , Vivandiers, Marchands de toutes fortes, & de serviteurs que traînent après soi ces Armées , & à qui saura l'état & gouvernement particulier du pays , à savoir que le Roi est le seul & unique propriétaire de toutes les terres du Royaume , d'où vient par une certaine suite nécessaire, que toute une Ville capitale comme Dehli

ou

ou Agra ne vit presque que de la Milice , & est par conséquent obligée de suivre le Roi quand il va en campagne pour quelque temps ; ces Villes-là n'étant ni ne pouvant être rien moins qu'un Paris ; mais n'étant proprement qu'un Camp d'armée un peu mieux & plus commodement placée qu'en rase campagne.

Sur toutes choses vous considererez encore , s'il vous plait , que généralement toute cette Milice que je viens de vous représenter depuis l'Omrah jusques au moindre soldat est payée indispensablement tous les deux mois ; la paye du Roi est la seule ressource , on ne sauroit ainsi différer à la payer , comme il arrive quelquefois dans nos Royaumes , où pour quelque nécessité pressante de l'Etat , un Gentilhomme , un Officier , & même un simple Cavalier pourra attendre quelque temps , & s'entretenir cependant de son argent propre , de ses rentes , du revenu de ses terres ; il faut que tout soit payé à point nommé , ou que tout se debande & meure de faim , après avoir vendu tout ce peu qu'ils ont , jusques à leurs chevaux , comme j'ai vu dans cette dernière guerre que plusieurs

sieurs s'en alloient faire si elle n'eût bientôt cessé; d'autant plus que dans toute cette Milice il n'y a presque soldat qui ne soit marié, & qui n'ait femme & enfans, serviteurs & esclaves, qui attendent après cette paye, & qui n'ont point d'autre esperance ni d'autre remède: Et c'est de là que j'en ai vu qui s'étonnent tant, en considerant le nombre immense de personnes qui vivent de la paye (car cela va à des millions) ne se pouvant imaginer où il se peut trouver des revenus suffisans pour de si grandes dépenses; quoi que pourtant il n'y ait point tant à s'étonner, vu les richesses du Royaume, le gouvernement particulier de l'Etat & cette propriété du Souverain.

Ajoûtez encore, s'il vous plaît, que le grand Mogol entretient proche de soi, dans Dehli & Agra & aux environs, deux à trois mille beaux chevaux pour être toujours tout prêts au besoin; comme encore huit ou neuf cens elephans & un très-grand nombre de mules, chevaux & porte-fais pour porter toutes ces grandes tentes avec leurs cabinets; pour porter ses femmes, ses cuisines, ses meubles, eau de Gange, & toutes les autres

autres choses nécessaires pour la campagne, qu'il a toujours comme dans sa maison, choses qui ne sont pas absolument nécessaires dans nos Royaumes. Ajoutez encore, si vous voulez, cette incroyable dépense de ce Serrail plus indispensable qu'on ne sauroit presque croire; cet abîme de toiles fines, d'or, de brocars, d'étoffes de soye, de broderies, de musc, d'ambre, d'huiles de senteur & de perles: ajoutez, dis-je, toutes ces choses les joignant avec tout ce que nous avons dit; & après avoir balancé toutes ces infinies dépenses auxquelles il est de toute nécessité obligé, avec les revenus que vous pouvez conjecturer qu'il peut avoir; jugez s'il est si infiniment & effectivement riche comme on le fait. Pour moi je sai bien qu'on ne sauroit nier qu'il n'ait de très-grands revenus: je croi qu'il en a plus lui tout seul que le Grand Seigneur & le Roi de Perse ensemble; mais de croire aussi ces contes si extravagans qu'on en fait, c'est ce que je n'ai jamais pu faire; & quand j'en croirois la meilleure partie, je ne le croirois point pour cela si riche en effet & dans la vérité comme tout le monde le chante; si ce n'est qu'on veuille qu'un
Tre-

Tresorier, qui reçoit de grandes sommes d'argent d'une main en même temps qu'il est obligé de les distribuer de l'autre, soit pour cela véritablement riche. Pour moi je tiendrois un Roi effectivement riche, qui sans fouler & appauvrir trop ses peuples, auroit des revenus suffisans pour entretenir une grande & superbe Cour à notre maniere ou autrement, & une Milice suffisante pour la garde de son Royaume, & pour soutenir une guerre mediocrement forte plusieurs années contre ses voisins, pour exercer, si l'on veut, ses liberalitez, faire quelques superbes & Royaux bâtimens, & de ces autres dépenses que les Rois ont accoutumé de faire selon que les porte leur inclination particuliere; & qui outre tout cela dans la suite de quelques années pourroit mettre en reserve dans son Tresor d'assez grandes sommes pour soutenir ou entreprendre une grande guerre pendant quelques années. Or je voudrois bien croire que le grand Mogol auroit à peu près ces avantages, mais je ne me saurois persuader qu'il les ait dans cet excez qu'on pense & qu'on prétend. Ces grandes & inevitables dépenses, comme j'ai marqué, vous doivent as-

seure-

seurement déjà faire panacher de mon opinion; mais sans doute qu'on y inclinera entièrement quand j'aurai fait considérer deux choses dont je crois être bien instruit.

La première, que le grand Mogol d'aprèsent sur la fin de cette dernière Revolution, quoique le Royaume fût paisible de tous côtez, hormis dans le Bengale où le Sultan Sujah tenoit encore, se trouvoit bien embarrassé où trouver de quoi faire subsister ses Armées; quoi qu'elles ne fussent pas si bien payées qu'à l'ordinaire; quoi que la guerre n'ait duré que cinq ans ou environ; & quoi qu'il eût mis la main sur une bonne partie du Tresor de son pere Chah-Jehan.

La seconde, que tout ce Tresor de Chah-Jehan qui étoit grand œconome, & qui avoit regné plus de quarante ans sans guerres considerables, n'a jamais monté à six Kourours de Roupies; j'ai dit qu'une Roupie vaut environ vingt-neuf sols, cent mille font une Lecque, & cette Lecque un Kourour. Il est vrai que je ne comprends point dans ce Tresor cette grande quantité de pieccs d'Orfevrie de tant de façons différentes d'or & d'argent travaillées & couvertes de pier-

pierreries, & autres; ni de cette prodigieuse quantité de perles & de pierres précieuses de toutes sortes, de grand volume & de grand prix; je ne sai s'il y a Roi au monde qui en ait davantage; un seul Throne qui en est couvert, est du moins prisé trois Kourours de Roupies, si j'ai bonne memoire; mais il faut dire aussi que ce sont les dépouilles de ces anciens Princes Patans & Rajas, lesquelles depuis long-tems se sont amassées & accumulées, s'accroissent & augmentent tous les jours de Rois en Rois par les presens que leur sont obligez de faire les Omrahs tous les ans à certaines fêtes, & qui sont estimez meubles de la Couronne, auxquelles ce seroit une espece de crime que de toucher, & desquelles un Roi dans une necessité seroit bien empêché de trouver un sol.

Mais avant que de finir, je dirai d'où peut venir que cet Empire du Mogol, étant ainsi un abîme d'or & d'argent, comme j'ai dit dans le commencement, on ne voit néanmoins pas qu'entre le peuple il y en ait davantage qu'ailleurs, au contraire le peuple y paroît moins pécunieux, & l'argent s'y trouve plus rare qu'en beaucoup d'autres endroits.

La

La premiere raison est, qu'il s'en consomme beaucoup à fondre & refondre tous ces anneaux de nez & d'oreilles, chaînes, bagues & brassiclets de pieds & de mains que portent les femmes; & principalement dans cette incroyable quantité de manufactures où il en entre tant, qui se perd & qu'on ne fait ce qu'il devient, comme dans toutes ces broderies, alachas ou étoffes de soye rayées, touras ou toufes de filets d'or qui se portent sur les turbans; dans ces toiles d'or & d'argent, écharpes, turbans, brocars & autres pieces de la sorte; car generalement toute cette Milice veut être dorée depuis les Omrahs jusques aux simples soldats avec leurs femmes & enfans, deussent-ils mourir de faim chez eux, ce qui est très-commun.

La seconde, c'est que toutes les terres du Royaume étant en propre au Roi, elles se donnent comme Benefices qui s'appellent Jah-ghirs, ou comme en Turquie Timars, à des gens de la Milice pour leur paye ou pension, selon que porte le mot Jah-ghir qui signifie lieu à prendre ou lieu de pension; ou bien elles se donnent de même aux

Gou-

Gouverneurs pour leur pension & entretien de leurs Troupes, à la charge que du surplus du revenant des terres ils en donneront certaine somme au Roi tous les ans comme Fermiers ; ou bien le Roi se les reserve comme un Domaine particulier de sa maison qui ne se donne jamais ou que très-rarement en Jah-ghirs, & où il tient des Fermiers qui lui doivent aussi bailler une somme par an, moyenant quoi les uns & les autres, c'est à dire les gens à Timars, Gouverneurs & Fermiers, ont une autorité comme absolue sur les payfâns, & même encore fort grande sur les Artisans & Marchands des Villes, Bourgades & Villages de leur dependance ; de sorte qu'il n'y a là ni grands Seigneurs, ni Parlemens, ni Presidiaux comme chez nous, qui puissent tenir en crainte ces gens que je viens de dire, ni Kadis ou Juges assez puissans pour empêcher & reprimer leurs violences ; ni en un mot personne à qui un payfan, Artisan, ou Marchand se puisse plaindre dans les avanies & tyrannies qu'ils leur font très-souvent, abusans par tout impunément & sans crainte de l'autorité Royale qu'ils ont en main, si ce n'est un peu dans les lieux qui

qui sont proches des Villes capitales, comme Dehli & Agra, & dans les grandes Villes & grands Ports de Mer des Provinces, d'où ils savent que les plaintes pourroient plus facilement être portées à la Cour; d'où vient qu'un chacun est dans une crainte perpetuelle de ces sortes de gens, & sur tout des Gouverneurs, plus qu'un esclave de son Maître: Que pour l'ordinaire ils affectent de paroître gueux & sans argent, très-simples dans le vêtement, logement, ameublement, & encore plus dans le boire & le manger; qu'ils apprehendent même souvent de se mêler trop avant dans le negoce, dans la crainte qu'ils ont qu'on les croye riches & qu'on ne leur trame quelque piece pour les ruiner; si bien qu'enfin ils ne trouvent point de meilleur remede que de cacher & enfouir leur argent bien secrettement & bien profondement en terre, sortant ainsi hors du commerce ordinaire des hommes, & perissant enfin là dedans, sans que le Roi ni l'Etat, ni qui que ce soit en profite: Ce qui arrive non seulement entre les Payfans & Artisans, mais, ce qui est plus considerable, entre toutes sortes de Marchands, soit Mahometans, soit

soit Gentils , si ce n'est quelques-uns qui soient à la paye du Roi ou des Omrahs , ou qui ayent quelque particulier Patron & appui qui soit puissant ; mais principalement entre les Gentils qui sont presque seuls les Maîtres du negoce & de l'argent , infatuez qu'ils sont de cette croyance, que l'or & l'argent qu'ils cachent ; durant leur vie leur servira après la mort : & c'est, à mon avis, la véritable raison pourquoi il paroît si peu d'argent en commerce parmi le peuple.

Mais de là il naît une question bien considerable , à savoir s'il ne feroit point plus expedient , non seulement pour les sujets, mais pour l'Etat même & pour le Souverain, que le Prince, comme dans nos Royaumes & Etats, ne fût pas ainsi propriétaire de toutes les terres du Royaume , en sorte que ce Mien & ce Tien se trouvât entre les particuliers comme chez nous ? Pour moi , après avoir exactement comparé l'état de nos Royaumes où se trouve ce Mien & ce Tien , avec celui de ces autres Royaumes où il ne se trouve pas ; je me trouve entierement persuadé qu'il est bien meilleur & plus expedient pour
le

le Souverain même qu'il en soit comme dans nos quartiers : parce que dans ces Etats où il en est autrement, l'or & l'argent s'y perd de la façon que je viens de dire : il n'y a presque personne qui soit à l'abri des violences de ces Timariots, Gouverneurs & Fermiers : les Rois, quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir pour leurs peuples, ne feroient presque jamais, selon ce que je viens de dire, leur faire rendre la Justice, & empêcher les tyrannies, sur tout dans ces grands Etats & dans les Provinces éloignées de leurs villes capitales ; ce qui doit pourtant être, comme il est sans doute, un des principaux emplois & une des principales pensées d'un Roi. De plus cette tyrannie passe souvent jusques à l'excez, qui ôte le nécessaire à la vie au Payfan & à l'Artisan, qui meurt de faim & de misere, qui ne fait point d'enfans, ou qui meurent jeunes étans mal nourris & misérables comme leurs peres & meres . ou bien qui abandonne la terre pour se faire valet de quelque Cavalier, ou s'enfuir là où il peut chez les voisins, dans l'esperance d'y trouver plus de douceur, de même que j'ai aussi dit dès le commencement. En-
fin

fin les terres ne se cultivent presque que par force , & par conséquent très-mal , & quantité même se gâtent & se ruinent tout à fait , ne se trouvant personne qui puisse ou veuille faire la dépense à entretenir les fossés & les canaux pour écouler les eaux & les amener aux lieux nécessaires ; ni quasi personne qui se soucie de bâtir , de faire des maisons , ni de raccommoder celles qui tombent ; le Payfan disant ainsi en lui même : Et pourquoi est-ce que je me travaillerois tant pour un Tiran qui me viendra demain tout emporter , ou du moins tout le plus beau & le meilleur , & ne me laissera peut-être seulement pas , s'il lui en prend fantaisie , de quoi vivre bien misérablement ? Le Timariot, le Gouverneur & le Fermier , faisant aussi chacun de leur côté ce beau raisonnement ; & pourquoi est-ce que je tirerois de l'argent de ma bourse , & que je me peinerois tant pour améliorer & bien entretenir cette terre , puisque je suis toujours à la veille qu'on me l'ôte ou que l'on me la change , que je ne travaille ni pour moi ni pour mes enfans , & que ce lieu que j'ai aujourd'hui je ne l'aurai possible pas l'année qui vient ?

vient ? Tirons-en ce que nous pourrons tandis que nous l'avons entre nos mains, le payfan dût-il crever ou abandonner la terre, dût-elle devenir deserte quand j'en ferai dehors. Aussi est-ce pour cela que nous voyons ces Etats Asiatiques s'aller ainsi ruinant à veuë d'œil si misérablement. C'est de là que nous ne voyons quasi plus par là que des Villes de terre, de bouë & de crachat au prix des nôtres; que Villes & Bourgades ruinées & desertes ou qui s'en vont tombant en ruine. C'est de là même que nous voyons (pour donner exemple de ce qui est plus proche de nous) ces Mesopotamies, Anatolies, Palestines, ces merveilleuses plaines d'Antioche & tant d'autres terres autrefois si bien cultivées, si fertiles & peuplées, à present à demi desertes, incultes & abandonnées, ou devenues marais pestiferez & inhabitables. C'est encore de là que de ces terres incomparables d'Egypte on remarque que depuis moins de quatre-vingts ans il s'en est perdu plus de la dixième partie, ne se trouvant plus personne qui veuille faire la dépense pour entretenir tous les canaux, & pour contenir le Nil qu'il ne se jette avec fu-

rie d'un côté, noyé par trop les basses campagnes, ou les couvre de sable qui ne se peut tirer qu'avec beaucoup de difficulté & de dépense. C'est ce qui fait encore que les Arts languissent en ces pays-là, ou que du moins ils y fleurissent bien moins qu'ils ne feroient autrement, & qu'ils ne font chez nous ; car quel cœur & quel courage pourroit avoir un Artisan pour bien s'étudier & s'appliquer au travail, quand il voit qu'entre le peuple qui est presque généralement gueux ou le veut paroître, il ne se trouve personne qui considère la beauté & la délicatesse de son travail, chacun ne cherchant que le bon marché ; & que les Grands ne le payent que très-mal & à leur fantaisie, bien-heureux assez souvent de se pouvoir tirer de leurs mains sans Korrahs, cet horrible grand fouët qu'on voit là attaché tout prêt à la porte des Omrahs ; quand il voit encore qu'il n'a aucune esperance de pouvoir un jour parvenir à quelque chose, comme d'acheter quelque Office ou quelques Terres pour lui & les siens, & qu'il n'oseroit même quasi paroître avoir un sol de reserve, ni porter de bons & beaux habits, ni faire bonne chere, de
peur

peur qu'on ne le croie riche? Aussi y
 a-t-il long-temps que cette beauté & de-
 licatesse des Arts seroit entièrement per-
 due dans ces quartiers là n'étoit que
 les Rois & les plus grands Seigneurs
 tiennent à leurs gages des Ouvriers qui
 travaillent chez eux, y enseignent leurs
 enfans, & qui tâchent de s'évertuer &
 de se rendre habiles pour être un peu
 plus confiderez & se sauver du Korrah ;
 & n'étoit qu'il se trouve de ces gros
 & riches Marchands des Villes, protec-
 gez par de bons & puissans Patrons qui
 payent un peu mieux les Ouvriers. Je dis
 un peu mieux, car quelque belles étoffes
 que nous voyons de ces pays-là, il ne faut
 point s'imaginer que l'Artisan soit là en
 honneur ou parvienne à quelque chose, ce
 n'est jamais que la pure nécessité ou le bâ-
 ton qui le fait travailler; il ne devient ja-
 mais riche; ce n'est pas peu quand il a de-
 quoi vivre & se vêtir bien petitement ;
 s'il y a de l'argent à gagner ce n'est pas
 pour lui, c'est pour ces gros Marchands
 des Villes que j'ai dit qui ont encore eux-
 mêmes assez de peine à se maintenir & à
 se garantir des avanies. C'est encore de là
 qu'une crasse & profonde ignorance re-
 gne dans ces Etats ; car le moyen qu'on

y voie des Academies & des Colleges bien fondez? où pourroient être ces Fondateurs? & quand bien il y en auroit, d'où est-ce que viendroient les Ecoliers? où sont ceux qui ont du bien alléz pour entretenir leurs enfans aux Colleges? Et quand bien encore il y en auroit, qui sont ceux qui se voudroient hazarder a paroître riches? Et quand ils le voudroient, où sont ces Benefices? où sont ces Charges & ces Dignitez qui requierent de la science & de la capacité, & qui animent les jeunes gens à l'étude? C'est encore de là même que le trafic languit en tous ces pays-là au prix des autres; car combien y en a-t-il qui se foucient de se tant peiner, de tant courir, de tant écrire & de se tant hazarder pour autrui, pour un Gouverneur qui lui fera une avanie, s'il n'est joint à quelque homme de la Milice duquel il fera comme l'Esclave & qui fera sa part comme bon lui semblera? pour s'attirer quelque malheur, pour ne faire pas meilleure chere avec cent mille Roupies, que s'il n'en avoit que dix mille, pour paroître gueux & miserable? Ce n'est pas là que les Rois trouvent pour les servir des Princes, des Seigneurs, des Gentils-hom-

hommes, de ces fils de famille riches & honnêtes, d'Officiers, Bourgeois, Marchands & Artisans même bien nez, bien élevez, bien instruits, des gens de cœur & de courage, qui ont de l'amitié & du respect véritable pour leur Roi, qui même, comme j'ai dit, s'entretiennent souvent assez long-temps à la Cour & à l'Armée à leurs propres dépens, vivans d'esperances, & se contentans de ce bon œil du Prince, & qui dans l'occasion combattent de force & de vigueur, se piquans de soutenir cet honneur d'Ayeuls & de famille. Ils ne voyent jamais autour d'eux que des gens de rien, des esclaves, des ignorans, des brutaux, & des Courtisans élevez de la terre aux dignitez, & qui pour être sans éducation & instruction qui vaille, sentent quasi toujours leurs gueux enrichis, superbes, insupportables, sans cœur, sans honneur, sans honnêteté & sans amour aucun ni inclination pour l'honneur de leur Roi & de la Patrie. C'est là qu'il leur faut tout ruiner pour trouver de quoi faire ces prodigieuses dépenses qu'ils ne sauroient éviter pour entretenir leur grande Cour, qui n'a point d'autre ressource pour vivre que leurs coffres & leur Tre-

for , & pour entretenir perpetuellement ce grand nombre de gens de guerre qui leur est nécessaire pour tenir les peuples en bride , les empêcher de s'enfuir , les faire travailler , & leur tirer ce qu'ils exigent d'eux , desesperez qu'ils sont de se voir éternellement maltraitez , de se voir toujours sous le bâton , & de ne travailler que pour autrui. C'est là que dans une guerre considerable qui survient , & quasi même en tout temps , il leur faut comme par nécessité vendre les Gouvernemens à beaux deniers contans , à sommes immenses , d'où s'ensuit principalement cette ruine & cette desolation que nous voyons ; car ce Gouverneur , qui est l'acheteur , ne faut-il pas qu'il se rembourse de toutes ces sommes , de tout ce grand argent qu'il a emprunté du tiers & du quart à gros interêts ? ne faut-il pas même , soit qu'il ait acheté le Gouvernement ou qu'il ne l'ait pas acheté , qu'il trouve , aussi bien que le Timariot assez souvent & le Fermier , dequoi faire tous les ans de grands presens à un Visir , à un Eunuque , à une Femme du Serrail , & à ces autres personnes qui le maintiennent à la Cour ? Ne faut-il pas qu'il
fassé

faſſe payer le Roi de ſes Tributs ordinaires, & qu'outre tout cela il ſ'enrichiſſe, pauvre eſclave, affamé & endetté qu'il eſt venu, ſans bien, ſans terres & ſans revenus de ſa maiſon comme ils ſont tous ? Ne ruinent-ils pas tout, ne deſolent-ils pas tout ; eux qui ſont dans les Provinces comme de petits Tyrans avec une autorité ſans bornes, ſans meſure & ſans bride, n'y ayant pas là, comme j'ai dit, perſonne qui les puiſſe tenir, ou à qui un Sujet puiſſe avoir recours pour ſe garantir de leurs tyrannies & ſe faire faire juſtice ? Il eſt vrai que dans l'Empire du Mogol les Vakea-Nevis, c'eſt à dire ces gens qu'il envoie dans les Provinces pour lui écrire tout ce qui ſ'y paſſe, tiennent un peu les Officiers en cervelle, ſi ce n'eſt, comme il arrive preſque toujours, qu'ils ſ'accordent & ſ'accommodent enſemble pour manger, gueux qu'ils ſont comme les autres ; que les Gouvernemens ne ſ'y vendent pas ſi ſouvent qu'en Turquie ni ſi à découvert ; (je diſ, ni ſi à découvert ; car ces grands preſens qu'ils ſont obligez de faire de temps en temps valent quaſi bien des ventes) & que les Gouverneurs demeurent ordinairement

plus long-temps dans les Gouvernemens; ce qui fait qu'ils ne sont pas si affamez, si gueux ni si endettez que ces nouveaux venus, & qu'ainsi ils ne tyrannisent pas toujours les peuples avec tant de cruauté, appréhendans même qu'ils ne s'enfuient chez les Rajas, ce qui arrive néanmoins fort souvent. Il est encore vrai qu'en Perse les Gouvernemens ne se vendent pas aussi si souvent ni si publiquement qu'en Turquie, les enfans des Gouverneurs succédant même assez souvent à leurs pères, ce qui fait aussi que les peuples y sont moins maltraitez qu'en Turquie; & ce qui fait encore qu'il y a plus de politesse, & qu'il y en a même quelques-uns qui se jettent dans l'étude; mais tout cela certainement est fort peu de chose. Ces trois Etats, Turquie, Perse, & l'Hindoustan, comme ils ont tous ôté ce Mien & ce Tien à l'égard des fonds de terre & de la propriété des possessions, qui est le fondement de tout ce qu'il y a de beau & de bon dans le monde, ne peuvent qu'ils ne se ressemblent de bien près; ils ont le même défaut, il faut de nécessité que tôt ou tard ils tombent dans les mêmes inconveniens qui en sont des suites nécessaires, dans la tyrannie, dans la ruine & dans la désolation.

A Dieu ne plaise donc que nos Monarques d'Europe fussent ainsi propriétaires de toutes les terres que possèdent leurs Sujets , il s'en faudroit bien que leurs Royaumes ne fussent dans l'état qu'ils sont, si bien cultivez & si peuplez, si bien bâtis, si riches, si polis & si florissans qu'on les voit. Nos Rois sont tout autrement riches & puissans qu'ils ne seroient, & il faut avouer qu'ils sont bien mieux & plus royalement servis; ils se trouveroient bien-tôt des Rois de déserts & de solitudes, de gueux & de barbares, tels que sont ceux que je viens de représenter, qui pour vouloir tout avoir, perdent enfin tout, & qui pour se vouloir faire trop riches se trouvent enfin sans richesses, ou du moins bien éloignez de celles que leur aveugle ambition & l'aveugle passion d'être plus absolus que ne permettent les loix de Dieu & de la Nature leur proposent; car où seroient ces Princes, ces Prelats, cette Noblesse, ces riches Bourgeois & gros Marchands, & ces fameux Artisans, ces villes de Paris, de Lion, de Toulouse, de Rouën, & si vous voulez de Londres, & tant d'autres? Où seroit cette infinité de bourgades & de villages, tou-

tes ces belles maisons des champs & toutes ces campagnes & collines cultivées & entretenues avec tant d'industrie, de soin & de travail? Et où feroient par conséquent ces grands revenus qui se tirent de là, qui enrichissent enfin les Sujets & le Souverain? On verroit les grandes bourgades devenues inhabitables pour le mauvais air & tomber en ruine sans que personne songeât à rien reparer; les collines abandonnées, & les campagnes devenues incultes, pleines de broussailles, ou de marais pestifères, comme j'ai dit. Ajoutons cet mot à nos chers & expérimentez Voyageurs: On ne trouveroit plus de toutes ces belles commoditez de voyage; il faudroit tout porter avec soi comme des Bohémiens, & toutes ces bonnes hôtelleries, par exemple, qui sont depuis Paris jusques à Lion, feroient devenues dix ou douze misérables Karavans-Serrahs, c'est à dire assez souvent de grandes granges relevées & pavées tout autour comme notre Pont-neuf, où les centaines d'hommes se trouvent pêle-mêle avec leurs chevaux, leurs mules & leurs chameaux, où on étouffe de chaud l'Été, & où l'on mourroit de froid l'Hiver, si ce n'étoit le soufle des animaux qui rechauffe le lieu. Ce-

Cependant, me dira-t-on, nous voyons des Etats où ce Mien & ce Tien ne se trouve point, comme, par exemple, celui du Grand Seigneur que nous connoissons mieux qu'aucun, sans aller si loin vers les Indes, qui non seulement subsistent, mais qui sont très-puissans & qui s'augmentent tous les jours. Il est vrai que cet Etat du Grand Seigneur étant d'une prodigieuse étendue comme il est, avec cette quantité de terres dont le fonds est si excellent qu'elles ne se peuvent détruire que très-difficilement & à la longueur des temps, est encore riche & puissant; mais il est certain que s'il étoit cultivé & peuplé à proportion des nôtres, comme il seroit si ce propre des Sujets s'y trouvoit par tout, ce seroit tout autre chose; il seroit assez peuplé pour mettre sur pied de ces prodigieuses Armées comme autrefois, & assez riche pour les entretenir. Nous l'avons parcouru presque de tous côtez; nous avons vu de quelle incroyable façon il est ruiné & depeuplé, & qu'il faut à présent dans la Ville capitale les trois mois entiers pour mettre les cinq ou six mille hommes sur pied; nous savons même où il en seroit déjà venu sans ce grand

nom-

nombre d'esclaves Chrétiens qu'on y fait entrer de tous côtez , & il est sans doute que si le même Gouvernement y continuoît des années , il faudroit de nécessité qu'il se détruisît & tombât enfin de lui-même par sa propre foiblesse , comme il semble ne se maintenir presque déjà à présent que par là , n'ayant pas un Gouverneur ni un seul homme dans tout l'Empire qui ait un sou pour pouvoir entreprendre quoi que ce soit , ni qui pût quasi plus trouver de monde quand il en auroit besoin. Etrange maniere de faire subsister des États ! Il ne faudroit plus pour mettre fin aux seditions qu'un Brama de Pegu qui fît mourir la moitié du Royaume de faim , & en fît des forêts , empêchant quelques années que les terres ne se cultivassent , quoique néanmoins il n'ait pas réussi dans son dessein , & que l'Etat se soit après divisé , & que meme depuis peu Ava la Capitale ait été sur le point d'être prise par une poignée de fugitifs de la Chine. Il faut néanmoins avouer que nous sommes bien en danger de ne voir pas de nos jours certe ruine totale & cette destruction de cet Empire dont nous venons de parler (si même nous ne voyons quel-

quelque chose de pis) parce qu'il a des voisins qui bien loin de pouvoir entreprendre quelque chose contre lui, ne sont nullement en état de lui résister, si ce n'est par les secours étrangers que l'éloignement & la jalousie rendront toujours lents, petits & suspects.

Mais on pourra dire encore qu'on ne voit pas pourquoi ces Etats ne puissent pas avoir de bonnes Loix, & pourquoi les peuples des Provinces ne pourroient pas se venir plaindre ou à un Grand Visir, ou au Roi même. Il est vrai qu'ils ne sont pas tout-à-fait destituez de bonnes Loix; & que même, si celles qui y sont y étoient bien observées, il y feroit aussi bon vivre qu'en nulle part du Monde, mais à quoi servent-elles ces Loix, si elles ne sont observées, & s'il n'y a pas moyen qu'elles le puissent être? ne sera-ce pas lui ce Grand Vizir ou le Roi qui leur aura donné ces gueux de Tyrans dans les Provinces & qui n'en a point d'autres à leur donner? ne sera-ce pas lui qui aura vendu ce Gouvernement? un pauvre Payfan ou un Artisan aura-t-il de quoi fournir à la dépense du voyage pour venir chercher justice à la Ville Capitale qui
sera

fera éloignée de cent cinquante ou de deux cens lieuës de son quartier? Le Gouverneur ne le fera-t-il pas assassiner par le chemin, comme il s'est vu plusieurs fois, ou attraper tôt ou tard? n'aura-t-il pas ses apuis à la Cour qui feront entendre les choses tout autrement qu'elles ne sont? Et enfin ce Gouverneur affamé aussi bien que les Timariots & Fermiers qui tous sont gens à tirer de l'huile du sable, comme dit le Persien, & à ruiner un monde, avec leurs tas d'harpies de femmes, d'enfans & d'esclaves; ce Gouverneur, dis-je, n'est-il pas le maître absolu, l'Intendant de Justice, le Parlement, le Presidial, l'Elu, le Receveur, tout?

On ajoutera peut-être que les terres que nos Rois tiennent en Domaine, ne sont pas moins bien cultivées & moins peuplées que les autres. Mais il y a bien de la difference entre avoir en propre quelques terres deçà delà dans un grand Royaume, ce qui ne change point la face de l'Etat & du Gouvernement, & les avoir toutes, ce qui la changeroit entierement: & puis nous avons des Loix si raisonnables que nos Rois veulent bien eux-mêmes observer
les

les premiers, & suivant lesquelles ils veulent que leurs terres particulieres soient gouvernées comme sont celles de leurs Sujets, jusques à souffrir qu'on intente des proces contre leurs Fermiers & autres Officiers, en sorte qu'un Payfan ou un Artisan puisse trouver moyen de se faire faire justice, & trouver un refuge contre la violence injuste de ceux qui le voudroient opprimer, au lieu qu'en ces pays-là je ne vois presque aucun azile pour les foibles, le bâton & le caprice d'un Gouverneur étant presque la seule Loi qui regne & qui decide toutes choses.

Du moins, dira-t-on enfin, il est certain que dans ces sortes d'Etats il n'y a point tant de procès ni de si longue durée que par deçà, ni tant de gens de Palais de toute sorte. Il est à mon avis très-vrai qu'on ne sauroit trop approuver en general ce vieux dicton Persien, *Na hac Kouta Better-Ezbac Deraz*, qui veut que courte injustice vaille mieux qu'une longue justice; que la longueur des procès est insupportable dans un Etat, & qu'il est du devoir indispensable du Souverain de tâcher par toutes sortes de voyes convenables d'y remedier; & il

il est constant qu'ôtant ce Mien & ce Tien, on couperoit la racine à une infinité de procès, à tous ceux presque qui peuvent être d'importance, longs & embrouillez, & que par consequent il ne seroit pas necessaire d'un si grand nombre de Magistrats que nos Souverains employent à faire rendre la justice à leurs sujets, ni de cette multitude de gens qui ne subsistent que par là ; mais il est aussi très-évident que le remede se trouveroit cent fois pire que le mal, vu ces grands inconveniens qui en suivroient, & que même apparemment les Magistrats deviendroient tels que ceux de ces autres Etats qui n'en meritent pas le nom ; car enfin nos Rois ont encore à se glorifier de ce côté. Dans ces quartiers-là, excepté quelques Marchands, la Justice n'est qu'entre la Canaille & entre des misérables d'égale condition, qui n'ont pas le moyen de corrompre les Juges & d'acheter de faux témoins qui y sont sans nombre, à grand marché & qui n'y sont jamais punis ; c'est ce que j'ai appris de tous côtez par l'experience de plusieurs années, & pour m'être soigneusement enquis des gens du pays, de
nos

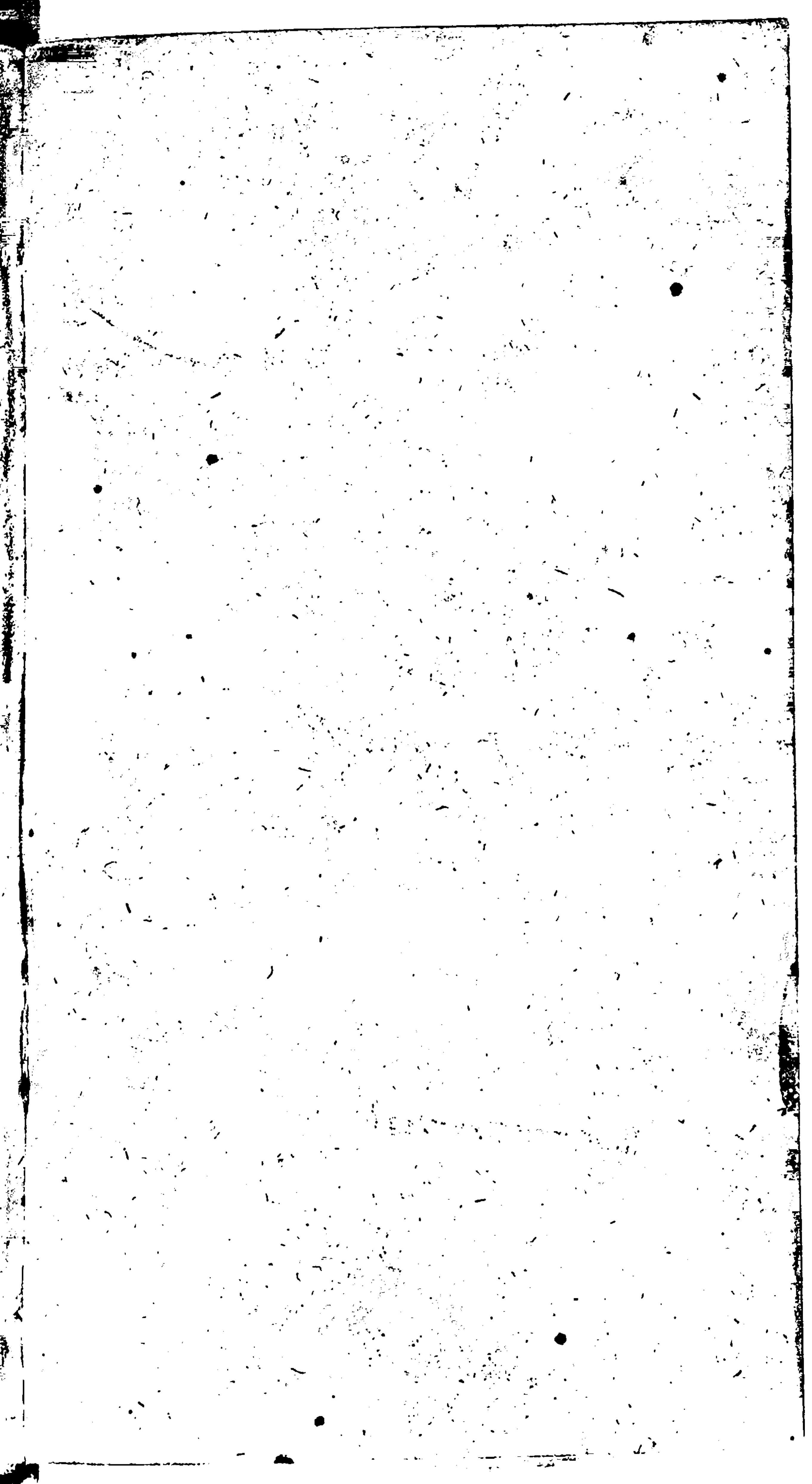
nos anciens Marchands qui sont dans ces quartiers-là, des Ambassadeurs, des Consuls & des Truchemens; quoi qu'en disent la plupart de nos Voyageurs, qui pour avoir vu en passant trois Crocheteurs ou trois autres gens de la sorte de la lie du peuple à l'entour d'un Kady, être renvoyez vite, l'un ou l'autre des parties, & quelquefois tous les deux avec des coups de bâtons sous la plante des pieds, ou avec un Maybalé Baba, qui sont de certaines paroles douces dont se servent quelquefois les Kadys quand ils voient qu'il n'y a rien à tondre sur les parties, s'en viennent ici crier, O la belle & la courte justice! O les honnêtes gens que sont tous ces Justiciers-là au prix des nôtres! ne prenant pas garde que si l'un de ces misérables, qui seroit dans le tort, avoit une couple d'écus pour corrompre le Kady ou ses Ecrivains, & autant pour acheter deux faux témoins, il pourroit ou gagner son procès ou le prolonger tant qu'il voudroit.

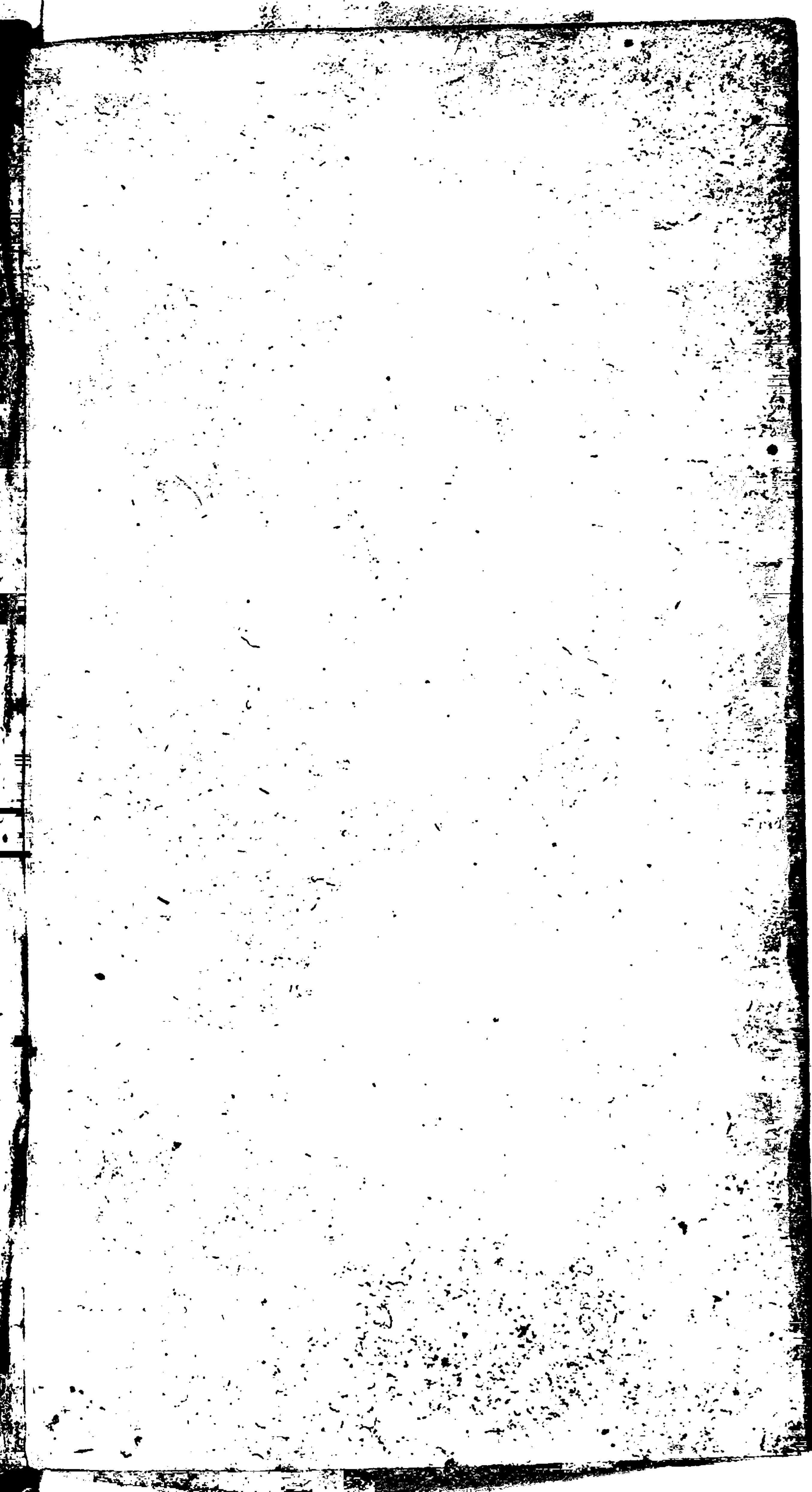
Ainsi je dirai en trois mots pour conclusion, qu'ôter cette propriété des terres entre les particuliers, ce seroit introduire en même temps comme par une suite infaillible, la Tyrannie, l'Esclava-

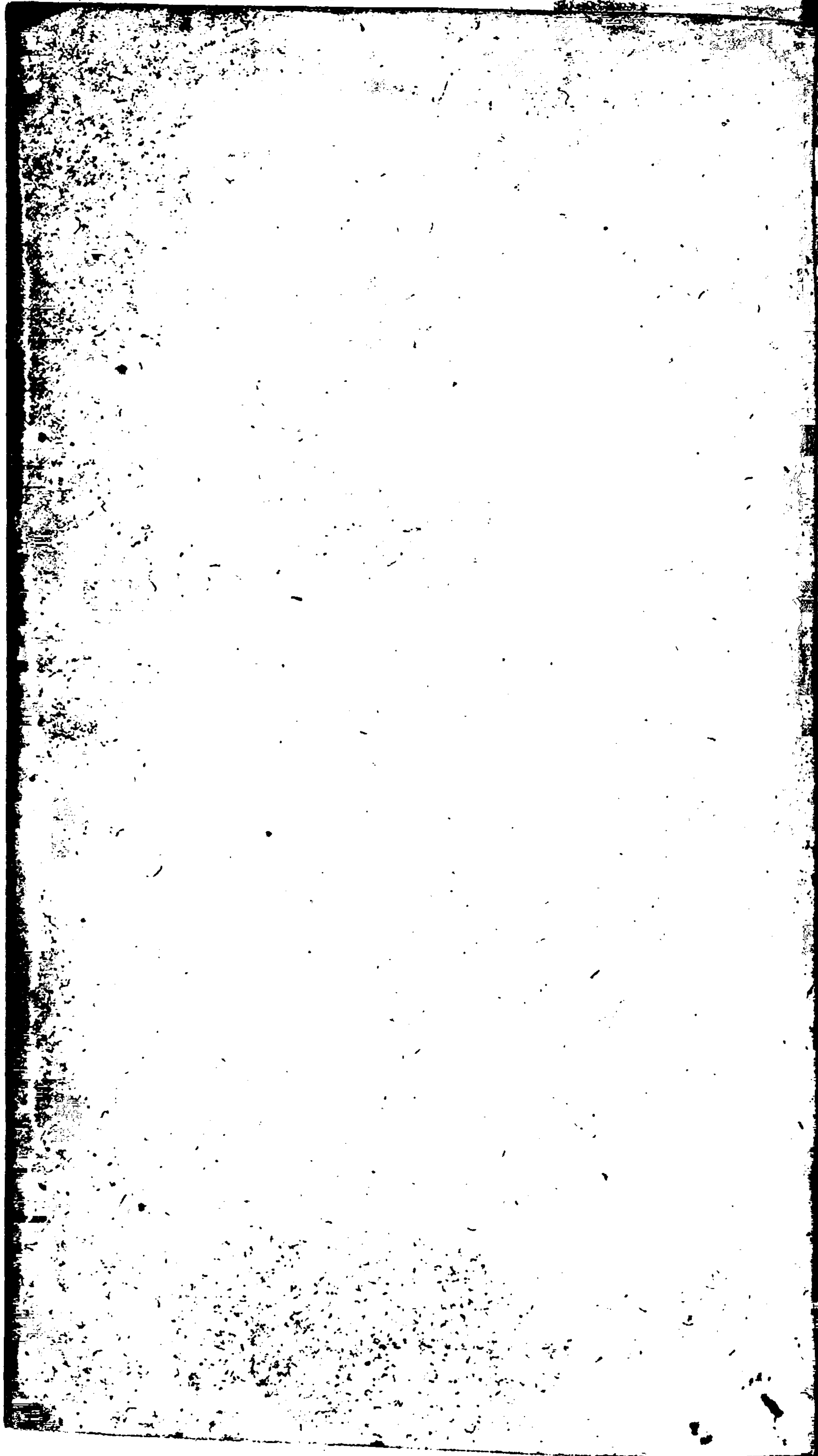
clavage, l'injustice, la gueuserie, la barbarie, rendre les terres incultes, en faire des deserts, ouvrir le grand chemin à la ruine & à la destruction du genre humain, à la ruine même des Rois & des Etats; & qu'au contraire ce Mien & ce Tien, avec cette esperance qu'un chacun a qu'il travaille pour un bien permanent qui est à lui & qui sera pour ses enfans, c'est le principal fondement de ce qu'il y a de beau & de bon dans le Monde; en sorte que celui qui jettera les yeux sur les divers Pays & Royaumes, prenant bien garde à tout ce qui suit de cette propriété des Souverains ou des particuliers, il aura trouvé la premiere source & la cause principale de cette diversité si grande que nous voyons dans les divers Etats & Empires du Monde, & reconnoitra que c'est, pour ainsi dire, ce qui change & ce qui diversifie la face de toute la Terre.

Fin du premier Tom.





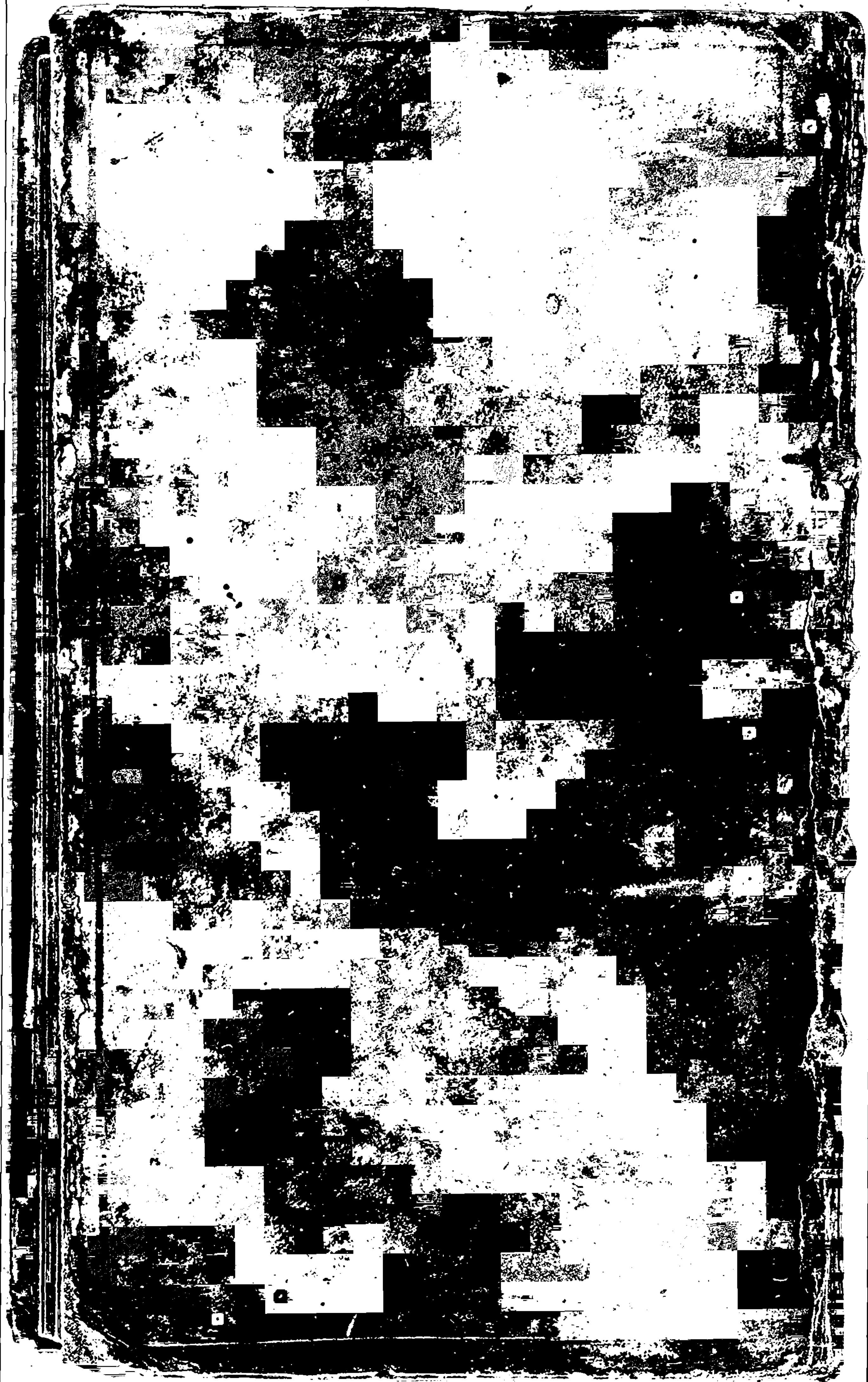




53:10







8° 11
1,290

ROZAG
DE
BERN

TD 1

1109,
H.